RB 218212

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/g1809letteredunap00graf

5A
(Braithwaite)

151

LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

EN ITALIEN ET EN FRANÇOIS.

LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

PUBLIÉES PAR

MDE. D'HAPPONCOURT DE GRAFFIGNI.

TRADUITES DU FRANÇOIS EN ITALIEN ;

OÙ L'ON A ACCENTUÉ TOUS LES MOTS POUR DONNER AUX ÉTRANGERS LA FACILITÉ D'EN APPRENDRE LA PROSODIE.

PAR

M. G. L. DEODATI.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE,

PAR MRE. ANTOINE MONTUCCI, SIENNOIS,
LICENCIÉ EN DROIT, ET
PROFESSEUR DE SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

Fluxêre hùc Latio Veneris Phœbique lepores ;
Denorum partem versio tusca refert.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de COX, FILS et BAYLIS,
Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

Et se trouve

Chez { BOOSEY, Broad Sreet, près de la Bourse-Royale.
DULAU et Co., Soho Square.
VERNOR, HOOD, et SHARPE Poultry, et
C. LAW, Ave-Maria Lane.

1809.

LETTERE

D'UNA

PERUVIANA.

PUBBLICATE DALLA NOBIL DONNA

LA SIGra. D'HAPPONCOURT DE GRAFFIGNI.

TRADUZIONE DAL FRANCESE;

IN CUI SI SONO ACCENTATE TUTTE LE VOCI, PER FACILITAR AGLI STRANIERI IL MODO D'IMPARARE LA PROSODÍA ITALIANA.

DAL

SIGRE. G. L. DEODATI.

EDIZIONE NOVISSIMA, CORRETTA, E RICORRETTA,

DAL DOTT. ANTONIO MONTUCCI, SANESE,
PROFESSOR DI SCIENZE, E BELLE-LETTERE.

Fluxêre hùc Latio Veneris Phœbique leporcs;
Donorum partem versio tusca refert.

LONDRA:

Da' Torchi del COX, FIGLIO, e BAYLIS,
Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

E trovasi

Appresso { BOOSEY, Broad Street, vicino alla Borsa-Reale.
DULAU e Co., Soho Square.
VERNOR, HOOD e SHARPE, Poultry, e
C. LAW, Ave-Maria Lane.

1809.

AVIS

AUX ÉTRANGERS.

On sait combien il est essentiel à l'agrément d'une langue que l'on veut parler, de la savoir bien prononcer ; ainsi, sans chercher à exciter là-dessus l'attention de ceux qui étudient l'Italien, je crois qu'il suffit de leur fournir des moyens sûrs et aisés pour y réussir.

La prononciation peut se diviser en trois parties ; savoir, celle des lettres, celle des syllabes et celle des mots. Je suppose qu'on sait déjà les deux premières comme faciles à acquérir ; ainsi je passe à la troisième, qui est la moins aisée, et en même temps la plus intéressante, puisque c'est d'elle que dépendent la cadence et l'harmonie, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus touchant dans le langage. Je n'entrerai cependant dans aucun détail ; il n'y en a déjà que trop dans les grammairiens qui ont traité cette matière*: je ne veux que donner un principe qui paroît leur avoir échappé, quoiqu'il soit le plus général et le plus simple de tous ; le voici.

---

* L'Editeur ose se flatter que ceux qui entendent l'Anglois n'auront plus rien à désirer à ce sujet, pourvu qu'ils veuillent seulement se donner la peine de lire le Traité de Prononciation, qu'on trouve à la tête de son Amusing Instructor, qui parut à Londres en 1793. Ils y trouveront réuni

AVVISO

PER GLI STRANIERI.

OGNUNO sa quanto necessaria cosa sia il pronunziar bene una lingua, se parlar si voglia leggiadramente; onde senza ch' io m'affatichi a tener a bada, su di ciò ragionando, coloro che studiano l'Italiano, mi contenterò di somministrar loro mezzi certi ed agevoli per riuscirvi.

La pronunzia può dividersi in tre parti; cioè quella delle lettere, quella delle sillabe, e quella de' vocaboli. Suppongo, che si sappiano già le due prime, come facili ad imparare, perciò vengo alla terza, ch'è la più difficile, ed insieme la più interessante: infatti da essa nascono il numero, e l'armonía tanto soavi ed allettanti in una lingua. Non entrerò nulladimeno in alcuna delle discussioni, di cui soverchiamente abbondano i grammatici, che hanno trattato di questa materia*; voglio soltanto stabilire una regola, che par essere stata loro sconosciuta, benchè la più generale e la più semplice di tutte; eccola.

---

tout ce qu'on lisoit épars dans les meilleurs Grammairiens, avec quelques remarques entièrement nouvelles; le tout méthodiquement arrangé en peu de pages. Dans la Version suivante, on a tâché de conformer l'orthographe Italienne, autant qu'il a été possible, aux principes reconnus de cet ouvrage.

Dans tous les mots qui ont plus d'une voyelle, fussent-ils composés d'autres mots, il y en a toujours une dominante, et sur laquelle il faut principalement appuyer. Cependant elle ne nous est jamais indiquée dans les livres Italiens, à moins qu'elle ne soit ou la dernière lettre d'un mot, comme dans *bontà*, *temè*, *seguì*, *riccverò*, *servitù*, &c. ou l'avant-dernière des substantifs, qui se terminent en deux voyelles, dont la première est un *i*, tels que *albagía*, *pazzíe*, *mormorii*, *desío*, &c. encore cette dernière méthode d'accentuer n'est-elle pas aussi générale qu'elle devroit l'être.

La difficulté gît donc à savoir quelle est la voyelle dominante dans la plupart des mots Italiens, qui en ont deux ou plusieurs.

Il n'y a pour cela d'autres règles sûres que l'usage; et pour en faciliter et en accélérer l'acquisition, j'ai cru ne pouvoir mieux faire, que d'offrir aux étudians un livre dont les mots, qui ont plus d'une voyelle, fussent tous accentués. Après en avoir fait la lecture, ils se trouveroient avoir pris insensiblement l'habitude d'une prononciation exacte et correcte. J'ai donc exécuté ce projet dans la présente traduction.

On y trouvera désigné par des accens aigus tout ce qu'il faut faire sentir plus particulièrement, quand ce sera dans le commencement ou dans le corps du mot; et par des accens graves, quand il s'agira des voyelles finales.

Quant à cette nouvelle impression, on peut franchement assurer le lecteur, que rien n'a été négligé pour

In tutti i vocaboli che han più d'una vocale, o semplici, o composti che siano, ve n'è sempre una dominante, pella cui profferenza convien principalmente alzar la voce. Questa non vien per altro contrassegnata ne' libri a stampa, qualora non sia, o la lettera finale della voce, comme in *bontà*, *temè*, *seguì*, *riceverò*, *servitù*, &c. ; o la penultima di que' sostantivi, che in due vocali hanno la lor desinenza, delle quali la prima sia un *i*, tali son verbigrazia *albagía*, *pazzíe*, *mormorii*, *desío*, &c. Senzachè l'uso di quest' ultima specie d'accenti non è neppur così generale come esser dovrebbe.

La difficoltà consiste dunque nel discernere qual sia la vocale dominante nella maggior parte delle parole Italiane, che n' han più d'una.

A ciò apparare altra regola certa non dassi, che l'uso, di cui desiderando io facilitare ed accelerare altrui l'acquisto, avvisai ottima cosa essere l'accentare, a favore degli studenti, tutte le voci d'un libro, dal quale, fatte che se ne fosse la lettura, risulterebbe, l'aver essi insensibilmente contratto una pronunzia esatta e corretta. Mi sono dunque, per la loro utilità, valuto di questa maniera d'accenti nella presente traduzione.

Si troverà in essa notato con accenti acuti, tutto quello che si dovrà far sentir più distintamente, quando ciò sia nel principio, o nel corpo d'una voce ; e con accenti gravi, se si tratti delle vocali finali.

In quanto poi a questa novissima impressione, assicurar puossi francamente il lettore; che nulla fu

la faire paroître bien plus correcte que les précédentes. On a collationné le Texte avec deux éditions Parisiennes fort estimées, dont l'une sortit de la presse de *Cailleau* en 1786, et l'autre magnifique et plus récente, de celle de *Migneret* en 1797. Pour ce qui regarde la Version Italienne, l'Editeur déclare, qu'en la relisant attentivement, dans le dessein de n'en corriger que les fautes d'impression, et pour remettre à leur place tous les accens qu'un très-grand nombre d'éditions avoit déplacés, il n'a pu s'empêcher d'y retoucher par-ci par-là, lorsqu'avec un petit changement, on pouvoit mieux rendre le sens de l'Original sans faire aucun tort aux agrémens de sa langue maternelle.

La Version du Sieur *Déodati*, tout harmonieuse, et toute sublime qu'elle est, pourvu qu'on se mette à la considérer de plus près, nous convaincra aisément, que le Traducteur s'est souvent écarté de l'original plus que le génie de la langue Italienne ne l'exigeoit ; et que parfois il a même employé, à cet effet, des mots et des expressions aussi peu Italiennes, que celles qu'une version verbale lui auroit pu fournir.

C'est de la vérité de cette Remarque que l'Editeur se promet l'indulgence de ses lecteurs pour les petites libertés qu'il a prises, en faisant reparoître avec quelques changemens cette Version, d'ailleurs si justement célèbre, et qui, jointe à son Original, présente sans contredit le tableau le plus frappant du vrai génie des deux langues Française et Italienne.

trascurato, di ciò che render la potesse di molto più corretta, che le antecedenti tutte non fossero. Il Testo fu riscontrato con due diverse Parigne edizioni assai pregevoli, l'una che nel 1786, uscì da' Torchi del *Cailleau*, e l'altra, ornatissima, e più recente, che da quelli del *Migneret* nel 1797, venne in luce. Quanto poi all' Italiana Versione, protestasi l'Editore, che, essendosi posto a rileggerla attentamente con intenzione di corregger soltanto gli errori dello stampatore, ed a' loro luoghi riporre gli accenti, che un infinitio numero d'edizioni n'avevan rimossi, non potè a meno di non ritocarne quà e là lo stile, ogni volta che render potevasi vie meglio il significato del Testo, senza gran variazion di parole, e senza punto fare sfregio alle vaghezze della sua lingua materna.

Il Signor *Deodati* per quanto armonioso e sublime sia stato nel tradur quest' opera, niuno, che più da presso si faccia ad esaminarne il merito, negar potrà, che sovente scostato siasi dall' originale assai più di quel che lo spirito dell' Italiana favella non richiedeva ; e che tal fiata si sia pur servito, per riuscirvi, di vocaboli e frasi vie meno Italiane di quelle, che una traduzion verbalissima per se stessa avviebbeli di leggier somministrato.

Alla verità di quest' Osservazione affida l'Editore la speranza, che nutre, d'essergli da' suoi lettori benignamente condonato l'ardire, che s'è preso, di nuovamente dare alla luce così raffazzonnata una Traduzione, per ogn' altro verso meritamente famosa, e che all' Original suo congiunta cotanto al vivo le bellezze ci rappresenta delle due lingue Italiana e Francese.

INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

Il n'y a point de Peuple dont les connoissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine quatre siècles.

Mancocapac, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier *Inca*. Le Soleil, qu'ils appeloient leur *Père*, et qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-temps, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils et une fille, pour leur donner des lois, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac*, et à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts, qui en avoient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils ne soupçonnoient pas même l'existence, jeta sur leurs terres des Tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'humanité et le crime de leur siècle.

INTRODUZIÓNE

ISTÓRICA

ALLE LÉTTERE PERUVIÁNE.

NON vi è Pópolo, le di cúi notízie círca la súa orígine ed antichità, síano così ristrétte cóme quélle déi Peruviáni; i lóro annáli conténgono appéna la stória di quáttro sécoli.

Mancocapac, secóndo la lóro tradizióne, fu legislatóre e prímo *Inca* di quéi Pópoli. Egli dicéva, che il Sóle che chiamávan lóro *Pádre*, e cóme il lóro Dío adorávano, mósso a pietà délla salvatichézza in cúi vivévano da gran témpo, avéva mandáto lóro dal Ciélo dúe figliuóli l'úno máschio, e l'áltro fémmina, per dar lóro léggi, ed eccitárli, formándo città e coltivándo la térra, a diventár uómini ragionévoli.

I Peruviáni hánno dúnque a *Mancocapac*, ed a súa móglie *Coya-Mama-Oello-Huaco*, l'obbligo déi princípj, déi costúmi e délle árti, con cúi vivévano félici: quándo l'avarízia, dálle spónde d'un áltro Continénte, del quále non avévano neppúr la mínima idéa, vomitò sóvra le lóro térre Tiránni, la di cúi barbárie fu l'obbróbrio dell' umanità, e l'orróre di quél sécolo.

Les circonstances où se trouvoient les Péruviens lors de la descente des Espagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit, depuis quelque temps, d'un ancien Oracle, qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur Royaume, et détruiroient leur Religion.*

Quoique l'Astronomie fût une des principales connoissances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainsi que bien d'autres Peuples. Trois cercles qu'on avoit aperçus autour de la Lune, et surtout quelques Comètes, avoient répandu la terreur parmi eux: un aigle poursuivi par d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendoit l'Oracle aussi infaillible que funeste.

Le fils aîné du septième des *Incas*, dont le nom annonçoit dans la Langue Péruvienne la fatalité de son époque (1), avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laisse; tout cela avoit effrayé le jeune Prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du Soleil, frère de *Mancocapac* et qu'il s'appeloit *Viracocha*.

Cette fable ridicule s'étoit malheureusement conservée parmi les Péruviens: et dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes les jambes cou-

---

(1) Il s'appeloit *Yahuarhuocac*, ce qui signifioit littéralement *Pleure-sang*.

Gli Spagnuóli non potévano approdáre al Perù in un témpo ad éssi più favorévole, attése cérte idée che vi regnávano allóra. Si parláva da quálche témpo d'un Orácolo antíco, il quále predicéva, che *dópo úna cérta série di Re, verrébbero nel lor paése uómini straordinárj, usurpatóri del lóro Impéro e délla lóro Religión distruttóri.*

Ancorchè l'Astronomía fósse úna délle principáli sciénze de' Peruviáni, si spaventávano nondiméno de' prodígi, cóme mólti áltri Pópoli. Tre cérchi vedúti all' intórno délla Lúna, e principalménte alcúne Cométe, avévano spárso il terrór fra di éssi. Un áquila inseguíta da áltri uccélli, il máre uscíto da' suói límiti, túttо in sómma confermáva quéll' Orácolo infallíbil non men che funésto.

Il primogénito del séttimo degl' *Incas* (1), il di cúi nóme predicéva in língua Peruviána la fatalità dell' época súa, avéva áltre vólte vedúto úna figúra mólto divérsa da quélla déi Peruviáni. Una spécie di fantásma con úna bárba lúnga, ed un vestiménto che la copríva síno a' piédi, menándo pel guinzáglio un animále sconosciúto. Tal visióne avéva spaventáto il Principíno, a cúi la fantásma dísse, ch'ell' éra un fíglio del Sóle, fratéllo di *Mancocapac*, e che si chiamáva *Viracocha*.

Quésta fávola ridícola si éra per disgrázia conserváta tra i Peruviáni; ónde súbito ch' éssi víddero gli Spagnuóli con bárbe lúnghe, colle gámbe copérte,

(1) Si chiamáva *Yahuarhuocac*, nòme, che sígnifica litteralménte *Piángi-sángue*.

vertes, et montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espèce, ils crurent voir en eux les fils de ce *Viracocha*, qui s'étoit dit fils du Soleil; et c'est de là que l'Usurpateur se fit donner, par les Ambassadeurs qu'il leur envoya, le titre de descendant du Dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux : le Peuple est partout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des Dieux dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables et les hommages les plus humilians.

Les Péruviens, s'étant aperçus que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins, s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageoient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissoient de métaux : ils alloient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédoient, et les entouroient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait, pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, et la facilité que trouvèrent les Espagnols à les séduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avoient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, soumis et demandant grâce, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés, laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires !* (s'écrie Montaigne (1), en se

(1) Tome V, chapitre VI, des Coches.

e cavalcándo animáli déi quáli non avévano mái conosciúto la spécie, credérono vedér in éssi i fígli di quél *Viracocha*, che si éra détto fíglio del Sóle: quésto fu il motívo pel quále l'Usurpatóre si féce annunziáre da' suói Ambasciatóri, sótto il títolo di discendénte dal Dío che adorávano.

Tútto fu in balía dégli Spagnuóli: la plébe è da per tútto plébe; éssi fúrono quási generalménte stimáti Déi. il di cúi furóre non fu possíbil placáre nè co' dóni li più preziósi, nè cógli omággi i più úmili.

I Peruviáni esséndosi accórti, che i caválli dégli Spagnuóli masticávano i lóro fréni, avvisárono, che quéi móstri domáti, oggétti anch' éssi appò lóro di venerazióne e fórse di cúlto, si nudríssero di metálli: perciò andávano a cercár ógni giórno tútto l'óro e l'argénto che possedévano, e lor l' offerívano. Si fa soltánto menzióne di quésto fátto, per dimostrár quále fósse la credulità dégli abitánti del Perù, e la facilità ch' ébbero gli Spagnuóli a sedúrli.

Ma che giovávano ái Peruviáni tánti omággi vérso gli Spagnuóli? Potévan églino sperár mái la mínima pietà da quégli avári Tiránni, dópo avér ad éssi scopérto le lóro imménse ricchézze?

Tútto un Pópolo, benchè úmile, sommésso, e supplichévole, fu mandáto a fil di spáda. Calpestáta ógni légge d'umanità, e il drítto délle génti, s'impadronírono gli Spagnuóli con tal bárbaro mézzo déi lóro tesóri, e d'úna délle più bélle párti del móndo. *Vittórie meccániche!* (escláma Montáigne (1), considerándo

(1) Tom. V, cap. VI, déi Cócchi.

rappelant le vil objet de ces conquêtes) : *jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités ou calamités si funestes.*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un Peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices et la naïveté de leurs mœurs les jettèrent dans les bras de leurs lâches ennemis.

En vain des espaces infinis avoient séparé les Villes du Soleil de notre monde ; elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols, que les jardins du Temple du Soleil, où les arbres, les fruits et les fleurs étoient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe! Les murs du Temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors éblouirent les Conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublièrent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux, que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'Introduction qu'on a cru nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces peuples étoient, en général, francs et humains : l'attachement qu'ils avoient pour leur reli-

il víle oggétto di quéste conquíste) : *ne l'ambizióne* soggiúnge égli) *nè il furóre d'inimicízie radicáte nel cuóre di dúe Naziòni provocárono giammái gli uómini ad ostilità cotánto orríbili, nè a calamità così funéste.*

Fúrono i Peruviáni in quésto módo le mísere víttime d'un Pópolo aváro, che da princípio dimostrò lóro sentiménti soltánto di buóna féde, ánzi di benevolénza. L'ignoránza de' nóstri vizj, e l'ingenuità de' lóro costúmi, li fécero cadére nélle insídie de' lóro víli nemíci.

In váno úno spázio imménso avéva divíso le Città del Sóle dal nóstro Emisféro, ésse ne divénnero la préda ed il più prezióso retággio.

Che spettácolo per gli Spagnuóli! Vedére i giardíni del Témpio del Sóle, óve gli álberi, le frùtta, ed i fióri érano d'óro, lavoráti con un' árte sconosciúta in Europa! Le paréti del Témpio copérte délla stésso métallo, un número infinito di státue túttе tempestáte di gióie, e mólte áltre ricchézze fin a quél témpo ignóte, infiammárono di tal cupidígia i Conquistatóri di quél Pópolo sventuráto, che dimenticárono nélle lóro sfrenáte crudeltà, che i Peruviáni érano uómini.

A così fátta bréve descrizióne délle sciagúre di qués Pópoli infelíci, seguiterà quì apprésso un non men succínto ritrátto de' lóro costúmi, e così verrà termináta l'Introduzióne che álle Léttere seguénti sembrò necessária.

Erano quésti Pópoli generalménte sincéri, umáni, religiósi, e perciò rígidi osservatóri délle léggi, che

gion les rendoit observateurs rigides des lois, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet astre fût le seul Dieu auquel ils eussent érigé des Temples, ils reconnoissoient au dessus de lui un Dieu Créateur, qu'ils appeloient *Pachacamac*; c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçoit que rarement et avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitoient de *femme et de sœur du Soleil*. Ils la regardoient comme la mère de toutes choses; mais ils croyoient comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du monde, en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantiroit par sa chute. Le tonnerre qu'ils appeloient *yalpor*, les éclairs et la foudre, passoient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil; et cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirèrent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'âme étoit établie chez les Péruviens; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'âme alloit dans des lieux inconnus, pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or, et tout ce qu'ils avoient de plus précieux, composoit les offrandes qu'ils faisoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu, auquel on présentoit, dans une coupe, du *Maïs*, espèce de liqueur forte que les Péruviens savoient extraire d'une

credévano éssere státe instituíte da *Mancocapac*, figliuólo del Sóle, che adorávano.

Benchè quell' ástro fosse il sólo Dío a cúi avéssero erétto Témpj, riconoscévano nondiméno un Dío Creatóre, superióre ad ésso che chiamávano *Pachacamac*. Quésto éra per éssi il nóme il più orrévole, il *nôme grânde*; e non ardívano pronunziárlo, se non di rádo e con dimostrazióni délla maggiór riverénza. Avévano similméntе mólta veneraziône per la Lúna, riputándola *mŏglie e sorélla del Sóle*, mádre ed orígine di túttе le cóse; figurándosi però, cóme túttі gli áltri Indiáni, che quést' ástro cagionerébbe la distruzióne del móndo, nel lasciársi cadér sópra la térra, che annichilerébbe cólla súa cadúta. Il tuóno, che chiamávano *yalpor*, i lámpi, ed il fúlmine, érano da éssi consideráti cóme minístri délla giustízia del Sóle; e quést' idéa contribuì non póco al sácro rispétto, che inspirárono lóro i prímі Spagnuóli, le di cúi ármi da fuóco fúrono dái Peruviáni stimáte istruménti del tuóno.

L'opinióne dell' immortalità dell' ánima éra stabilíta fra i Peruviáni; credévano, cóme la maggiór párte degl' Indiáni, che l'ánima se n'andásse in luóghi incógniti, per ésservi premiáta o puníta, secóndo che meritáto l'avésse.

Offerívano al Sóle óro, e quánto avévano di più prezióso. Il *Raymi* éra la súa principál fésta, e gli veníva presentáto in úna cóppa un cérto liquóre ga-

de leurs plantes, et dont ils buvoient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le Temple superbe du Soleil. L'*Inca* régnant, qu'on appeloit *Capa-Inca*, avoit seul le droit de les faire ouvrir; c'étoit à lui seul aussi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce Temple.

Les Vierges consacrées au Soleil y étoient élevées presque en naissant, et y gardoient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *Mamas* ou Gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser des *Incas*, qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la première Princesse du Sang, qui étoit Vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges étoit de travailler aux diadèmes des *Incas*, dont une espèce de frange faisoit toute la richesse.

Le Temple étoit orné des différentes Idoles des Peuples qu'avoient soumis les *Incas*, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence et d'un éclat digne du Dieu qu'on y servoit.

L'obéissance et le respect des Péruviens pour leurs Rois, étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le père de ces Rois; mais l'attachement et l'amour qu'ils avoient pour eux, étoient le fruit de leurs propres vertus et de l'équité des *Incas*.

On élevoit la Jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits, parcequ'on en

gliárdo, nominato *Maïs*, che i Peruviáni spremévano da úna délle lóro piánte, e di cúi dópo i sacrifízj infíno all' inebriársi bevévano.

Vi érano nel magnífico Témpio del Sóle cénto pórte; l'*Inca* regnánte, che si chiamáva il *Capa-Inca*, potéva égli sólo fárle aprire, e ad égli sólo éra permésso di penetrár nel santuário.

Le Vérgini consacráte al Sóle érano educáte nel Témpio quási dálle lóro fásce, ed ívi sótto la custódia délle lóro *Mamas* o síano Aie, vivévano in un' etérna verginità, qualóra le léggi non le destinássero a maritársi cogl' *Incas*, che dovévano necessariaménte sposáre le lóro sorélle, ed in mancánza di quéste, la príma principéssa del sángue reále, che fósse Vérgine del Sóle. Una délle principáli occupazióni di quéste Vérgini éra di lavorár ái diadémi degl' *Incas*, la di cúi ricchézza consistéva in úna spécie di frángia.

Il Témpio éra ornáto di divérsi ídoli déi Pópoli che gl' *Incas* avévano sottoméssi, e costrétti ad abbracciáre il cúlto del Sóle. Risplendéva in quel sácro recínto, arrichíto di gióie caríssime e de' più preziósi metálli, una magnificénza veraménte dégna del Dío, che vi éra adoráto.

L'ubbidiénza ed il rispétto déi Peruviáni per i lóro Monárchi, procedévano dal portár éssi férma credénza, che il Sóle fósse pádre a que' príncipi; ma l'affétto che avévan per éssi, éra il frútto délle lóro próprie virtù e délla rettitúdine degl' *Incas*.

Si educáva la Gioventù con túlta la cúra, che richiedéva la felíce semplicità délla lóro morále. La

montroit la nécessité de très-bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie et les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans ; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les instruire, arrêtoient les progrès d'une passion naissante (1), ou les faisoient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols, il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, Philosophes de cette Nation, enseignoient à la Jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les sciences. La Nation étoit encore dans l'enfance à cet égard ; mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumières, moins de connoissances, moins d'arts que nous ; et cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire.

Les *Quapas*, ou les *Quipos* (2), leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappeloient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils

(1) Voyez les Cérémonies et Coutumes Religieuses. Dissertations sur les Peuples de l'Amérique, chap. 13.

(2) Les *Quipos* du Pérou étoient aussi en usage parmi plusieurs Peuples de l'Amérique méridionale.

subordinazióne non gli disanimáva, sì perchè ne veníva lóro inculcáta la necessità fin dágli ánni più téneri, sì perchè la tiránnide e l'orgóglio non vi avévano párte verúna. La modéstia ed i dovéri sociáli érano i prími fondaménti dell' educazión déi fanciúlli; i lóro Precettóri, atténti a coréggerne i prími difétti, reprimévano le passióni in éssi nascénti (1), ovvéro le dirigévano all' utilità délla pátria. Vi sóno cérte virtú, che ne suppóngon mólte áltre. Per dar un' idéa di quélle de' Peruviáni, basterà díre, che príma dell' arrívo dégli Spagnuóli, avévasi per costánte, che un Peruviáno non avéva giammái mentíto.

Gli *Amautas*, Filósofi di quél Pópolo, insegnávano álla Gioventù le scopérte già fátte nélle sciénze; e benchè la nazióne fósse ancó néll' infánzia círca quésto particoláre, éssa éra nondiméno al sómmo délla súa felicità.

I Peruviáni non érano così versáti cóme nói siámo, nélle sciénze e nélle árti, ma ne sapévano però quánto bastánte éra a procacciár lóro il necessário.

In véce délla nóstra scrittúra, usávano cérti cordoncíni di bambágia o di minúgia, chiámati *Quapos* o *Quipos* (2), ái quáli érano attaccáti áltri cordóni di divérsi colóri, e formándone nódi di distánza in di-

(1) Védi le Ceremónie e Rìti religiósi. Dissertazióni sópra i Pópoli dell' América, cap. 13.

(2) I *Quipos* del Perù érano pariménte in úso présso várj Pópoli dell' América meridionále.

vouloient se ressouvenir. Ils leur servoient d'Annales, de Codes, de Rituels, &c.

Ils avoient des Officiers publics, appelés *Quipocamaïos*, à la garde desquels les *Quipos* étoient confiés. Les Finances, les Comptes, les Tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons, étoient aussi aisément traités avec les *Quipos*, qu'ils auroient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, *Mancocapac*, avoit rendu sacrée la culture des terres ; elle s'y faisoit en commun ; et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuoient partout la fraîcheur et la fertilité. Mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que, sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens avoient pu renverser des rochers, traverser les montagnes les plus hautes, pour conduire leurs superbes aqueducs, et les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On savoit au Pérou autant de Géométrie qu'il en falloit pour la mesure et le partage des terres. La Médecine y étoit une science ignorée quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit, qu'ils avoient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poètes, qu'ils appeloient *Hasavec*, composoient des espèces de tragédies et de comédies, que les fils des *Caciques* (1), ou des *Curaccas* (2), représentoient,

(1) *Caciques*, espèce de Gouverneurs de Province.

(2) Souverains d'une petite contrée ; ils ne se présentoient

stánza richiamávano così al lor pensiére le cóse andáte, che rammentár volévano, e quésti érano i lóro Annáli, Códici, Rituáli, &c.

Avévano Ufficiàli púbblici, nominàti *Quipocamaios*, cúi éran dáti in custódia i *Quipos*. Le finánze, i cónti, i tribúti, túrti in sómma gli affári, e l' occorrénze túrte così agevolménte trattávansi cói *Quipos*, cóme si sarébbe potúto fáre coll' úso délla scrittúra.

Mercè il sávio avvediménto del cran legislatór del Perù, *Mancocapac*, éra la cultúra délle térre tenúta per sácra; a ciò si dáva ópera in comúne, ed i giórni destináti a quésti lavóro riputáti érano giórni di festíva letízia. Canáli d' un' imménsa lunghézza distribuívano da per túrto la frescúra e la fertilitá. Quél che per áltro si può appéna capíre, si è, che sénza verún istruménto nè di férro nè d'acciáio, ed a fórza di bráccia solaménte, i Peruviáni avéssero potúto abbátter rúpi, e divíder mónti i più álti, per continuár i lóro magnífici acquidótti, o per aprírsi le stráde necessárie in túrto il lóro paése.

Sapévano al Perù di geometría quánto éra lóro necessário per la misúra e división délle térre. La medecína éra colà totalménte sconosciúta; avvegnachè alcúni segréti adoperássero per cérti máli di straordinária natúra. *Garcilásso* dice, che úna spécie di música possedévano cóme púre alcúni géneri di poesía. I lóro poéti, nominàti *Hasavec*, componévano úna sórta di tragédie e di commédie, che i fígli de' *Caciques* (1), o de' *Curacas* (2), rappresentáva-

(1) Spécie di Governatóri di Província.

(2) Sovráni d'un pícciol paése; non andávano mái a rive-

pendant les fêtes, devant les *Incas* et toute la cour.

La morale et la science des lois utiles au bien de la société étoient donc les seules que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer*, dit un historien (1), *qu'ils ont fait de si grandes choses, et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

---

jamais devant les *Incas* et les Reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la province où ils commandoient.

(1) Puffendorff, Introduction à l'Histoire.

no ne' dì festívi in presénza degl' *Incas* e di tútta la córte.

La morále e la cognizióne délle léggi útili al ben púbblico érano dúnque le sóle sciénze, che i Peruviáni apparáte avéssero con quálche buón succésso. *Bisógna confessáre*, díce úno Stórico (1), *che hánno fátto cóse tánto marviglióse, e stabilíto regolaménti cotánto sávj, che póche nazióni troverémo che gloriársi póssano d'avérli in ciò superáti.*

---

ríre gl' *Incas*, e le Regíne, sénza offerír lóro quálche rára produzióne délla província in cúi comandávano.

(1) Puffendórff, Introduzióne álla Stória.

LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours ; en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore, sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; et ma douleur, mes craintes, mon désespoir, ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chère âme de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ; mortelle inquiétude ! O mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés, et que

LETTERE

D'UNA

PERUVIANA.

LETTERA PRIMA.

Aza! mío cáro Aza! le grída délla túa ténera Zilia, símili a' mattutíni vapóri, si esálano e si diléguano príma che a te giúnger póssano; indárno ti chiámo adésso in aiúto, indárno sto ío aspettándo che tu vénga a spezzár le caténe di mía schiavitù; ahimè lássa! le sciagúre a me ignóte, sóno fórse le più orríbili; fórse che i tuói martírj trapássano i miéi!

La Città del Sóle, in préda ái furóri d'úna Nazióne bárbara, dovrébbe sóla fármi versár quéste lágrime; eppúr tu séi, Aza, tu séi l'único oggétto del mío affánno, del mío timóre, e délla mía disperazióne.

Che mái facésti tu in quél tumúlto spaventévole, víta mía cára? Il túo valóre ti fu égli funésto, o inútile? O durissima alternatíva! o mortále inquietúdine, Aza mío dólce! síano sálvi i tuói giórni, e poi

je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent !

Depuis ce moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps, et replongé dans les idées éternelles), depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour ; retenue dans une étroite captivité ; privée de toute communication avec nos citoyens ; ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers ; je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! maîtres du *yalpor* (1), fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! Comment se peut-il que des jours si semblables entre eux, aient, par rapport à nous, de si funestes différences ? Le

(1) Nom du tonnerre.

quésta mía sálma sía pur vínta, se così è d'uópo, dal péso délle sciagúre che m'opprímono.

Da quél moménto terríbile (moménto che dovéva éssere svélto dálla concatenazióne de' témpi e nel cúpo céntro dell' etérne idée risospínto) da quéll' órido moménto, díco, in cúi quésti émpj selvàggi mi rapírono al cúlto del Sóle, a me stéssa, al túo amóre; in istrétta cattività ritenúta, d'ógni communicazión co' nóstri Cittadíni privàta, e délla Língua ignoránte di quésta génte feróce ónde pórto l'áspre ritórte; próvo soltánto gli effétti d'un avvérsa fortúna, sénza potérne rinvenír la cagíone. Immérsa in un abísso d'oscurità, i giórni che méno sóno símili álle nótti le più spaventévoli.

I miéi rapitóri non solaménte non sóno púnto commóssi dálle míe lágrime, ma nemméno da' miéi laménti; sórdi álla mía favélla, non sénton neppúr le grída délla mía disperazióne.

Quál è quél Pópolo così feróce che intenerito non sía dái ségni dell' afflizióne? Quál órrido desérto ha mái vedúto náscer mortáli insensíbili álla vóce délla natúra geménte? Barbaríssimi móstri padróni dell' *yalpor* (1), supérbi del potér che hánno d' esterminàre, la crudeltà sóla gli guída nell' ópre lóro. Aza! che asílo troverái cóntro il lóro furóre? Ove séi? Che fái? Se la mía víta ti è cára, fámmi consapévole del túo destíno.

Oh! cóme cangióssi il mío! E égli possíblie, che giórni tánto fra lóro símili ábbiano, rispétto a nói, differénze così funéste? Il témpo scórre, le ténebre

(1) Nome del tuóno.

temps s'écoule ; les ténèbres succédent à la lumière : aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; et moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes *Quipos* (1) ; et profitant du silence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours, je rendrois immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile : de moment en moment, cet amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidelle de nos actions et de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprète de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entière à mon occupation, j'oubliois le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits, et fit tressaillir mon cœur.

---

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs, dont les Indiens se servoient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs *Incas*.

véngon diétro álla lúce, non si véde sconcérto verúno nell' órdin délla natúra; eppúr ío sóno dal cólmo délla felicità, nell' orrór délla disperazióne cadúta, sénza che alcún intervállo mi ábbia preparáta a quést' orríbil passággio.

Tu lo sái, oh delízia dell' ánima mía! quéll' órrido giórno, giórno per sémpre spaventévole, dovéva illumináre il triónfo del nóstro imenéo. Appéna cominciáva ésso a spuntáre, che, ansiósa d'eseguír un diségno, che il mío ténero affétto mi avéva inspiráto la nótte, me ne córsi a' miéi *Quipos* (1), e prevalèndomi del silénzio che regnáva ancóra nel témpio, m'affrettái d'annodárli, sperándo col lóro aiúto di consacráre all' immortalitá la memória de' nóstri amóri e del nóstro felìce státo.

A proporzióne ch'ío lavoráva, l'imprésa mi paréva méno difficile: ad ógni moménto quélla quantità innumerábile di cordoncíni diventáva fra le míe máni úna pittúra fedéle délle nóstre azióni e de' nóstri sentiménti, com' éra státa áltre vólte l'intérprete de' nóstri pensiéri, in que' lúnghi spázj di témpo, che passavámo sénza vedérci.

Tútta al mío lavóro inténta, il témpo scorréva insensibilménte per me, quándo un rumóre confúso risvegliò i miéi spíriti, e féce palpitáre il mío cuóre.

---

(1) Un gran número di cordoncíni di divérsi colóri, che adoperávano gli' Indiáni in véce délla scrittúra, per dar le pághe álle trúppe e per far la numerazióne del pópolo. Alcúni autóri preténdono che se ne servìssero pariménte per trasméttere ái pósteri le azióni memorábili de' lóro *Incas*.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, et que les cent portes (1) s'ouvroient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours ; je cachai précipitamment mes *Quipos* sous un pan de ma robe, et je courus au devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du soleil foulée aux pieds, des soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues, et massacrant tout ce qui s'opposoit à leur passage ; nos *Mamas* (2) expirantes sous leurs coups, et dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémissemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur et l'effroi, m'ôtèrent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel et presque involontaire, rangée derrière l'autel, que je tenois embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyois passer ces barbares : la crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, et qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs

---

(1) Dans le temple du Soleil, il y avoit cent portes ; l'*Inca* seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

(2) Espèce de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

Pensái che il moménto benavventuróso fósse giúnto, e che le cénto pórte (1) s'apríssero per lasciár líbero il tránsito al Sóle de' giórni miéi; nascósi frettolosaménte i miéi *Quipos* sótto un lémbo délla mía vésta, e córsi per fármiti incóntro.

Ma quál orréndo spettácolo mi si parò dinánzi! Rimembranza così spaventévole non avverà che dálla mía memória sía spénta giammái.

I paviménti del Témpio insanguináti; l'immágine del Sóle calpestáta; úno stuólo di soldáti furiósi che inseguíva le nóstre Vérgini sbigottíte, e trucidáva chiúnque il várco ingombrásseli; le nóstre *Mamas* (2) sótto i lóro cólpi spiránti, e i vestiménti ónde vestíte érano ardénti ancóra del lóro fúlmine; i gémiti déllo spavénto; le grída del furóre che per ógni dóve spandévano sbigottiménto e ribrézzo, mi fécer ben tósto ógni sénso smarríre.

Ricoverátene le fórze, mi trovái, per un cérto móto naturále e quási involontário, diétro l'altár rifuggíta, ch' ío tenéva abbracciáto. Quívi immóbile per la paúra, vedéva passár quéi bárbari; il timóre d'éssere scopérta sospendéva insíno l'álito mío.

Osservái nulladiméno che la lor crudeltà rallentávano álla vísta de' preziósi ornaménti del Témpio; che si dávano a carpírne quélli dál cúi fulgór più sopraffátti mostrávansi; e che svellévano eziandío le piástre d'óro, di cúi le paréti érano laminate. Mi

(1) Nel témpio del Sóle v'érano cénto pórte: l'*Inca* sólo potéva fárle a príre.

(2) Spécie d'Aje delle Vergini del Sóle.

étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, et que ne m'y opposant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au *Capa-Inca* (1) du secours et un asyle pour mes compagnes et pour moi ; mais, aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza ! j'en frémis encore ! Ces impies osèrent porter leurs mains sacrilèges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu, pour la première fois, le seuil de la porte céleste, que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la royauté (2). Au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon âme ; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j'apprends que tu respires !

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j'ai conservé mes *Quipos*.

---

(1) Nom générique des *Incas* régnans.

(2) Les Vierges consacrées au Soleil entroient dans le Temple presque en naissant, et n'en sortoient que le jour de leur mariage.

figurái, che il ladronéccio fósse la cagión sóla délla lóro barbárie, e che a ciò non opponéndomi avréi potúto sottrármi da' lóro cólpi. Divisái dúnque d'uscíre dal Témpio, di fármi condúrre al túo Palázzo, e chiéder al *Capa Inca* (1) soccórso ed asílo per le míe compágne e per me; ma al prímo móto ch'ío féci per quíndi allontanármi, ritenér mi sentíi. Ah! mío cáro Aza! ancóra ne raccapríccio! Quégli émpj ardírono di profanáre cólle lor máni sacríleghe la fíglia del Sóle.

Svélta a fórza da quélla sácra magióne, strascináta ignominiosaménte fuóri del Témpio, ho vedúto per la príma vólta la sóglia délla pórta celéste, ch'ío passár non dovéva, se non adórna délle vestiménta reáli (2). In véce de' seminàti fióri, che avéa da prémer col piéde, vídi le stráde túttte copérte di sángue e di moribóndi: in véce dégli onóri del tróno, che téco divíder dovéva, schiáva délla tiránnide, in oscúra prigión ritenúta; áltro spázio non óccupo nélI' Univérso, che quánto ricoprir ne pósso cólla persóna. Una stóia innaffiáta délle míe lágrime ricéve quésto córpo travagliáto dái tormenti dell' ánima mía; ma, oh dólce sostégno délla mía víta! oh quánto máli sì gtávi mi sarán fácili a sopportáre, se púre udirò, che tu respíri!

In quést' órrido tumúlto, non so per quál felíce avveniménto ío m'ábbia conserváto i miéi *Quipos*.

(1) Nóme genérico degl' *Incas*.

(2) La Vérgini consacráte al Sóle entrávano nel Témpio quási nascéndo, e non ne uscívano príma del giórno del lóro sposálizio.

Je les possède, mon cher Aza ! c'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur, puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m'instruiront de ton sort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi ? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le *Chaqui* (1) fidelle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza ! Je donnerois tous les jours que le Soleil me destine, pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son âme de respect et de crainte ; il porteroit dans la mienne la joie et le bonheur. Il te verra : certain de ta vie, il la bénira en ta présence, tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des âmes tendres sont rassemblés dans mon cœur ; un moment de ta vue les dissiperoit : je donnerois ma vie pour en jouir.

LETTRE DEUXIÈME.

Que l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pen-

(1) Messager.

Io gli ho pur méco, Aza cáro! quésto è adesso il sólo tesóro del mío cuóre, poichè servirà d'intérprete all' amór túo non méno che al mío; i medésimi nódi, che délla mía esisténza ti darán contézza, cangiándo fórma fra le túe máni, mi farán consapévole di túa sórte. Ma ohimè! per quál vía potrò mái fárteli capitáre? Per quál mezzo potránno éssermi riportáti? Io per ánche nol so; ma quél medésimo sentiménto che cen ispirò l'úso, saprà, spéro, suggerírne ánche il módo di delúdere i nóstri Tiránni. Qualúnque síasi il fedéle *Chaqui* (1), che recherátti quésto prezióso depósito, non cesserò mái d'invidiárne la bélla sórte. Egli ti vedrà, cáro Aza mío! Darói túrti i giórni, chi il Sol mi destína, per godér un sol moméntо di túa presénza. Égli ti vedrà, cáro Aza mío! Il suón di túa vóce penetrerà l'ánima súa di riverénza e di timóre; e colmerébbe la mía di gióia e di felicità. Égli ti vedrà! sicúro délla túa víta, la benedirà in túa presénza; ed io rinanéndomi pur nell' incertézza, sentirómmi disecrár il sángue déntro le véne nell' impaziénza del súo ritórno. Ah, mío cáro Aza! i torménti de' cuóri téneri sóno túrti adunáti nel mío; un moméntо délla túa vísta dileguerébbeli, e per godérne, daréi la víta.

LETTERA SECONDA.

L'ALBERO délla virtù adómbri per sémpre la famíglia del pío Cittadíno, che ha ricevúto sótto la mía finéstra il misterióso tessúto de' miéi pensiéri,

(1) Messaggiére.

sées, et qui l'a remis dans tes mains! Que *Pachacamac* (1) prolonge ses années en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'amour me sont ouverts : j'y puise une joie délicieuse dont mon âme s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis ; et les chaînes qui devoient nous unir ne sont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes désirs, et non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours ; ils sont en sûreté : je ne vois plus de malheurs. Tu m'aimes : le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime : mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du Soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit et dans mes sentimens ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux : rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire, je serois restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné : mais ton âme supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus : tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu

(1) Le Dieu Créateur, plus puissant que le Soleil.

e che in túe próprie máni, Aza cáro, l'ha già consegnáto! Prolúnghi *Pachacamac* (1) i suói giórni in prémio di súa scaltrézza, ónde il piacér divíno mi ha procuráto di túa rispósta.

I tesóri dell' amóre mi sóno apérti; dilettósa gióia ne trággo, ónde l'anima mía tútta s'inébria. Méntre snódo i segréti del túo cuóre, il mío vien immérso in un mar di dolcézze. Tu vívi, ed i legámi che preparávaci l'Imenéo, non son totalménte disciólti. Io aspiráva bensì a tánta felicità, ma non ardíva sperárla.

Sénza curár di me stéssa, ío teméva solo per la túa víta; óra che séi fuór di perícolo, più non ravvíso svénture. Tu mi ámi: l'allegrézza già nel mío cuór estínta rinásce. Próvo un' ineffábil conténto nella certézza deliziósa di piacér all' oggétto dell' amór mío; ma non per quésto diméntico, Aza mío cáro, che a te sólo di quánto in me pregiár dégni, son debitríce. Siccóme la vermíglia rósa ricéve da' rággi del Sóle i súoi vívi colóri, così le delízie che tróvi nel mío spírito, e ne' miéi sentiménti, áltro non son che i benéfici dóni del túo sublíme ingégno; sóla a me spétta la mía tenerézza.

Se tu státo fóssi un' uómo ordinário, saréi rimásа in quéll' ignoránza cúi condánnasi il mío sésso: ma l'ánima túa, superióre all' usánza comúne, che cóme abúso considerávа, oltrepassónne i límiti, per innalzármi insíno a te. Non ti sofferì l'ánimo, che un' éssere símile al túo, limitár si dovésse all' umiliánte vantággio di dar víta álla túa posterità; hái volúto, che i

(1) Il Dío Creatóre, più poténte del Sóle.

as voulu que nos divins *Amautas* (1) ornassent mon entendement de leurs sublimes connoissances. Mais, ô lumière de ma vie ! sans le désir de te plaire, aurois-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le désir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour et que l'amour rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de tes yeux ; l'absence m'auroit déjà effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jetant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparoît, l'horreur me saisit, et mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté ; tu ne viens pas à mon secours ! Tu es instruit de mon sort : il n'est pas changé ! Non, mon cher Aza, ces peuples féroces, que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sincères les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des Dieux, ils se rangent de leur parti. O mon cher Aza ! malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette

(1) Philosophes Indiens.

nóstri divíni *Amautas* (1) ornássero il mío intellétto délle lóro sublími sciénze. Ma, oh lúce della mía víta! sénza il desidério d'ésserti più aggradévole, avréi ío mái potúto risólvermi ad abbandonáre la tranquillità déll' ignoránza mía, e l'occupazión faticósa sostenér déllo stúdio? Sénza la víva bráma di meritár la túa stíma, la túa confidénza, il túo rispétto, mediánte le virtù che ravvívan l'amore, e che amór rénde deliziosíssime, saréi un oggétto cáro soltánto ágli ócchi tuói, e l'assénza mi avrébbe già dálla memória túa scancelláta.

Ah! se mi ámi ancóra, perchè son ío nélle caténe? Allorchè vólgo lo sguárdo attórno álle paréti del cárcere mío, la mía gióia sparísce, inorridír mi sénto, ed il prístino mío timóre in me rinásce. Non ti è státa rapíta la libertà, e non viéni a soccórrermi! Ti è nóta la mía sórte, eppúr éssa non vién cangiáta! No, mío cáro Aza, quésti Pópoli feróci, che chiámi Spagnuóli, non ti lásciano così líbero, cóme d'ésserlo ti crédi. Scórgo tánti ségni di schiavitù négli onóri, ónd' éssi téco lárghi sóno, quánti nel servággio, in cúi guardáta son, ne ravvíso.

La túa bontà t'ingánna; tu ti fídi délle promésse, che ti fan quésti bárbari per mézzo del lóro intérprete, perchè le túe paróle sóno infállibili; ma ío, che non capísco la lóro favélla, ío, che non son reputáta dégna d'esser ingannáta, védo dálle lóro azióni, quáli éssi veraménte si síano.

I tuói súdditi gli stímano Déi, e son délla lor párte: oh, Aza mìo cáro! guái al Pópolo che per timór delíbera! Disingánnati, non ti fidár délla fálsa bontà

(1) Filósofi Indiáni.

erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achète ta vie et ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature, nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre et de notre tendresse. Tu seras plus Roi en régnant sur mon âme, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant, je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégresse : ton diadème (1) sera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta Royauté que les soins et les fatigues.

Combien de fois, chère âme de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies dont tes visites étoient accompagnées, t'ont fait envier le sort de tes sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à présent de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé, pourquoi le tien le seroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon âme au premier moment de sa vue ; je me

---

(1) Le Diadème des *Incas* étoit une espèce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

di quésti Straniéri. Abbandóna il túo Império, poichè *Viracocha* ne predísse la distruzióne. Cómpra la túa víta e la túa libertà col céder e poténza e tesóri; áltro non rimarrátti che i dóni délla natúra, ma nói in sicurtà menerémo i giórni nóstri.

Rícchi déllo scambiévol possésso de' nóstri cuóri, grándi colle nóstre virtù, poténti nélla nóstra moderazióne, anderémo in úna capánna a godér del ciélo, délla térra, e del dólce amór nóstro. Tu sarái più Sovráno, regnándo sull' ánima mía, che reggéndo un innumerábil pópolo d'incérta féde: la mía sommessióne ad ógni túo volére, ti farà godér sénza tirannía del bel dirítto di comandáre. Nell' ubbidírti, risonerà il túo Império de' miéi cánti d'allegrézza: il túo diadéma (1) sarà sémpre il lavóro délle míe máni; niún' áltra cósa perderái del túo reále státo, se non le fastidióse cúre e le grávi fatíche.

Quánte vólte ti rammaricásti tu, ánima mía cára, de' dovéri del túo suprémo grádo? Quánte vólte le cerimónie, che accompagnávano le túe vísite, t'han fátto invidiár la sórte de' tuói súdditi? Tu desiderávi d'esístere per me sóla; e non ardirésti óra di tánta contegnósa soggezión privárti? Non son ío dúnque più quélla Zilia, che avrésti úna vólta preferíta al túo Império? No, non pósso créderlo; il mío cuóre non è cangiáto, perchè il túo lo sarébb' égli?

Amo; védo sémpre il medésimo Aza, che regnò néll' ánima mía dal prímo istánte, che 'l vídi; mi è

(1) Il Diadéma degl' *Incas* éra úna spécie di frángia lavoráta dálle Vérgini del Sóle.

rappelle ce jour fortuné où ton Père, mon souverain Seigneur, te fit partager, pour la première fois, le pouvoir réservé à lui seul d'entrer dans l'intérieur du Temple (1) ; je me représente le spectacle agréable de nos Vierges rassemblées, dont la beauté recevoit un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées, telles que, dans un jardin, les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant, dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie : un embarras ingénu tenoit nos regards captifs : une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l'étonnement et le silence régnoient de toutes parts. Je ne sais quelles étoient les pensées de mes compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli ! Pour la première fois, j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon âme, j'allois me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi ; le respect me retint.

O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement

(1) L'*Inca* régnant avoit seul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

ancór présente quél fortunáto giórno, in cúi túo Pádre, mío sovráno Signóre, ti féce per la príma vólta partécipe dell' autorità a lúi sol riserváta d'internársi fíno al sácro penetrále del nóstro Témpio (1); mi rappresénto il giocóndo spettácolo délle nóstre Vérgini raunáte, la di cúi bellézza ricevéva nuóvo splendóre per vía del bell' órdine in cúi schieráte mostrávansi; símili a' più spiccánti fióri d'un giardíno, che dálla simmetría de' lor compartiménti acquístan novéllo splendóre.

Ivi comparísti fra di nói cóme un Sóle nascénte, la di cúi ténera lúce annúnzia la serenità d'un bel giórno; lo splendóre dégli ócchi tuói spandéva su le nóstre guáncie il coloríto délla modéstia: con un' ingénua confusióne in nói raccoglievámo i nóstri tímidi sguárdi, i tuói sfavillávano d'ineffábil giúbbilo, non t' éri mái avvenúto in tánte bellézze in sì bréve gíro adunáte. Non avevámo mai vedúto altr' uómo che il *Capa-Inca:* lo stupóre ed il silénzio regnávan per ógni dóve. Io non so quáli fóssero i pensiéri délle míe compágne; ma da quái sentiménti non fu égli assalíto il mío cuóre! Provái per la príma vólta un turbaménto, un' inquietúdine, che pur non éran sénza diléttо. Vergognósa per táli agitazióni dell' ánima mía, éra per involármi dálla túa vísta; ma tu volgésti i tuói pássi vérso di me: il rispétto ratténne i miéi.

Oh, mío cáro Aza! la memória di quél prímo moménto délla mía felicità sémpre mi sarà deliziósa. Il suón di túa vóce uníto al cánto melodióso degl' ínni

(1) L'*Inca* regnánte avéva égli sólo il privilégio d'entráre nel Témpio del Sóle.

et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos âmes, qui se rencontrèrent et se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumière confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe de feu, auroit pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue et sentie, avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos *Cucipatas* (1), je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine ; je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, et qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite (2) : j'en soupirai ; mais après ton départ, j'examinai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! Tous les objets me parurent

(1) Prêtres du Soleil.

(2) Il y avoit une Vierge choisie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

nóstri,

ínni, portò nélle míe véne quel dólce frémito e quélla sánta venerazióne, che c'inspíra la presénza délla Divinità.

Tremánte, stupefátta, la teménza m'avéva insíno priváta dell' úso délla vóce ; incoraggiáta finalménte dálle túe amorévoli paróle, ardíi alzáre i miéi sguárdi vérso di te, e ne' tuói m'incontrái. No, la mórte stéssa non cancellerà mái dálla mía memória i téneri móti dell' ánime nóstre, che allóra in un medésimo púnto così confúsi insiéme scontráronsi.

Se potéssimo dubitáre délla nóstra orígine, Aza mío cáro, quésto rággio di lúce basterébbe a confónder la nóstra incertézza. Quál áltro, fuorchè un Princípio ígneo, avrébbe potúto far passáre négli ánimi nóstri quél vívo intímo sénso, communicáto, trasmésso, e sentíto con indicíbil rapidità ?

Io éra tróppo inespérta négli effétti dell' amóre per non ingannármi. Avéndo l'imaginazióne piéna délla sublíme Teología de' nóstri *Cucipatas* (1), mi diédi a crédere, che il fuóco ónde animáta éra, fósse un' agitazióne divína, e che il Sóle, manifestándomi il súo volére per mézzo túo, mi scegliésse per súa spósa predilétta (2) : ne sospirái in sul moménto ; ma dópo la túa parténza, méco il mío cuór ricercándo, áltro non vi trovái che l'immágine túa.

Oh cóme la túa presénza, Aza mío cáro, m'avéva cambiáta ! Túlti gli oggétti divénnero per me nuóvi.

(1) Sacerdóti del Sóle.

(2) V'éra úna vérgine consacráta al Sóle, la quále non dovéva mái maritársi.

nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles ! Je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon âme, lorsqu'une d'entre elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les lois de ton empire (1) ; mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'Epouse du Soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui, dans la suite, comblas mon âme de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton Epouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton âme, et qui

(1) Les lois des Indiens obligeoient les *Incas* d'épouser leurs sœurs, et quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la première Princesse du Sang des *Incas*, qui étoit Vierge du Soleil.

credéi vedére le míe compágne per la príma vólta. Oh! quánto mi párvero bélle! Sostenér non poténdo la lór presénza, in appartáto lóco mi trássi, per túttа abbandonármi all' agitazión dell' ánima mía; quándo úna d'ésse mi s' avvicinò per distrármi dal mío vaneggiaménto, col dármi novélla cagión di ricadérvi: perciocchè mi dísse, ch' esséndo ío a te per consanguinità più d'égni áltra congiúnta, t'éra destináta in Consórte, cóme príma l'età mía lo permettésse.

Io ignoráva le léggi del túo Régno (1); ma vedúto ch'io t'ébbi, il mío cuór ricevénne lúme bastánte a sentír in me stéssa quánto saréi felíce nell' ésser túa. Era non per tánto ben incapáce di comprénderne appién le delízie; avvézza al nóme sácro di Spósa del Sóle, túttа la mía speránza allór limitáva a vedérti ógni giórno, ad adorárti, ad offerírti vóti, cóme facéva a quél Dío.

Tu séi quégli, Aza cáro, quégli tu séi che inebbriásti pói l'ánima mía di dolcézza, col fármi inténdere, che il grádo augústo di túa consórte mi farébbe partécipe del túo cuóre, del túo tróno, délla túa glória, délle túe virtù; che goderéi di contínuo di qué' ragionaménti à desíi nóstri sin ad óra cotánto rádi, e brévi, di qué' ragionaménti che ornávano il mío intellétto délle divíne perfezióni dell' ánima túa, e che m'éran viè più soávi, mercè la dólce lusínga,

(1) Le léggi degl' Indiáni costringévano gl' *Incas* a sposáre le lóro sorélle; e, cáso che non ne avéserro, la príma principéssa del Sángue degl' *Incas*, che fósse Vérgine del Sóle.

ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza ! combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardoit notre union, étoit flatteuse pour mon cœur ! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, et cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé ! Quelle fatalité l'a rendu si funeste ? Quel Dieu poursuit ainsi l'innocence et la vertu ? ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza ! . . . .

LETTRE TROISIÈME.

C'EST toi, chère lumière de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie : voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours et les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuse se préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi ; je mourois : tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie ; et je t'en fais le sacrifice. Mais comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je

che in cuór mi destávano di potér io fáre un giórno la túa felicità.

Oh! quánto gradíta cósa éra al mío cuóre, Aza dilétto, il vedérti così impaziénte a cagión délla mía impubertà, che tróppo ritardáva la nóstra unióne! Oh! quánto ti sóno pársi lúnghi i dúe ánni già scórsi! Quánto però ne fu bréve la duráta! Ahi lássa! il moménto avventuróso éra giúnto; per quál fatalità è égli mái divenúto così funésto? Quál Deità in ciélo perséguita così l'innocénza e la virtù? o quál mái infernál póssa ci ha cosí pur óra da nói stéssi partíti? L'orróre mi assále, il cuór mi si strázia, le lágrime inóndano il mío lavóro. Aza! mío cáro Aza!....

LETTERA TERZA.

Tu séi, cára lúce de' giórni miéi, tu séi che mi richiámi álla víta; e vorréi ío conservárla, se non fóssi cérta, che la mórte con un medésimo cólpo reciderébbe il fílo de' giórni tuói, e de' miéi? Il moménto éra présso che giúnto per me, in cúi estínguer dovéasi la scintílla di quél fuóco divíno, ónde il Sóle vivífica l'essér nóstro: la natúra laboriósa già disponévasi a dar un' áltra fórma álla porzión di matéria, che in me le appartiéne; ío stáva moréndo; ti éra tólta per sémpre la metà di te stésso: quándo l'amór mío ritornómmi la víta, e a te di nuóvo or la consácro. Ma cóme narrárti le maraviglióse cóse a me intervenúte? Cóme rammen-

les ai reçues, et que le temps qui s'est écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidèle *Chaqui* le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation ; vers le milieu de la nuit, deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avoient employé à m'arracher du Temple du Soleil.

Je ne sais par quel chemin on me conduisit : on ne marchoit que la nuit ; et le jour, on s'arrêtoit dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite. Bientôt, succombant à la fatigue, on me fit porter dans je ne sais quel *hamac* (1), dont le mouvement me fatiguoit presque autant que si j'eusse marché moi-même.

Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avoit jamais été ma première prison. Mais, mon cher Aza! pourrois-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étois assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil (2) ? Cette maison, que j'ai jugé être fort grande, par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maison,

(1) Espèce de lit suspendu, dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à un autre.

(2) Il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

tármi idée già confúse allorchè ne ricevéi l'impressióne, e viè più oscuráte dal témpo índi trascórso.

Appéna avéva ío confidáto, Aza cáro, al nóstro fedéle *Chaqui* l'último tessúto de' miéi pensiéri, che udíi un gránde scompíglio nélla nóstra abitazióne; vérso mézza nótte dúe de' miéi rapitóri vénnero all' oscúra mía stánza per trármene cólla stéssa violénza, che usáta avévano per isvéllermi dal Témpio del Sóle.

Non so per quál vía fóssi condótta, si camminára soltánto di nótte, e di giórno ci fermavámo in áridi desérti sénza cercáre verún ricóvero. Póco apprésso, venénd' ío méno pélla stanchézza, mi fécero portáre, non so in quál sórta d'*hamac* (1), le di cúi scósse m'infievolívan non méno, che se a piè fóssi andáta.

Giúnti finalménte al luógo destináto, quésti bárbari mi portárono úna nótte súlle lóro bráccia in úna cása, i di cúi áditi mi párvero, non ostánte l'oscurità, difficilíssimi. Fúi pósta in un luógo viè più strétto ed incómodo che il mío prímo cárcere fósse státo giammái. Ma, Aza cáro! potréi ío indúrti a crédere quél ch'ío stéssa non so compréndere, se tu non fóssi sicúro, che la menzógna non ha mái contamináto le lábbra d'un figlio del Sóle (2)? Quésta cása, che stimái éssere mólto spaziósa per la quantità di génte, che in se contenéva;

(1) Spécie di létto sospéso, nel quále si fánno portáre gl' Indiáni da un luógo all' áltro.

(2) Si dáva per indubitáto che un Peruviáno non avéva mái mentíto.

comme suspendue, et ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumière de mon esprit ! que *Ticaivi-racocha* eût comblé mon âme, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes ; car, quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur malfaisante, me causa un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'étoit écoulé ; je ne souffrois presque plus, lorsque un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du *yalpor :* notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la lune en tombant, réduira l'univers en poussière (1). Des cris, qui se joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable : mes sens, saisis d'une horreur secrète, ne portoient à mon âme que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyois le péril universel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage et les habits ensanglantés, qui se jettèrent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle ; la force et la connoissance m'abandonnèrent : j'ignore encore la suite de ce ter-

(1) Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la lune, qui se laisseroit tomber sur la terre.

quésta cása cóme sospésa in ária, e sénza ésser púnto álla térra appiccáta, éra in un contínuo dimenaménto.

Bisognerébbe, o lúme délla mía ménte ! che *Ticaiviracocha* avésse ricólmo il mío intellétto, cóme il túo, di súa divína sapiénza, per ben concepír quésto prodígio. Altro ío non sapréi dírtene, se non che quest' abitazióne non fu per cérto costrútta da un éssere amíco dell' umán génere ; perciocchè entráta che vi fúi, quél súo moviménto contínuo, a un cérto odóre nocívo congiúnto, mi cagionò in bréve óra un mále così gagliárdo, che non son póco maravigliáta di non ésserne mórta : ma quést' éra soltánto il cominciaménto de' máli miéi.

Era già mólto témpo trascórso, e quási più dolór non sentíva, quándo úna mattína fúi dal sónno riscóssa da non so quále strépito più terríbil di quél dell' *yalpor:* la nóstr' abitazióne ricevévane crólli símili a quélli, che proverà la térra, quándo la Lúna cadéndo ridurrà in pólvere l'Univérso (1) ; le grída uníte a quésto fracásso ne accrescévan l'orróre ; i miéi sénsi da terrór secréto comprési rappresentávano all' ánima mía l'idéa délla totál distruzióne délla natúra. Io credéva il perígliо universále, e tremáva per la túa víta ; giúnse finalménte il mío spavénto al maggiór cólmo, nel vedér uómini furibóndi e insanguináti lanciársi tumultuosaménte nélla mía cámera. Régger non séppi a spettácol si atróce ; la léna e i sénsi tútti m' abbandonárono, nè so quál fósse l'ésito di quél terríbil

(1) Gl' Indiáni credévano che il fíne del móndo avverrébbe per mézzo délla Lúna, che caderébbe sópra la térra.

rible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu se faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivois, ou si mon âme n'avoit point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues (1).

Te l'avouerai-je, chère idole de mon cœur ? fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourmens de toute espèce, accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie, que je sentois approcher. Je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit : en peu de jours je touchai au terme fatal, et j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment : déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images, que comme un léger dessin tracé par une main tremblante ; déjà les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée : je n'étois presque plus.

---

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'âme alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

avveniménto. In me rivenúta, mi trovái adagiáta in un létto alquánto decénte, e di mólti Selvággi intorniáta, i quáli, comecchè più non fóssero i crudéli Spagnuóli, non m'éran perciò méno incógniti.

Puói tu immaginár l'álto stupór mío, nel trovármi in úna nuóva abitazióne, in mézzo a nuóve génti, sénza potér neppúr concepír nélla ménte cóme si stráno cambiaménto operáto si fósse? Richiúsi incontanénte gli ócchi, affinchè, più raccólta in me stéssa, accertármi potéssi, se veraménte ancór fóssi in víta, oppúr se l'ánima mía avésse già abbandonáto il mío córpo per volársene álle regióni incógnite (1).

Débbo ío confessártelo, Idol mío cáro? stánca ormái d'úna víta odiósa, noiáta di soffrír torménti d'ógni spécie, oppréssa dal sovérchio péso del mío orríbil destíno, miráva con indifferénza il término avvicinársi délla mía víta. Ricusái costanteménte túlti gli aiúti che m'éran offérti, ónde mi vídi in póchi giórni présso che giúnta al pásso fatále sénza che púnto me ne gravásse.

Lo sfiniménto délle fórze annichila in nói la virtù sensitíva; la mía ménte infievolíta più non ricevéva che immágini símili a un liéve diségno, lavoráto da mán tremánte; gli oggétti che mi avévan maggiorménte commóssa, in me destávan adésso quélla sensazión discorrévole, che talóra proviámo nel darci interaménte ad un quálche profóndo incérto pensiére; ío éra già in fórse délla mía víta.

(1) Gl' Indiáni credévano che dópo la mórte, l'ánima andásse in luóghi incógniti, per ésservi premiáta o puníta secóndo il súo mérito.

Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte, durant la vie, à pénétrer dans l'avenir, et même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon âme, que je me crus transportée dans l'intérieur de ton Palais : j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort.

Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir. Je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sentimens, tel qu'un lis desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissois de ta douleur ; je l'excitois par de tristes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaisir, à répandre sur tes jours le poison des regrets ; et ce même amour, qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond som

Quésto státo, Aza mío cáro, non è tánto penóso, cóme si créde : ci spavénta da lúngi mirátolo, perchè allór vi pensiámo con túlte le fórze délla ménte ; ma quándo è giúnto, spossáti a pásso a pásso da dolóri ognór più grávi, che ad ésso ne ménano, il moménto decisívo ci sémbra ésser quél del ripóso. Provái nondimén, che, quéll' istínto il quál ci rénde, méntre vivíamo, naturalménte inchinévoli a penetrár nel témpo avvenire, ed eziandío in quéllo che più non sarà per nói, e' par, che nuóve fórze acquísti, quándo siám présso a trapassár di quésta víta. Cessiám di vívere per nói stéssi ; ma sapér vorrémmo, cóme nell'oggétto amáto vivrémo.

Párvemi in úno di siffátti delírj éssere trasportáta nell' intérne stánze del túo Palágio ; e giúngervi nell' istánte medésimo che la novélla di mía mórte ti perveníva.

L' immaginazíon mía rappresentómmi sì al vívo ciò che avvenír se ne dovéva, che la verità stéssa in me non avrébbe con maggiór fórza operáto. Ti vídi, mío cáro Aza, pállido, sfiguráto, prívo di sentiménto, cóme un gíglio asciútto dal ferventíssimo cáldo del mézzo giórno. L'amóre sarébb' égli talóra bárbaro ? Paréami godér del túo dolóre e viè più inasprírlo da te prendéndo reiteráti, e mésti congédi : mi éra dólce, e fórse ánche dilettévole l'avvelenáre i tuói giórni d'amáro cordóglio ; e quéll' amór medésimo, che tal crudeltà m' ispiráva, paréa che l' cuór mi schiantásse állo spettácolo atróce de' tuói martírj. Riscóssa álla fíne cóme da álto sónno, amaraménte

meil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours ; je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne sais plus où je suis ; peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LETTRE QUATRIÈME.

Quel que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi, ni pour moi : chaque instant où je respire, est un sacrifice que je fais à ton amour ; et de jour en jour il devient plus pénible. Si le temps apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau ; tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre, ou pour

púnta del tuo dolóre, sollécita délla túa víta, chiési aiúto, e rivídi la lúce.

Ti rivedrò ío, arbitratór cáro délla mía esisténza ? Ohimè lássa ! e chi potrà assicurármene ? Non so più dov' ío mi sía ; fórse i' son óra ben lúngi da te ; ma ancorchè gli spázj imménsi, che ábitano i fígli del Sóle, fóssero tra nói frappósti, i miéi sospíri, quási núvola leggiéra, volerán di contínuo intórno a te, mío único béne.

LETTERA QUARTA.

Qualúnque síasi, cáro Aza, il nóstro amór délla víta, le péne il diminuíscono, e la disperazióne dal cuór lo spégne. Il vilipéndio che la natúra sémbra fáre dell' ésser nóstro coll' abbandonárlo ál torménto, da príma ci muóve a sdégno ; índi l'impossibilità di sottrárcene, úna sì umiliánte manchevolézza in noi appalésa, che álla saziévol nóia di noi stéssi al fín ne condúce.

Più non vívo in me, nè per me ; ógni moménto in cúi respíro, è un sacrifício fátto al túo amóre, e quésto di giórno in giórno più rincrescévol diviéne : conciossiacosachè, se il témpo alcúno alleggiaménto réca álla gravézza dell' infermità che mi mácera, raddóppia pur sémpre i martírj dell' ánima mía. In véce di manifestármi il mío presénte státo, e' par che sémpre più mel vóglia celáre. Tútto quel che mi circónda m' è ignóto ; tútto mi è nuóvo ; tútto in me désta curiosità, e nulla trármene puóte. Indárno

être entendue : l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets : je m'obstinai quelque temps à les tenir fermés ; efforts infructueux ! Les ténèbres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne soulageoient que ma modestie, toujours blessée de la vue de ces hommes dont les services et les secours sont autant de supplices ; mais mon âme n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, et le désir de les exprimer plus violent.

L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusque sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déjà entendre quelques mots des sauvages Espagnols ; j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flattois qu'en peu de temps, je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; et, à la différence de leurs manières et de leur caractère apparent, on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué, dans une grande disproportion, les élémens

con ógni stúdio cérco, e mi sfórzo d'inténdere e di éssere intésa ; l'úno e l'áltro mi sóno ugualménte impossíbili. Stánca di tánte inútili próve, avvisái cessárne la cáusa col sottrárre gli ócchi miéi all' impressióne, che in éssi facévan gli oggétti ; mi ostinái a tenérli chiúsi per quálche témpo : infruttuósi sfórzi ! Le ténebre volontárie álle quáli ío m' éra condannáta, appagávan soltánto la mía modéstia, cúi tuttóra nuocéva il vedér uómini, i di cúi servígi ed aiúti sóno per me altrettánti supplízj : ma l'ánima mía non éra perció mén travagliáta. Raccólta in me stéssa, le míe sollecitúdini con maggiór puntúra mi trafiggévano, e il desidério di manifestárle éra sémpre più ardénte.

L'impossibilità di fármi inténdere spánde infín su gli órgani miéi un torménto non méno a portár malagévole, di quél che mi sarébbero corporáli dolóri, che veraménte patíssi. Oh quánto quésto mío státo è crudéle !

Lássa ! i' mi credéva già inténdere alcúne paróle de' selvággi Spagnuóli, vi trováva quálche conformità cólla nóstra augústa favélla ; spérava di potér in bréve spiegármi con ésso lóro : ma i miéi nuóvi tiránni si esprímono con tánta rapidità, che ben lúngi dállo sperárne símil ventúra, non so neppúr distínguere le inflessióni délla lor vóce. Tútto m'indúce a crédere, che non síeno délla stéssa nazióne ; e dálla varietà che si páre nélle lóro maniére e nel lor carátttere, agévol cósa è il conghietturáre, che *Pachacamac* ha distribuíto lóro, con gran disproporzióne, gli eleménti

dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur, au moment où il n'avoit encore assemblé, pour leur formation, que l'air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu dans leurs actions, et qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un, que j'ai jugé être le *Cacique* (1) à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respect : l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué), plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance ; et, sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, et ne prononçant que

(1) *Cacique*, est une espèce de Gouverneur de Province.

ónde ha formáto i mortáli. L'ária gráve ed austéra dimóstra négli úni éssere éssi compósti délla matéria de' più dúri metálli ; méntre qué ti áltri e' par che involáti si síano dálle máni del Creatóre, quándo per ánche d'áltro formáti non érano che d'ária e di fuóco. Gli ócchi tiúci, e l'aspétto tétro e imperturbáto di quélli, indicávano bastanteménte ch' ésser potévan crudéli ad ánimo riposáto ; siccóme l'inumanità délle lóro azióni ne ha dáta próva ben chiára. Il vólto ridénte di quésti, la dolcézza de' lóro sguárdi, una cérta sollecitúdine, che le ópere lóro accompágna, e che páre benevolénza, in lor favór ci dispóne. Ma ossérvo alcúne contradizióni nel lóro módo di procédere, che sospéndono il mío giudício.

Dúe di quésti Selvággi non si scóstano quási mái dal mío capezzále : úno di éssi, il di cúi nóbile aspétto mi ha fátto giudicáre ésser égli il *Cacique* (1), mi dimóstra, cred' io, secóndo l' usánza súa úna gran riverénza ; l'áltro mi amminístra úna párte dégli aiúti che álla mía malattía si richiédono ; ma dúra è la súa bontà, crudéli i suói soccórsi, e la súa familiarità imperiósa.

Dal moménto che, le tramortíte fórze in me rivocáte, mi son trováta in lóro potére, costúi (imperciocchè l'ho ben béne osserváto), più ardíto dégli áltri, vólle pigliármi la máno, che ritirái con indicíbil confusióne : párve attónito álla mía resisténza ; e, sénza verún riguárdo avére álla modéstia, súbito ripigliólla : débole, moribónda, e profferéndo soltánto

(1) *Cacique*, spécie di Governatóre di Provincia.

des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut ; et, depuis ce temps-là, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espèce de cérémonie (1) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets, car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume : à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes *Quipos*. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds, qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que j'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gemis de ton absence ; ainsi, toute entière à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrois-je en faire, ô mon cher Aza ! Quand tu ne serois pas le maître de

(1) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

parole che non érano intése, potéva ío impedírglielo? La ténne, Aza mío cáro, quánto vólle, e da quél témpo in quà, bisógna che gliéla pórga ío stéssa parécchie vólte per giórno, se vóglio evitár de' contrásti che términan sémpre in mío svantággio.

Quésta spécie di cerimónia (1) sémbrami, úna superstizióne di quésti Pópoli: mi è parúto trovárvi éssi quálche rappórto col mío mále; ma bisógna per avventúra ésser délla lóro nazióne per sentírne gli effétti, poichè ío non ne próvo quási verúno: patísco sémpre intérni dólori, tánta è l' arsúra la quále ío ho déntro; e mi rimáne appéna fórza bastánte a proseguír l'annodaménto de' miéi *Quipos*. Impiégo in quésta occupazióne tánto témpo quánto dálla mía debolézza me ne viéne accordáto: quésti nódi, cotál impressióne óperano ne' miéi sénsi, che mi fan reputáre i miéi pensiéri viè più veráci; la spécie di somigliánza che fra éssi ravvíso e le paróle, siffátta illusióne in me désta, che il mío mal n' è ingannáto: crédo parlárti, dírti ch' ío t'amo, assicurárti di míe promésse, e del mío ténero affétto; quésto dólce ingánno è l'único ben di mía víta. Allorquándo pell' eccésso dell' oppressióne d'interrómper m' è fórza il mío lavóro, gémo di túa lontanánza; e così dàndomi túlta all' amór mío, non v'è un sólo de' miéi moménti che túo non sía.

Lássa! quál altr' úso potréi ío mái fárne, Aza mío dólce! Ancorchè tu non fóssi l'unico possessór

(1) Gl' Indiáni non avévano verána idéa délla Medicína.

mon ame, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inséparablement à toi, plongée dans un abyme d'obscurité, pourrois-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours ; tu les éclaires, tu les prolonges ; ils sont à toi. Tu me chéris : je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras ; je suis récompensée.

LETTRE CINQUIÈME.

Que j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines : dès que mes officieux persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste, que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pourrois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté ; une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent : quel qu'en soit le motif, leur attention semble nous soulager.

dell' ánima mía, ancorchè i víncoli d' amóre a te non mi uníssero inseparabilménte, immérsa in un abísso d'oscurità, potrèi ío tenér mái lontán dal mío pensiére la lúce di mía víta? Tu séi il Sóle de' giórni miéi; tu gl' illúmini: tu li prolúnghi; e túoi son túlti. Tu mi ámi: ed ío consénto a vívere. Che farái tu per me? Continuerái ad amármi; e così avrónne ámpia mercéde.

LÉTTERA QUINTA.

Oh! quánte péne ho ío sostenúte, mío cáro Aza, da che ti consecrái gli últimi nódi! Non mancáva, perchè al maggiór cólmo giugnéssero, se non la privazióne de' miéi *Quipos*; i miéi officiósi persecutóri sì tósto cóme si fúrono accórti, che quésto lavóro accerscéva la mía oppressióne, me ne tólsero l'úso.

Mi è státo finalménte restituúto il tesóro dell' amór mío; ma l'ho ricomperáto con mólte lágrime. Altro non mi résta che quésto sólo mézzo ónde esprímere i miéi sentiménti; áltro non mi résta che la mísera consolazióne di così dipíngerti i máli miéi; e potéva ío pérderla, e non disperármene?

Il mío stráno destíno mi ha insíno priváta di quéllo alleggiaménto che tróvano gl' infelíci nel raccontár le lóro péne: crediámo éssere compatíti, quándo siámo ascoltáti; úna párte del nóstro affánno pássa a dipíngere il vólto di chi ci ascólta; che che si sía la cagióne, e' par che ciò ne consóli.

Je ne puis me faire entendre ; et la gaieté m'environne. Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espèce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon âme, contraignent les attitudes de mon corps, et portent la gêne jusque dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donné, de rendre nos sentimens impénétrables, et je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite ; je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées, comme s'ils pouvoient les pénetrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractère et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, et que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me

non

Non pósso fármi inténdere, benchè la mía letízia di fuór si móstri ; nè m'è neppúr dáto di godér in páce délla nuóva spécie di solitúdine, cúi mi ridúce l'impossibilità di communicár ad alcúno i miéi pensiéri. Gl' inopportúni oggétti, ónde attorniáta sóno, túrbano l' ánima mía nélla súa solitúdine, riténgono gli atteggiaménti délle míe mémbra, ed insíno a' miéi pensiér póngon fréno ; avviéne pur sovénte, ch' ío diméntichi la felice libertà dátaci dálla natúra d' impenetrabilménte veláre i sentiménti nóstri. Témo alcúne vólte non la curiosità di quésti Selvággi fáccia lóro indovináre i pensiéri, che la stravagánza de' suói costúmi in me désta a lor disavvantággio ; ónde cérco con ógni stúdio di tenérli con tal divisaménto nélla ménte dispósti, cóme se mal grádo di me penetrár li potéssero.

Se un moménto úna opinióne mi fa avére del lóro caráttere e del lor módo di pensáre vérso di me ; il moménto d'appréssо la tóglie vía.

Sénza parláre di mílle leggiére contradizióni, mi négano, Aza cáro, non sólo gli aliménti necessárj álla conservazión délla víta, ma eziandío la libertà del luógo in cúi vóglio stáre ; mi riténgono con úna spécie di violénza in quésto létto, che insopportábile m' è oramái divenúto : mi convién dúnque crédere, che cóme lóro schiáva mi tráttino ; e che il lor potér sía tiránnico.

Che se all' incóntro a quéll' estrémo desidério póngo ménte, che di conservármi in víta dimóstrano, ed al módo reverénte col quále mi sérvono, m' indúco quási

rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le *Cacique* semble vouloir imiter le cérémonial des *Incas* au jour du *Raymi* (1) : il se met sur ses genoux fort près de mon lit ; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, et les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le *grand nom* (2) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré Diadème (3). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa Nation ; le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré : il y joint cet air touché qui précède les larmes ; ces soupirs qui expriment les besoins de l'âme ; ces accens qui sont presque des plaintes ; enfin, tout ce qui accompagne le désir d'obtenir des grâces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque

---

(1) Le *Raymi*, principale fête du Soleil : l'*Inca* et les Prêtres l'adoroient à genoux.

(2) Le grand nom étoit *Pachacamac* ; on ne le prononçoit que rarement, et avec beaucoup de signes d'adoration.

(3) On baisoit le Diadème de *Mancocapac*, comme nous baisons les Reliques de nos Saints.

a crédere ch' essi mi téngano per un quálche éssere álla umána spézie pur superióre.

Nessúno d'éssi mi comparísce mái dinánzi, sénza inchinársi più o méno, a guísa che nói sogliám fáre, il Sóle adorándo. Si dirébbe, che il *Cacique* imitár vóglia le cerimónie praticáte dagl' *Incas* nel giórno del *Raymi* (1); égli s'inginócchia mólto vicíno al mío létto, e rimán buóna pézza in tal disagiáta positúra: alcúne vólte non párla, e cógli ócchi in térra fítti, par che stía profondaménte pensándo: gli véggo in víso quélla confusióne con riverénza mescoláta, che in nói désta il *nôme* (2) *grânde* ad álta vóce pronunziáto. Se occasión se li pórge di carpírmi la máno, vi pórta la bócca cólla venerazión medésima che nói abbiámo pel sácro Diadéma (3). Pronúnzia talvólta cérte paróle, che non somígliano púnto il sólito linguággio di súa Nazióne; il suóno n'è più dólce, più distínto, piú armónico: ne módula la profferénza con quél tuóno di vóce soáve e pietóso, che dálle lágrime è termináto: v'unísce quéi sospíri, che sì béne esprímono di che bisognósa sía l'ánima, e quégli accénti, che son quási amáre dogliénze, túttо in sómma égli adópera, che accompagnár suóle il desidério d'ottenér quálche grázia.

(1) Il *Raymi*, fésta principále del Sóle: gl' *Incas* ed i Sacerdóti del Sóle l'adorávano inginocchióne.

(2) Il nóme gránde di *Pachacamac* si pronunciáva di rádo, e con mólti ségni d'adorazióne.

(3) Si baciáva il Diadéma di *Mancocapac*, cóme nói facciámo le Relíquie de' Sánti.

erreur sur mon être, quelle prière auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai encore vu faire aucune adoration au Soleil : peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand *Mancocapac* (1) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos Ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire ; ils obéiroient aux signes de mes volontés : je serois libre ; je sortirois de cette odieuse demeure ; j'irois chercher le maître de mon âme : un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

LETTRE SIXIÈME.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède : il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

(1) Premier Législateur des Indiens. Voyez l'Histoire des *Incas*.

Ah! mío cáro Aza, s'égli appién mi conoscésse, se non fósse in quálche erróre intórno all' ésser mío, quál mái preghiéra avrébb' égli a fármi?

Non sarébb' élla fórse idolátra quésta Nazióne? Non le ho ancór vedúto far alcún' adorazióne al Sóle: fórse che le dónne sóno l'oggétto del lóro cúlto. Príma che il gran *Mancocapac* (1) avésse portáto dal Ciélo in térra i divíni voléri del Sóle, i nóstri maggióri deificávano túlti gli oggétti, che in lóro eccitássero o timóre, o piacére: fórse quésti Selvággi próvan soltánto per le dónne quésti dúe sentiménti.

Ma se mi adorássero, aggiungerébbero églino a' miéi disástri la dúra suggezióne in cúi son ritenúta? Cérto che no; si sforzerébbono di piacérmi, ubbidirébber ái cénni de' miéi desidérj; saréi libéra, usciréi da quést' odiósa stánza, andréi a rivedér il signór di quésto mío spírito, ed un sól de' suói sguárdi ógni rimembránza cancellerébbe di tánte sciagúre.

LETTERA SÉSTA.

Che orríbile sopraprendiménto, Aza mío cáro! Oh! quánto son cresciúte le nóstre misérie! Oh! quánto siám dégni di compassióne! I nóstri máli sóno sénza rimédio: áltro a me più non résta che narrárteli, e quíndi moríre.

(1) Prímo Legislatóre degl' Indiáni. Védi la Stória degl' *Incas*.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre qui, depuis long-temps étoit l'objet de mes désirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation : qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ? Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avoit fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon âme avec cette affreuse connoissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'Univers est anéanti pour

Mi è státo finalménte concésso d'úscire dal létto; e prevaléndomi súbito di quésta libertà, móssi i miéi vacillánti pássi vérso úna finestrélla, ch' éra da gran témpo l'oggétto di mía curiosità; l'apérsi in gran frétta: ed oh! che mái vídi, dólce amór di mía víta? Non troverò paróle, che vágliano a mostrárti l'eccésso del mío stupóre, e la mortál disperazión che mi vínse nel vedérmi in mézzo a quél terríbil eleménto, la di cúi sóla vísta ne raccapríccia.

Un' occhiáta sóla m'ha pur tróppo appién fátto inténder la cáusa délla scóncio movimento délla nóstr' abitazióne. Sóno in úna di quélle cáse galleggiánti, che servírono ágli Spagnuóli per aggiúgnere al nóstro sventuráto paése, e di cúi niúna descrizióne, se non imperféttissima, m'éra per lo innánzi pervenúta.

Puói tu figurárti, Aza cáro, quáli noiósi pensiéri m'entrássero nell' ánimo a scopérta sì orríbile? Cérta cósa è, ch'io son da te allontanáta, più non respíro l'ária medésima, non ábito più néllo stésso eleménto: ignorerái mái sémpre dov' ío mi sía, s'ío t'ámi, s'ío pur respíri; il disfaciménto dell' ésser mío non sembrerà nemméno un accidénte cotánto rilevánte, da dovérsene a te recár la novélla. Arbitratór cáro de' giórni miéi, di che giovaménto potrébbe égli ésserti da índi innánzi la mía sciaguráta víta? Consénti, ch' ío restituísca álla Divinità un benefício per me intollerábile, e di cui più non mi gióva godére; non ti vedrò più, non vóglio più vívere.

Pérdo l' Amánte mío: l'Univérso é per me an-

moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour : entends-les, cher objet de ma tendresse ; sois-en touché ; permets que je meure....

Quelle erreur me séduit ? Non, mon cher Aza, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre ; c'est la timide nature qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets....

Que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image ; il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le sens encore, je le dis pour la dernière fois.

LETTRE SEPTIÈME.

Aza, tu n'as pas tout perdu, tu règnes encore sur un cœur : je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussitôt détruit que formé. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement ?

nichiláto ; áltro non è più che un vásto desérto ripiéno délle grída dell' amór mío ; ódile, cáro oggétto délla mía tenerézza ; síine commósso; láscia ch' io muóia...

Quál errór mi sedúce ? No, mío cáro Aza, no, tu non séi quégli che di víver m'impóne, égli è bensì la tímida natúra, che d'orrór freméndo úsa la túa vóce délla súa più possénte, per indugiáre un fíne per éssa máì sempre terríbile ; ma túttо è omái compiúto, la più spedíta vía dálle di léi lagnánze libererámmi.

Innabíssi il máre per sémpre nell' ónde sue tempestóse i miéi sventuráti affétti, la mía víta, e la mía disperazióne.

Raccógli, tróppo infelíce Aza, raccógli gli últimi sénsi di quésto mío cuóre ; non áltra immágine che la túa vi córse giammái ; e posciachè égli per te sólo vivéva, cólmo dell' amór túo adésso sen muóre. T'ámo, ancór lo sénto, e per l'última vólta il díco.

LÉTTERA SÉTTIMA.

Aza, túttо ancór non perdésti, tu signoréggi tuttavía un cuóre ; ío pur respíro. La vigilánza de' miéi custódi ha frastornáto il mío fiéro proponiménto, nè áltro me ne résta se non la vergógna di avérne tentáto l'esecuzióne. Io non inténdo óra narrárti le particolarità d'un diségno non men tostaménte rótto, che nell' ánimo concepúto. Ardiréi ío giammái vérso di te levár gli ócchi miéi, se tu del mío eccésso testimón fóssi státo ?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir, on prend la férocité pour du courage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappellent à nous-mêmes : nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme, pour fruit que le repentir, et que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place ; je voudrois le dérober à la lumière ; mes pleurs coulent en abondance ; ma douleur est calme ; nul son ne l'exhale ; mais je suis tout à elle. Puis-je trop expier mon crime ? il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours, ces Sauvages bienfaisans voudroient me faire partager la joie qui les transporte ; je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes.

Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge,

La ragióne pél mío disperáre al niénte venúta più non m' aitáva ; più non sembrávami d'alcún prézzo la víta, più l'amór túo non rammentáva.

Oh ! quánto è crudéle la cálma de' sénsi dópo il furóre ! Oh ! per quánto divérse vedúte miriámo allóra gli oggétti medésimi ! Nell' orróre délla disperazióne, la ferocità corággio, ed il timór de' máli fortézza d'ánimo, reputiámo : ma in nói rivenúti, o per úna paróla, o per úno sguárdo, o per un quálche stráno avveniménto, apertaménte conosciámo la debolézza éssere státa l' único princípio del nóstro valóre, il pentiménto l'único frútto, ed il vitupério l'único guiderdóne.

La più sevéra punizióne del fállo mío si è il conoscérlo. Tútta piéna dell' amaritúdine de' rimórsi, e sótto il vélo délla vergógna nascósa, mi téngo in dispárte ; témo che quésto mío córpo non óccupi tróppo spázio ; vorréi dálla lúce sottrárlo ; le míe lágrime sgórgano in cópia ; quiéto è il mio dolóre, non si sfóga in alcún suóno, ma pur tutta m' ha in súa balía. Pósso ío mái purgár di sovérchio la cólpa mía ? Non éra éssa cóntro il piacér túo ?

Indárno quésti generósi Selvággi téntano da dúe giórni in quà fármi sentír l'allegrézza, ónde son traspottáti : appéna ne so sospettár la cagióne ; ma quándo ánche manifésta mi fósse, non mi reputeréi dégna d'avér párte nélle lóro féste.

Le lóro dánze, le lóro esclamazióni di giória, un

semblable au *Maïs* (1), dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'Astre divin, si la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commise, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continuelle des Sauvages de sa suite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns: je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets: le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagère, et que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

---

(1) Le *Maïs* est une plante dont les Indiens font une boisson forte et salutaire ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, et ils en boivent juiqu'à l'ivresse après le sacrifice. Voyez *l'Histoire des Incas, T. II. pag.* 151.

cérto liquóre rósso, símile al *Maïs* (1) di cúi bévono copiosaménte, lo star églino intentíssimi a riguardáre il Sóle per qualúnque párte scoprírlo pössano, non mi lascérebbe nell' ánimo neppúr un dúbbio débole, che tal solénne fésta non si celebrásse in onór dell' Astro divíno, se il *Cacíque* cógli áltri concordeménte operásse. Ma égli in véce di partecipáre dell' esultazióne comúne, dópo il fállo da me commésso, d' altro non cúra se non del mío dolóre ; quíndi i fervorósi átti suói ne son più rispettósi, le cúre súe più assídue, le súe sollecitúdini più insinuánti.

Si è accórto, che la presénza contínua de' suói Selvággi aggiungéva la soggezióne al mío cordóglio ; mi ha liberáta da' lóro mal accétti sguárdi ; nè áltri più me ne résta à sostenére se non i suói.

Lo crederésti tu ; Aza cáro ? vi son de' moménti in cúi quéste múte conferénze son per me dólci : la focósa lúce dégli ócchi suói quélla mi rappresénta che scintillár vídi ne' tuói ; alcúna somigliánza vi tróvo che ingánna il mío cuóre. Ahi ! quánto quest' illusióne è passaggiéra ! Quánto durévoli son le queréle che le succédono ! Nè finirámmo se non cólla mía víta, posciachè ío per áltri non vívo, che per te sólo.

---

(1) Il *Maïs* è úna piánta cólla quále gl' Indiáni fánno úna bevánda gagliárda e salutáre ; ne offeríscono al Sóle néi giórni délle súe féste, e ne bévono dópo il sacrifício, finchè síano ubbriáchi. Védi la *Stória degl' Incas, T. II. p.* 151.

LETTRE HUITIÈME.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon âme, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regardois plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espèce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même temps, il m'a fait entendre, par des signes qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, et que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte : l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur. Il est certain que l'on me conduit à cette terre, que l'on m'a fait voir ; il est évident qu'elle est une por-

LETTERA OTTAVA.

Quándo túrti i nóstri pensiéri ad un sólo oggétto rivolgiamo, Aza mío cáro, non ci curiám dégli avveniménti, se non per la conformità che vi troviámo con ésso. Se tu non fóssi l'único motóre dell' ánima mía, saréi io passáta, cóme non ha guári ho fátto, dall' orrór délla disperazióne álla speránza la più lusinghiéra? Il *Cacique* avéva già tentáto più vólte indárno di fármi accostár a quélla finéstra, che sénza frémer di spavénto più mirár non sapréi. Sollecitáta finalménte di bel nuóvo, mi vi són lasciáta condúrre. Oh! cóme, Aza mío cáro, fu la mía condescendénza ben compensáta!

Oh! prodígio incomprensíbile! Col fármi por l'ócchio ad úna spécie di cánna foráta, égli mi ha fátto vedére la térra in úna tal lontanánza, cúi, sénza l'aiúto di quél maraviglióso ordégno, gli ócchi miéi non avrébber potúto aggiúgnere.

Egli mi féce insiememénte inténdere per vía di cérti ségni, che comínciano ad éssermi nóti, che nói a quélla térra andiámo, e che la vísta di éssa l'única cagióne si éra di quélle festíve allegrézze, le quáli io credéva éssere un sacrifício al Sole rendúto.

Io súbito in me sentíi la vantaggiósa felicità di tále scopérta! La speránza, cóme un rággio di lúce, rifúlse nell' íntimo del mío cuóre. Cérta cósa è che a quélla térra mi condúcono, che mi hánno mostráta, la quále è manifestaménte úna párte del túo Império,

tion de ton Empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisans (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes lois ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes désirs, tout m'en assure.

Je vole dans tes bras : un torrent de joie se répand dans mon âme ; le passé s'évanouit ; mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés : l'avenir seul m'occupe ; c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même. Est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE NEUVIÈME.

Que les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le temps, ainsi que l'espace, n'est connu que par ses limites. Nos idées et notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du temps, et que, si elles nous abandonnent,

(1) Les Indiens ne connoissoient pas notre hémisphère, et croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses enfans.

poichè il Sóle spánde sóvra di éssa i suói benéfici rággi (1). Non son più dálle caténe de' crudéli Spagnuóli legáta ; ónde chi potrébbe mái impedíre ch' io sótto le túe léggi a víver non tornássi ?

Sì, Aza mio dólce, i' son per riunírmi ben tósto all' oggétto a me più cáro. Il mío amóre, le míe ardénti bráme, túttо men' assicúra. Vólo nélle túe bráccia ; un torrénte di giúbbilo inónda l'ánima mía ; il passáto diléguasi ; túttе le míe noióse tristízie sóno al lor fíne venúte, e son già túttе dimenticáte : l'avveníre è il sólo de' miéi pensiéri, l'único ben che mi résta.

Aza, speránza mía cára, non ti ho perdúto, vedrò pur il túo víso, i tuói vestiménti, la túa ómbra ; ti amerò, tel dirò a te stésso. Hávvi égli martíre alcúno, che da tál felíce ventúra di gran lúnga trapassáto non sía ?

LETTERA NONA.

Oh ! quánto i giórni ci páiono lúnghi, Aza cáro, se annoverárli vogliámo. Il témpo, e lo spázio da áltro non si conóscono se non da' límiti lóro. Sénza quésti le nóstre idée non men che la vísta, si smarríscon del pári nélla costánte uniformità d'amendúe. Se gli oggétti ségnano i límiti délло spázio, pármi che le nóstre speránze quélli pur séguino del

(1) Gl' Indiáni non conoscévano il nóstro emisféro, e credévano che il Sóle illuminásse solaménte la térra de' suói figliuóli.

ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du temps, que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon âme et mon cœur, également flétris par l'infortune, restoient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écouloient sans que j'y prisse garde : aucun espoir ne fixoit mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paroît infinie ; et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent, l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisirs et de bonheur s'y succèdent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étois point apperçue, s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours j'entends plusieurs mots de la langue du *Cacique*, que je ne croyois pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes pensées, et ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étoient nécessaires.

Je sais que le nom du *Cacique* est *Déterville* ; celui

témpo, e che, qualóra ésse ci abbandónino, o a' sénsi nóstri men che visibilménte sien pórte, non discerniamo méglio il duráre del témpo, che l' ária ónde lo spázio è ripiéno.

Dal moménto fatále di nóstra separazióne, l'ánima mía ed il mío cuóre ugualménte dálle sciagúre infievolíti, sepólti si stávano in quél totále avvilimento, orrór délla natúra, immágin del núlla; i giórni scorrévano sénza che pur men' avvedéssi; niúna cósa tenéva fissa l'attenzión mía álla lóro lunghézza: ma óra che la speránza ne ségna túttì gl' istánti, il lor duráre mi par sénza fíne, ed a póco a póco la páce délla spírito ricuperándo, non sénza piacér m'accórgo, che la facilità di pensáre in me ritórna con éssa.

Da che la mía immaginazión trovò apérta la vía all' allegrézza, mílle pensiéri vi s'affóllano e sì l'ingómbrano, ch' éssa se ne sénte già stánca. Várj divisaménti di piacére e di felicità vi náscono a vicénda; idée novélle agevolménte vi tróvan luógo, quélle pur ánche di cúi non m'éra púnto accórta, sénza richiamárvele, vi si dipíngon di nuóvo.

Da dúe giórni in quà, inténdo parécchie vóci délla língua del *Cacique*, le quáli ío credéva ignoráre. Ma áltro per ánche non sóno se non nómi d'oggétti; e' non esprímono i miéi pensiéri, nè tampóco gli altrúi mi palésano; pur già alcúne dilucidazióni mi pórgono, di che io avéva mestiéri.

So che il *Cacique* si chiáma *Deterville*; la nóstra

de notre maison flottante, *Vaisseau*; et celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier nom m'a d'abord effrayée : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton Royaume ; mais, faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, et dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui : pouvoit-il subsister long-temps avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet astre divin n'éclaire que ses enfans : le seul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer sous ton empire : je touche au moment de te voir : je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux. Tu combleras d'honneurs et de richesses le *Cacique* (1) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre : il portera dans sa province le souvenir de Zilia, la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien. J'éprouve à présent autant de complaisance de sa part, que j'en éprouvois de con-

(1) Les *Caciques* étoient des Gouverneurs de Province, tributaires des *Incas*.

cása galleggiánte *Náve*, e la térra óve n' andiámo *Fráncia*.

Nell' udír quést' último nóme da príma alquánto temétti, non ricordándomi avér ío mái udíto così nominár alcúna párte del túo Reáme: ma ponéndo ménte in apprésso al número infiníto délle regióni, che lo compóngono, i di cúi nómi mi son già usciti di ménte, quésto sénso di timóre dileguóssi ben tósto; sénza che cóme avrébbe égli potúto durár lungaménte cólla férma fidúcia, che in me désta il vedér del contínuo il Sóle. Nò, Aza cáro, quést' Astro divíno non illúmina áltri che i suói figliuóli; il dubitárne soltánto émpia mi renderébbe. Non passerà guári di témpo, che sótto il túo império sarò ritornáta, già, già s'appréssa il moménto di rivedérti, omái álla mía felicità rattaménte men vólo.

Fra tánte esultazióni di mía letízia, la riconoscénza m'apprésta dilettóso piacére; tu di sómmi onóri, e di tue ricchézze larghíssimo sarái vérso del buón *Cacique* (1) che riuníti ci avrá; égli séco si porterà nélla súa Província la rimembránza di *Zília*: il guiderdóne di súa virtù farállo di laudévoli azióni mái sémpre vágo, e glória avrái tu dálla di lúi felicità.

Inestimábili sóno, Aza mío cáro, le tánte grazióse cortesíe ónd' ei mi compiáce; là dóve égli cóme súa schiáva trattár mi dovrébbe, e' par piuttósto ch' ésso mío sérvo sía. Tánte sóno le piacevolézze che óra da

(1) I *Caciques* érano Governatóri di Província, tributárj degl' *Incas*.

tradictions durant ma maladie. Occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude et par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air et la forme qu'il y emploie, me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa Nation.

Il commence à me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui, *Oui, je vous aime*, ou bien, *Je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport, et avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa Religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne

lúi mi véngono, quánte fúrono le contradizióni mostrátemi duránte la mía malattía : túttо intórno a me occupáto, d'áltro ormái non sémbra curársi, che délle míe nóie, e délle míe recreazióni. Più non mi móstro cotánto schíva de' suói servígi, dacchè pélla consuetúdine e riflessióne chiarita sóno, avér io préso erróre intórno all' idolatría, che gli attribuíva.

E veraménte e' non ripéte méno spésso dimostrazióni présso a póco a quélle somiglianti, le quáli io stimáva ésser súo cúlto ; ma tále è il suóno délla súa vóce, l'ária del súo vólto, ed i módi che in ésse tiéne, che io son ben persuása quélle áltro non éssere se non ischerzévoli manière, che da quélli di súa Nazióne costúmansi.

Comíncia a fármi profferíre distintaménte alcúne paróle délla súa língua. Súbito che ho ridétto dópo lúi *Sì, vi ámo*, ovvéro, *Vi prométto d'éssere túttа vóstra*, il súo vólto è ben tósto d'allegrézza ripiéno, mi bácia cupidaménte le máni, e ciò fa d' un' ária giulíva contrária in túttо a quélla serietà, che accompagnár suóle il divín cúlto.

Non più sollécita di súa Religióne, i' lo són pur alquánto del paése, ónd' égli è discéso. La súa favélla ed i suói vestiménti sóno così divérsi da' nóstri, che spésse vólte la mía fidúcia ne vacílla. La mía più dólce speránza è di quándo in quándo da alcúne crudéli obumbrazióni offuscáta, talchè vo del contínuo dal timóre all' allegrézza, e da quésta all' inquietúdine trapassándo.

Stánca délla confusióne de' miéi pensiéri, vínta dálle incertézze che mi crúcciano, avéva fermaménte

plus penser ; mais comment ralentir le mouvement d'une âme privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza ; je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, et je vois, avec surprise, que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues seroit-elle celle de l'âme ? O cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités ! Mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi : nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'environnent.

LETTRE DIXIÈME.

Je suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes

deliberáto di non più concédere sfógo álla mía immaginatíva ; ma cóme raffrenár i movimènti d' un' ánima d'ógni communicazióne privàta, che in núlla se non in se stéssa le súe poténze esércita, e che da così grávi argoménti álla contemplazióne è sospínta ? No, mío cáro Aza ; ciò ésser non puóte ; tútta mi strúggo pell' avidità di scoprire indízj, che lo sbigottíto mío spìrito illúminino, il quále è pur del contínuo da oscuríssime ténebre offuscáto. Ben sapéva io che la privazióne d' úno de' sénsi nóstri talóra al próprio ingánno ci ména, ma con istupóre or m'avéggio che l'úso de' miéi d'erróre in errór m'addúce. L'intelligénza dell' ánima procederébbe élla fórse dálla cognizión délle favélle ? Aza mío cáro, oh ! quánte noióse verità mi fa óra antivedér l'infelice mío státo ! Ma stién pur da me lontáni sì infáusti presági ; omái siám pur a térra giúnti. La lúce de' giórni miéi farà sparire ad un trátto le ténebre, che mi circóndano.

LÉTTERA DÉCIMA.

Io son pur giúnta álla fíne, Aza cáro, a quésta térra, oggétto de' miéi desidérj, ma finór niúna cósa vi so riguardáre, che indízio mi día a quélla contentézza ch' io rinvenìrvi speráva ; tútto quél che mi si pára dinánzi, altaménte mi tócca, e da tánta meravíglia son sopraprésa, che áltro non mi résta nélla ménte se non incérte imágini, ed úna perplèssa stupefazióne, da

erreurs répriment mes jugemens ; je demeure incertaine ; je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le Peuple, qui nous suivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique* ; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des Villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli ; j'ai vu dans l'enfoncement, une jeune personne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois ; je lui parlois, et je le voyois en même temps fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison ; ils offusquent le jugement : que faut-il penser des habitans de ce pays ?

cúi non cérco neppúr di liberármi; i miéi errói i raffrénano i miéi giudízj, i' mi rimángo nell' incertézza, e quási dúbito di ciò ch' ío véggo.

Appéna usciti dálla cása galleggiánte, entrámmo tósto in úna Città sul lído del mar fabbricáta. Il Pópolo, che in fólla venívaci diétro, sémbrami éssere délla stéssa Nazión del *Cacique*; ma le cáse in nùlla somígliano quélle délle Città del Sóle; le quáli, commecchè quéste avánzino nélla bellézza de' ricchíssimi ornaménti, déssa pur di gran lúnga le nostre trapássano pélle meravíglie ónde ripiéne sóno.

In sul mío prímo entrár nélla cámera, dóve Detervílle m' ha alloggiáta, il cuóre fórte battémmi in pétto péllo stupóre, perciocchè vídivi dall' oppósta bánda úna giovinétta vestíta cóme le Vérgini del Sóle; e incontanénte cólle bráccia apérte le córsi al cóllo. Ma, oh porténto! Aza cáro, oh inéffabil porténto! áltro ío non incontrái se non un' impenetrábil resisténza, appúnto dov' ío vedéva úna figúra umána muóversi in assái ámpio spázio.

La maravíglia m' avéva résa immóbile, e físsi tenéva gli ócchi in quéll' ómbra, allorchè Detervílle mi féce osserváre la súa própria figúra alláto a quélla, che túrta la mía attenzióne impiegáva: ío pur lo toccáva, gli favelláva, e mólto vicíno e mólto lontáno da me il vedéva insiememente.

Siffátti prodígi confóndono la ragióne, offúscano l'intellétto. Che abbiám nói a pensáre dégli abitánti di

Faut-il les craindre ? faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza : les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos *Amautas*.

Déterville m'a donné une *China* (1) jeune et fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins ; et j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas : leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cusco* (2). Cependant je ne puis encore juger de rien : mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne désire, n'espère et n'attend

---

(1) Servante ou femme de chambre.

(2) Capitale du Pérou.

quésto paése? Converrà égli temérli, ovvéro amárli? I' mi guarderò per cérto di formár su di ciò alcún giudício.

Il *Cacique* mi ha fátto compréndere, che quélla figúra, la quále ío dinánzi a me vedéva, éra l'immágine di me stéssa: ma quále ammaestraménto da ciò venír me ne puóte? Quésto prodígio diviéne égli perciò minóre? mi sénto ío fórse méno umiliáta, non poténdo áltro rinvenír nell' ánima mía se non confusióne e ignoránza? Pur tróppo m' avvéggio, mío cáro Aza, e men increésce fórte, che ánche i méno erudíti uómini di quésto paése sóno viè più scienziáti di tútti i nóstri *Amautas*.

Detervílle m' ha dáto úna *China* (1) gióvane, assái déstra e aitánte délla persóna; égli è per me di sómma consolazióne cagióne il rivedér fémmine, ed il fármi da quélle servíre: parécchie áltre ve n'ha, che quási a próva l'úna dell' áltra i lóro servígi prestár mi vorrébbero; il che ío non vorréi che facéssero, perciocchè la lóro presénza novellaménte le míe pauróse sollecitúdini mi fa sentíre. Elléno si póngono per sí fátta maniéra a considerármi, ch' io ben m'avvéggio non ésser ésse mái státe a *Cusco* (2). Púre ío a quést' óra d'alcúna cósa giudicár non saprèi; perciocchè la mía ménte in un mar di dúbbj túttora vacílla: Sólo il mío cuóre mái sémpre saldíssimo nè bráma, nè spéra, nè aspétta, se

(1) Sérva o Camerióra.

(2) Capitále del Perù.

qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE ONZIÈME.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumière sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les Sauvages de cette contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le *Cacique*; ils chantent et dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (1). Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste Père a soumis à son obéissance des Provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une ? Le Soleil paroît se plaire à l'éclairer ; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, et j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage

(1) Les terres se cultivoient en commun au Pérou ; et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

non quéll' único béne, sénza del quále che che si sía áltro che amaritúdine a me recár non puóte giammái.

LÉTTERA UNDÉCIMA.

Comecchè ío ógni stúdio, che per me si potéva, ábbia pósto, Aza cáro, acciocchè alcúna notízia acquistássi délla mía sórte présente, non ne ho per quésto maggiór contézza di quélla, che ora fan tre giórni ne avéva. Túttio quél che mi vénne fátto notáre si è, che i Selvággi di quésto paése, men buóni ed umáni non sémbrano éssere del *Cacique*; túrti cántano e carólano, cóme se ógni dì avéssero a lavorár del terréno (1). Che se giudicár ne dovéssi da quánto i lóro costúmi a quélli s'oppóngono délla nóstra Nazióne, niúna speránza più resterébbemi d'éssere óra nel túo Império; ma ben mi ricórdo, che il túo augústo Genitóre ha sótto la súa obbediénza ridótte várie e lontaníssime Províncie, i di cúi Pópoli più non si risomigliávano i nóstri che quésto non fa: e perchè dúnque non sarà désso úno di quélli? E' páre, che il Sóle si dilétti d'illuminárlo: più béllo, o più chiáro altróve nol vídi giammái, quíndi ho in lúi di buón grádo quélla fidánza, che in me sa destáre; nè ormái áltra sollecitúdine più mi molésta, se non la lunghézza del témpo, che mi converrà trapassáre, príma che chiarír mi póssa appiéno délio státo in che si tróvin le nóstre bisógne; perciocchè,

(1) Le térre si coltiváno nel Perù in comúne, ed i giórni di quésto lavóro érano giórni d'allegrézza.

de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité, et finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'instruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté, pour prendre des leçons de ma *China* ; c'est une foible ressource : ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du *Cacique* me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espèce de langage qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison où, sans cette intelligence, je me serois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite : beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue, me déplut : les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, et qui recommençoient lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, excitèrent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais, ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute si je sortois, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le

Aza mío cáro, ío sóno mólto cérta, che solaménte l'úso délla lor favélla mi può la verità palesáre e le míe noióse dubitazióni recáre al lor fíne.

Niúna opportunità traláscio per apparárla, e so trar profítto d'ógni moménto di témpo di che Detervílle mi fa ágio, per ésserne dálla mía *China* ammaestráta; argoménto, a dir véro, per me debolíssimo; perciocchè, non poténdo ío per vérun módo fárle inténdere i miéi pensiéri, non m' è dáto neppúre di séco léi entráre in alcún ragionaménto. I cénni del *Cacique* mi sóno tal fiáta più útili; esséndo, pélla lúnga consuetúdine, divenúti oramái per nói úna maniéra di linguággio, ónde possiámo alméno l'úno all' áltro le própie volontà significáre. Iéri ad úna cása mi condúste, dóve, sénza quést' intendiménto, mi saréi mólto mal regoláta.

Entrámmo in úna cámera più ámpia, e méglio ornáta di quélla dóve ío ábito; nélla quále adunáta érasi mólta génte. Le súe generáli dimostrazióni di meravíglia nel vedérmi comparíre mi dispiácquero; le grandíssime rísa che mólte délle giovannétte si sforzávano di tenére, tánte vólte rinnovándole, quánte ésse gli ócchi vérso di me levávano, il cuór mi púnsero con un sentiménto così noióso, che credúto l'avréi úno stímolo di vergógna, se mi fóssi sentíta rimórdere d'alcúna cólpa. Ma déntro di me non trovándo se non un' assái fórte contrarietà a restár séco lóro, già di colà me n' usciva, quándo ne fúi ritenúta da un cénno di Detervílle.

Comprési assái béne che gráve erróre commésso avréi assentándomi, e voléva pur guardármi dal far

blâme que l'on me donnoit sans sujet ; je restai donc, et portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes, et les ris offensans des autres ; j'eus pitié de leur foiblesse : je ne pensai plus qu'à leur persuader, par ma contenance, que mon âme ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* (1), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, et me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier je pris pour la *Pallas* (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais, pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! Les beaux yeux ! . . .* Un autre homme lui répondit : *Des grâces, une taille de nymphe !* Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répétèrent à peu près les mêmes mots : je ne sais pas encore leur signification ; mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car, en les prononçant, leur visage étoit toujours riant.

Le *Cacique* paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi, ou

(1) Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une contrée ; ils avoient le privilège de porter le même habit que les *Incas*.

(2) Nom générique des Princesses.

cósa verúna, che meritár potésse quél biásimo, il quá-
le ío sénza ragión ne portáva ; i' mi ristétti perciò, e
ponéndo ógni stúdio a considerár quelle fémmine, pár-
vemi discérnere, la maravígna dell' úne, e le rísa
pugnénti dell' áltre non da áltro ná cere, se non da'
miéi ábiti stráni ; sentíi a lóra compassióne délla lor
picciolézza di spírito, e più non attési, se non a di-
mostrár lóro col mío contégno, che l'ánima mía non
era tánto dálla lóro differénte, quánto i miéi vesti-
ménti da' lóro pompósi addóbbi lo érano.

Un' uómo che avréi presúnto éssere un *Curacas*(1),
se di néro vestíto non fósse státo, con degnévol pia-
cevolézza a me avvicinátosi, e présami per la máno
mi condússe présso ad úna dónna, la quále nel sem-
biánte assái autorévole mi paréva la *Pallas* (2) di
quésto paése. Egli alcúne paróle le dísse, che ho
udit e pronunziár míle vólte da Detervílle. *Oh cóme
è béllа ! Che bégli ócchi!.* ..Cúi un áltro soggiúnse!
Cérte grázie, úna víta da Ninfa!. ..Tútti, dálle
dónne in fuóri, le quáli si tácquero, replicárono présso
a póco le paróle medésime, e comecchè ío ne ignóri
pur ánche il significáto, ésse débbono certaménte esprí-
mere idée piacévoli, perciocchè sémpre con víso ri-
dénte le profferívano.

Il *Cacique* mostrávasi contentíssimo di quél che
dicévasi dálla brigáta ; sémpre stávami al láto, o

---

(1) *Curacas* érano píccoli Préncipi ; avévano il privilégio
di portár un' ábito símile a quéllo degl' *Incas*.

(2) Nóme genérico délle Principésse.

s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, et ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'observer, pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que, les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix : ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du *Cacique*, qui m'ont causé tant d'embarras, et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la *Pallas*, et celles de toutes les autres femmes ; il les baisa même au visage, ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par son habit ; et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses,

se pur talóra alcún póco quíndi si dispartiva per dovér con altrúi favelláre, non istaccáva perciò da me l'óc-chio, e con cénni facévami inténdere ciò che per me far si dovésse ; ed ío, per quánto in me éra, con ógni stúdio secóndo quélli operáva, acciò non peccássi in niúna délle usánze di quésta Nazióne, che si póco dimóstra sapér délle nóstre.

Io non so, Aza mío cáro, se m'avverrà di fárti ben compréndere, quánto straordinárie mi siéno parúte le maniére di quésti Selvággi.

Tánta è l' impaziénte vivézza che muóveli, che, non bastándo lóro per isprímersi la favélla, col gésto non men che col suón délla vóce ragiónano ; quél contínuo movímento délla persóna, che in éssi ho scórto, m' ha appién dimostráto, quánto póco montássero quélle dimostrazióni del *Cacique* ; le quáli in tánti perpléssi pensiéri, e in tánte fálse congettúre intricáta m' avévano.

Baciò iéri le máni álla *Pallas* ; cóme púre quélle di tútte l' áltre dónne ; le baciò púre in vólto, la quál cósa ío non avéva per ánche vedúto fáre : gli uómini venívano ad abbracciárlo ; chi lo pigliáva per úna máno, chi pel vestíto il tiráva ; e tútto con tále speditézza operávasi, che nói mái símile vedúta non abbiámo.

Se dálla prontézza de' lóro gésti argomentár si dovésse quélla délla spírito lóro, certíssima sóno, che le compassáte espressióni, e le sublími comparazióni nóstre, le quáli cotánto naturalménte maniféstano i téneri

leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux et modeste, pour de la stupidité ; et la gravité de notre démarche, pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza ? malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; et, si mon âme étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté : toi seul fais mon bien et mes plaisirs.

LETTRE DOUZIÈME.

J'ai passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chère occupation. J'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eût arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette

sentiménti ed i pensiéri nóstri affettuósi, lóro sembrerébbero insípide cóse; l'aspétto nóstro sério e modésto reputerébbesi quì melenzággine, e la gravità del portaménto torpór délle mémbra. Il crederésti tu, Aza mío cáro? Non ostánte le lóro imperfezióni, se tu quì fóssi, io volentiéri fra lor mi staréi. Una cérta cotál piacevolézza, che si páre in ciascúna cósa, che far vógliano, assái gradévoli ce li rénde; e, che se nell' ánima più appagáta mi sentíssi, non póco diléttо mi porgerébbe la varietà délle cóse, le quáli dinánzi ágli ócchi successivaménte mi s'appreséntano; ma perciocchè ésse non han guári di somigliánza téco, svanísce per me quel maraviglióso diléttо, che le nuovità arrecár sógliono; perciocchè in te sólo, Aza dólce, ógni mío piacére, ed ogni mía contentézza ripósa.

LÉTTERA DUODÉCIMA.

Quanto témpo ho passáto, Aza mío cáro, sénza avér potúto impiegárne un sol moménto nell' occupazióne a me più gradíta! Ho nulladiméno úna buóna quantità di cóse straordinárie da fárti sapére; óra che mi tróvo alquánto a mío ágio, ne profítto per ingegnármi d'informártene.

Il giórno dópo ch' ébbi fátto vísita álla *Pallas*, Detervílle mi féce portáre un bellíssimo vestiménto all' úso del paése. Adattáto che me l'ébbe la *China*

ingénieuse machine qui double les objets. Quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder partout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte, et nous regarda long-temps sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China*, et se remit à sa place sans s'en appercevoir : les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée, sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; et ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent, dans ce moment-là, sur lui ; mais ses yeux s'animèrent, son visage s'enflamma ; il vint à moi d'un air agité : il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis, s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main, en prononçant d'une

álla súa fóggia, mi féce avvicináre a quéll' ingegnóso ordégno, che gli oggétti raddóppia. Quantúnque me ne dovéssero ésser già nóti gli effétti, púre non potéi far a méno di non rimanér di bel nuóvo attónita, nel vedérmi, cóme se fóssi státa dirimpétto a me stéssa.

Quésta nuóva attilatúra non mi dispiácque ; avréi per avvéntura lasciáto la mía véste con maggiór rincrescimento, se non mi avésse espósto ad ésser guardáta da per tútto con un' attenzióne incómoda assái.

Il *Cacique* entrò nélla mía cámera, quándo la giovanétta aggiungéva ancór alcúne minúzie al mío acconciaménto ; égli si fermò álla pórta, e ci guardò lúnga pézza sénza parláre : éra talménte immérso nel súo vaneggiaménto, che si scansò per lasciár passár la *China* che usciva, e si ripóse néllo stésso luógo senz' accórgersene : fissómmi gli ócchi addósso, e si míse ad esaminármi da cápo a piédi con un' attenzióne sì séria, che m'imbarazzáva non póco, avvegnachè ignóta me ne fósse la cagióne.

Nientediméno per dimostrárgli la mía riconoscénza de' suói nuóvi favóri, gli pórsi la máno ; e non poténdo esprímere i miéi sentiménti, credéi non potér dir núlla che più gráto a lúi fósse di alcúne di quélle paróle, che si diléttа di fármi ripétere ; e procurái eziandío d'imitáre quél suóno di vóce, col quále égli le profferísce.

Non so quál effétto producéssero in quéll' istánte nell' ánimo súo ; ma i suói ócchi sfavillárono, il súo vólto s'accése ; mi si féce da présso con un' ária agitáta : párve che volésse prendérmi tra le súe bráccia ;

voix émue : *Non.... le respect, sa vertu....* et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; et puis il courut se jeter sur son siége, à l'autre côté de la chambre, où il demeura, la tête appuyée dans ses mains, avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine : je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n'osai plus lui rien dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger. Il se leva : nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur, qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur ; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main : je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit

póscia fermándosi in un trátto, mi strínse forteménte la máno, pronunziándo con vóce d'uómo nélla ménte commósso: *No....il rispétto, la súa virtù...* e mólte áltre paróle, che più non capísco di quéste; índi córse a gittársi sópra la súa sédia dall' áltra párte délla cámera, ed ívi si rimáse col cápo appoggiáto tra le dúe máni, dándo apertíssimo argoménto del più profóndo cordóglio.

Il súo státo mi afflisse, e non dubitándo di avérli cagionáto quálche péna, mi avvicinái ad ésso lúi per dimostrárgliene il mío pentiménto; ma mi rispínse con un leggiér móto di máno sénza guardármi, ónde non ardíi più far mótto: ío mi stáva nélla più affannósa confusióne immérsa, allór quándo la servitù entrò per recárci da mangiáre. Egli si alzò: ci mettémmo a távola, e mangiámmo insiéme cóme al sólito, sénza che áltro gli restásse in vólto del súo dolóre se non úna liéve maninconía; ma e' non avéva nè minór bontà, nè minór piacevolézza: túttо quésto mi sémbra incomprensíbile.

Io non ardíva mirárlo, nè prevalérmi de' cénni fra nói usitáti in véce di conversazióne: nondiméno, cóme l'óra del nóstro pásto éra di mólto dall' usáto differénte, non potéi far a méno di dárgliene a conóscere la mía maravíglia, Túttо quél che rilevár séppi dálla súa rispósta si fu, che eravámo per cangiár dimóra. In fátti il *Cacique* dópo éssere uscíto e rientráto parécchie vólte, vénne a pigliármi per la máno; mi lasciái condúrre, pensándo sémpre a quél che éra suc-

passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China* et moi : ce petit endroit est agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérois avec surprise, et que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement (ô mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays !), je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place : ce mouvement me fit penser à la maison flottante ; la frayeur me saisit ; le *Cacique*, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura, en me faisant voir, par une des fenêtres, que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas*(1) d'une espèce qui nous est inconnue, marchoient devant nous et nous traînoient après eux.

Il faut, ô lumière de mes jours ! un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si sin-

(1) Nom générique des bêtes.

césso, e ingegnándomi di scoprire se il cangiaménto del luógo non ne fósse un effétto.

Quándo fúmmo usciti dall' última pórta délla cása, Detervílle m' aiutò a salíre úno scalíno assái álto, dópo di che mi trovái in un camerino, in cúi comecchè non si potésse star in piédi sénza incómodo; nè spázio bastánte vi fósse per passeggiárvi, púre vi sedémmo agiataménte il *Cacique*, la *China*, ed ío; éra quésto luoghétto assái acconciaménte addobbáto, ed úna finéstra da ciascúno de' láti assái arióso il rendéva.

Méntre ío il consideráva con istupóre, e d'indovinár mi studiáva per quál motívo Detervílle in sì angústo luógo ci rinchiudésse (oh, Aza cáro! i prodígi sóno pur frequénti in quésto paése!), sentíi quélla mácchina o sía capánna, non so cóme chiamárla, la sentíi muóversi e cangiár síto: mi rammentái súbito la cása galleggiánte, e già freméva di spavénto; ma il *Cacique*, atténto álle mínime míe sollecitúdini, mi rincuorò col fármi vedére, per úna finéstra, che quélla mácchina sospésa assái vicíno a térra, si muovéva per isciénza meccánica a me ignóta.

Detervílle mi mostrò páriménte alcúni *Hamas* (1) di úna spécie sconosciúta al Perù, i quáli camminávano innánzi a nói, e diétro di lóro ci strascicávano.

Vi vuóle, o splendór de' giórni miéi, un ingégno più che umáno per inventár cóse tánto útili e così

(1) Nóme genérico délle bestie.

gulières ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours, qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté, pendant ce voyage, des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers : quel bien j'aurois perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur ! que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'Univers. Les campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à nos regards, emportent mon âme avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

portentóse: ma bisógna altresì che vi siano in quésta Nazióne difétti grandíssimi, che la súa possánza diminuíscano, poichè sópra túttο l'Univérso non signoréggia.

Sóno quáttro giórni, che rinchiúsi in quésta maravigliósa mácchina, non ne usciámo se non la nótte per riposárci nélla príma abitazión che s'incóntra, e pur sémpre n'ésco mal volentiéri. Te lo confésso, Aza cáro, non ostánte la mía inquietúdine amorósa, ho provato in quésto viággio piacéri, che mi érano affátto ignóti. Chiúsa nel sácro recínto del Témpio dall' età mía più ténera, non conoscéva le bellézze dell' univérso: oh quál inestimábil béne avréi perdúto!

Bisógna pur, cuór mío dólce, che vi sía nell' ópere délla natúra úna non so quál allettévol vaghézza, che l'árte la più industriósa imitár non saprébbe. Quéllo che ho osservato néi prodigi inventáti dágli uómini, non ha mái prodótto in me l'ammirazión che mi désta lo spettácolo dell' Univérso. Discórre l'ánima mía per quélle campágne imménse, che váriano, e si rinnóvano ad ógni moménto al nóstro aspétto cólla stéssa velocità con cúi le attraversiámo.

Mílle oggétti non méno divérsi che améni, si offeríscono di contínuo all' ócchio, che in un trátto li véde, li comprénde, ed in quélli si físsa. Si créde allóra che la vísta non ábbia áltri límiti che quélli di túttа la térra. Quést' erróre ci lusínga, ci dà un' idéa délla nóstra própria grandézza, che appién ci appága, e ci par d' essére állora partécipi dégl' attribúti del Creatóre di tánte meravíglie.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nues transparentes, assemblées autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombre et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors, revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénètre dans notre âme ; nous jouissons de l'Univers, comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; et si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie, pour nous renfermer dans les foibles prisons que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le *Cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Sul finír d'un giórno seréno, il Ciélo ne móstra immágini tánto pompóse e spléndide, che súperano di gran lúnga quélle délla térra.

Da úna párte, cérti núvoli trasparénti, adunáti all' intórno del Sól tramontánte, páiono mónti d'ómbre e di lúce, la di cúi maestósa confusióne in nói risvéglia cotánta maravíglia, che attóniti, e come se fuór di nói stéssi fóssimo, il miriámo: dall' áltra, un Astro méno risplendénte spúnta, ricéve e spárge un lúme méno viváce sópra gli oggétti, che perdéndo l'attività lóro per l'assénza del Sóle, d'éssi più alcúna impressión non può entráre ne' sénsi nóstri, che soáve, plácida, ed interaménte concordévol non sía al silénzio, che dómina sul la térra. Allóra rientrándo in nói stéssi, úna cálma deliziósa pénetra nell' ánimo nóstro, godiámo dell' Univérso, cóme, se il possedéssimo sóli, non vi vediámo co.' alcúna che non ci apparténga; una dólce serenità c'indúce a far piacévoli riflessióni, che niúna noiósa sollecitúdine può intorbidáre, se non quélla, che náscer suóle dálla dúra necessità di rinchiúderci nélle déboli prigióni, che gli uómini fabbricáte si sóno, le quáli, non ostánte tútta la lor indústria, saránno sémpre vilíssime, se cólle ópere délla natúra paragonár le vorrémo.

Il *Cacique* si è compiaciúto di fármi uscír ógni giórno dálla nóstra móbil casétta, per lasciármi, a bell' ágio, contemplár quégli oggétti: la di cúi vísta, com' égli ben s'accórse, cotánto il mío intelléttо appagáva.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens, et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir : les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux.

Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat : l'air même, sans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurois fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'Univers.

LETTRE TREIZIÈME.

Me voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée *Paris* ; c'est le terme de notre voyage :

Se le bellézze del ciélo e délla térra con tánta fórza a se n'alléttano l'ánima nóstra, quélle délle sélve, più sémplici e lusinghiére, in me non destárono nè minór piacére, nè minóre stupóre.

Quánto sóno delizióse le sélve, Aza mío cáro! Nell' entrárvi, un dilétto universále per túttì i nóstri sénsi dilátasi, e ne confónde l'úso; si créde vedér il frésco príma di sentírlo: le divérse gradazióni de' colóri délle fóglie témperano la lúce, che fra di ésse pénetra, e par che ne colpíscano a un témpo stésso e le pupílle, ed il più íntimo sénso nóstro.

Una fragránza indiffinitaménte soáve non ben discérner ci láscia, se più ne dilétichi le nári, o 'l paláto: l'ária stéssa comúnica invisibilménte a túttο il nóstro indivíduo úna voluttà púra, che sémbra dárci un sénso di più, sénza che assegnár se ne póssa l'órgano súo.

O quál mái vaghézza, Aza cáro, aggiungerésti tu a sì pùri dilétti cólla túa presénza! Quánte vólte ho ío bramáto di godérne téco! Testimónio de' miéi più téneri pensiéri, t'avréi fátto gustár ne' sentiménti del mío cuóre dolcézze a quélle eziandío superióri délle maravíglie dell' Univérso.

LÉTTERA DÉCIMA-TÉRZA.

Eccomi finalménte, Aza mío cáro, in úna città nominàta *Parígi*; quésta è la méta del nóstro viággio:

mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne me produisent que du tourment, et ne me présagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue. Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito* ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville ; mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un Univers plutôt qu'une habitation particulière. J'essaierois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du *Cacique* fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil ; les meubles, et quelques endroits des murs sont d'or ; le reste est orné d'un

ma, per quél che a me se ne páre, non sarà quélla délle mie nóie.

Dacchè sónovi giúnta, più atténta che mái ad osservár quánto avviéne, le mie scopérte áltro non producono che torménto, nè áltro mi predícono che sventúre; nel mínimo de' miéi desidérj curiósi la túa immágin ritróvo: ma fra tútti gli oggétti che si offeríscono álla mía vísta, niúno ve n'ha, che me la móstri. Se dal témpo che vi vuóle per attraversár quésta cittá, e dal gran número d'abitánti ónde son piéne le stráde, argomentár mi léce, éssa contenér dée maggiór número di génte, che non se ne potrébbe adunáre in dúe o tre de' nóstri territórj.

Le meravíglie di Parígi mi ramméntano quélle che mi fúron raccontáte di *Quito*; mi stúdio di quívi rinvenír alcúne somiglianze con quéll' illústre cittá, ma ohimè! che differénza!

Quésta contiéne pónti, fiúmi, álberi, campágne, cosicchè éssa mi par piuttósto un múndo intéro, che un soggiórno particoláre. Tenteréi indárno di dárti un' adeguáta idéa délle cáse; ésse sóno di un' altézza così smisuráta, ch' è più fácil di crédere, che la natúra le ábbia prodótte quáli sóno, che di compréndere cóme gli uómini ábbian potúto edificárle.

Quésta è la cittá in cúi la famíglia del *Cacique* dimóra. La cása nélla quále égli ábita, è quási altrettánto magnífica, che quélla del Sóle; le suppellétili ed alcúne párti délle paréti son d'óro; il rimanénte è

tissu varié des plus belles couleurs, qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisoit dans la chambre de sa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à-peu-près de la même forme que celui des *Incas*, et de même métal (1). Après avoir présenté sa main au *Cacique*, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa, mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mère.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher : elle jetta sur moi un regard dédaigneux ; et, sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embrassa, aussi bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même manière que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* parut dans cette chambre, une jeune fille, à-peu-près de mon âge, accourut ; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage, sans en ban-

(1) Les lits, les chaises et les tables des *Incas* étoient d'or massif.

ornáto di un tessúto de' più béi colóri rappresentánti assái béne le bellézze délla natúra.

Giúnti che fúmmo, Detervílle mi féce inténdere, che mi conducéva nélla cámera di súa mádre; la trovámmo mézzo coricáta in un létto quási délla medésima fórma di quéllo degl' *Incas*, e délio stésso metállo (1). Dópo avér pórto la máno al *Cacique*, che la baciò chinátosi quási síno a térra, éssa l'abbracciò, ma con úna bontà così frédda, con un' allegrézza così forzáta, che se non ne fóssi státa anticipataménte avvertíta, nell' accogliénze di quélla mádre ravvisáte non avréi mái le fórze délla natúra.

Dópo avér éssi alquánto insiéme ragionáto, il *Cacique* mi féce avvicináre; éssa mi diéde un' occhiáta sprezzánte, e, sénza rispóndere a quél che súo fíglio le dicéva, continuò mólto contegnósa ad avvólgersi álle díta un cordoncíno cúi un pezzétto d'óro pendéva.

Detervílle ci lasciò per fársi incóntro ad un uómo d'álta statúra ed appariscénte, che avéva fátto alcúni pássi vérso di lúi; égli l'abbracciò, cóme púre un' áltra dónna, che stáva facéndo un lavóro símile a quéllo délla *Pallas*.

Súbito che il *Cacique* compárve in quésta cámera, una giovanétta quási délla mía età vi accórse; éssa lo seguíva con úna tímida sollecitúdine assái notábile, la letízia le appariva in vólto, sénza scacciárne úna

---

(1) I létti, le sédie e le távole degl' *Incas* érano d'óro massíccio.

nir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels seroient nos transports, si, après tant de malheurs, le sort nous réunissoit !

Pendant ce temps, j'étois restée auprès de la *Pallas* par respect (1) ; je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères, qu'elle jetoit de temps en temps sur moi, achevoient de m'intimider, et me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, et me conduisit près d'une fenêtre, où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans ; ils m'inspiroient la confiance et l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens ; mais, ne pouvant m'exprimer selon mes désirs, je prononçai tout ce que je savois de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvois du plaisir dans cette espèce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune

(1) Les filles, quoique du sang royal, portoient un grand respect aux femmes mariées.

non so quál avvenénte maninconía. Detervílle l'abbracciò l'últma, ma con úna tenerézza così sincéra, che il mío cuóre ne fu commósso. Ahi! da quáli impetuósi móti d'esultánte giúbbilo non sarémmo nói trasportáti, Aza mío cáro, se dópo tánte sciagúre la sórte così ci riunísse

In quésto méntre, ío m' éra rimása apprésso la *Pallas* siccóme il dovúto rispétto (1) il richiedéva; i' non ardíva allontanármene, nè vérso di léi levár gli ócchi. Cérti sguárdi sevéri, ch' éssa mi lanciáva di quándo in quándo, m'intimorívano al maggiór ségno, e ponévan fréno infíno álla mía facoltà di pensáre.

Finalménte la giovanétta, cóme se avésse indovináto il mío impediménto, dópo avér lasciáto Detervílle, vénne a pigliármi per la máno, e mi condússe vicíno ad úna finéstra, óve ci mettémmo a sedére. Benchè non capíssi núlla di quéllo ch' éssa mi dicéva, i suói ócchi amorévoli méco ragionávano nel línguággio déi cuóri benévoli, e m'inspirávano fidúcia ed amicízia: avréi pur volúto spiegárle i miéi sentiménti; ma non poténdomi esprímere secóndo i miéi desidérj, pronunziái quánt' ío sapéva délla súa língua.

Élla ne sorríse più d'una vólta, guardándo Detervílle con átto scáltro e piacévole. Io mi dilettáva di quésta spécie di conversazióne, quándo la *Pallas* pronunziò alcúne paróle ad álta vóce, guatándo fissa-

(1) Le zitélle, benchè del sángue réale, avévano un gran rispétto per le dónne maritáte.

fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main, qu'elle tenoit dans les siennes, et ne me regarda plus.

A quelque temps de là, une vieille femme, d'une physionomie farouche, entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, et m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de rester, l'inattention de Déterville, qui ne s'étoit point opposé à l'espèce de violence qu'on m'avoit faite, enfin toutes les circonstances dont une âme malheureuse sait augmenter ses peines, se présentèrent à la fois sous les plus tristes aspects ; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma *China*.

Dans la situation où j'étois, sa vue me parut un bonheur ; je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes : elle en fut touchée ; son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse.

ménte la giovinétta, che abbassò súbito gli ócchi, rispínse la mía máno, che tenéva fra le súe, e più non mi guardò.

Un moménto dópo, entrò una dónna attempáta, e con víso arcígno, si accostò álla *Pallas*, vénne póscia a préndermi pel bráccio, mi condúste quási mío malgrádo in úna cámera nel più álto délla cása, ed ívi sóla lasciómmi.

Ancorchè quésto non dovésse éssere per se stésso il più infelíce moménto délla mía víta, non è státo, Aza cáro, úno de' méno noiósi. M'aspettáva, finíto il mío viággio, di trováre quálche solliévo álle míe inquietúdini, e che la famíglia del *Cacique* mi avrébbe continuáto i buóni trattaménti, ch' ío avéva da lúi ricevúti. La frédda accogliénza délla *Pallas*, il súbito cangiaménto délle maniére délla giovanétta; l'asprézza di quélla dónna, che mi avéva svélta da un luógo, dóve m'importáva di stáre; l'inattenzióne di Detervílle, che non si éra oppósto álla spécie di violénza, che mi éra státa fátta; túttе in sómma le circostánze con cúi un' ánima sventuráta s'ingégna di esacerbáre le súe péne, mi s'affacciárono incontanénte all' ánima sótto gli aspétti i più funésti; ío mi stimáva abandonáta da ognúno, amaraménte deploráva la mía sórte infelíce, quándo víddi entráre la mía *China*.

Néllo státo in cúi allóra éra, la súa vísta mi rallegrò; córsi per fármele incóntro, l'abbracciái cólle lágrime ágli ócchi; éssa ne fu commóssa, e mi fu cára la súa tenerézza. Quándo ci crediámo ridótti a sentír compassión di nói stéssi, quélla dégli áltri ci è

Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contois mes chagrins, comme si elle eût pu m'entendre ; je lui faisois mille questions, comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parloient à mon cœur ; les miennes continuoient à couler ; mais elles avoient moins d'amertume.

J'espérois encore de revoir Déterville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger, et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chère idole de mon cœur, ce *Cacique* est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption : l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible. Elle se jeta sur mon lit, et, par mille caresses, elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir, que j'en sentois de n'être point abandonnée : ils se parloient en me regardant, et m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance et l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des

óltre módo preziósa. Le dimostrazióni affettuóse di quésta giovinétta alleggiárono il mío cordóglio, ío le raccontáva le míe péne, cóme se élla avésse potúto rispóndermi: le súe lágrime mi penetrávano il cuóre, le míe continuávano a grondáre, ma diventávano insensibilménte viè méno amáre.

Io speráva ancóra di vedére Detervílle all' óra del pásto; ma mi fu portáto da mangiáre, e non lo víddi. Dacchè ti ho perdúto, ídolo mío cáro, quésto *Cacique* è státo l'uníco mortále da cúi ío ábbia ricevúto cortesíe non interrótte; l'abitúdine di vedérlo si è cangiáta in necessità. La súa assénza raddoppiò la mía afflizióne; dópo avérlo aspettáto in váno, mi coricái; ma il sónno non avéva ancóra fátto cessár le míe lágrime, quándo lo víddi entráre nélla mía cámera, seguíto dálla giovanétta, il di cúi improvvíso disprégio mi éra státo cotánto sensíbile. Essa si gettò sul mío létto, e con mílle carézze desiderósa paréva di far amménda del cattívo trattaménto, ch' ío avéva da léi ricevúto.

Il *Cacique* si póse a sedére a cánto al mío létto; égli dimostráva altrettánto piacére nel rivedérmi, quánto ío ne provára nel non ésserne abbandonáta; si parlávano guardándomi, e méco larghíssimi érano délle più ténere dimostrazióni d'affétto.

A póco á póco, il lóro ragionár divénne più sério, sebbéne ío non potéssi capír i lóro discórsi, agévol cósa m'éra il giudicár, che la confidénza e l' amicíza n'éran la dólce sorgénte; ío m'astenéva con sómma cúra dall' interrómperli; ma vólti che si fúrono vérso di me,

éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois, se nommoit *Céline*, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme, que j'avois vu dans la chambre de la *Pallas*, étoit son frère aîné, et l'autre jeune femme, l'épouse de ce frère.

Céline me devint plus chère, en apprenant qu'elle étoit sœur du *Cacique*; la compagnie de l'un et de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos, à m'entretenir avec toi; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie: c'est à toi seul, chère âme de mes pensées, que je développe mon cœur; tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sentimens.

LETTRE QUATORZIÈME.

Si je ne continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui se change et se renouvelle à tout moment, sans presque diminuer.

pregái il *Cacique* che spiegár mi volésse quél che m'éra parúto più straordinário dal mío arrívo in péi.

A quél che comprénder potéi dálle súe rispóste, la giovinétta ch' ío quívi vedéva, si chiamáva *Célina*, ed éra súa sorélla; l'uómo d'álta statúra, ch' ío avéva vedúto nélla cámera délla *Pallas*, éra súo fratéllo primogénito; e l'áltra dónna gióvine, la móglie di quésto fratéllo.

Celína mi fu più cára, allorchè séppi, ch' éra sorélla del *Cacique*; la compagnía dell' úno e dell' áltra m'éra cotánto gradíta, che non mi accórsi, che éra spuntáto il giórno príma che se n' andássero.

Dópo la lóro parténza, ho passáto il rimanénte del témpo, destináto al ripóso, a ragionár téco; quésto è l'único mío ristóro e túttо il mío diléttо: tu séi il sólo, ánima mía cára, cúi svélo il mío cuóre: tu sarái per sémpre il sólo fidíssimo guardatóre de' miéi segréti, del mío ténero affétto, e de' miéi sentiménti.

LÉTTERA DÉCIMA QUÁRTA.

S'ío non continuássi, Aza mío cáro, a privármi del sónno per iscríverti, non goderéi più di quésti dólci moménti, néi quáli ío vívo soltánto per te. Mi hánno fátto ripigliár i miéi ábiti da Vérgine; e si vuól ch'ío stía túttо il giórno in úna cámera piéna di génte, che si cángia e si rinnóva ad ógni moménto, sénza quási diminuíre.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent, malgré moi, à mes tendres pensées ; mais, si je perds, pour quelques instans, cette attention vive qui unit sans cesse mon âme à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paroissent avoir une bonté méprisable qui révolte l'humanité, et qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entre elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée étoit la plus nombreuse, elle avoit déjà parlé à plusieurs personnes sans m'appercevoir : soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme me

Quésto svagaménto involontário sovénte mi tóglie malgrádo di me da' miéi amorósi pensiéri; ma se viéne talóra per bréve spázio di témpo sopíta l'attenzión víva, che unísce di contínuo l'ánima mía álla túa, non istò guári a ridúrmi di bel nuóvo álla ménte l'immágine túa, méco a soddisfazión di me stéssa appareggiándoti a colóro, che quívi a me d'intórno rimíro.

Néi divérsi paési che ho scórsi, non ho vedúto Selvággi d'úna famigliarità così orgogliósa, cóme quésti. Ossérvo principalménte nélle dónne úna cérta compiacénza biasimévole che all' umanità ripúgna, e che m'inspirerébbe fórse altréttanto disprégio per lóro, quánto ne dimóstrano per gli áltri, se méglio le conoscéssi.

Una d'ésse fu iéri cagióne che mi si facésse un affrónto, del quále tuttóra fórte mi gráva. Nel témpo che la brigáta éra piú numerósa, élla avéva già parláto a mólte persóne sénza avérmi vedúta; ma o fósse il cáso, o che qualchedúno mi avésse fátta da léi osservare, éssa prorúppe in úno scróscio di risa nel mirármi, abbandonò precipitosaménte il súo luógo, mi si féce dapprésso, vólle ch'ío m'alzássi, e dópo avérmi voltáta e rivoltáta tánte fiáte quánte la súa vivacità gliéle suggerì, dópo avérmi toccáto il mío ábito in ciascúna párte con un' attenzióne scrupolósa, féce cénno ad un gióvane d'accostársi, e ricominciò con ésso lúi l'esáme délla mía figúra.

Comecchè ío assái di mal ánimo sofferíssi la sovérchia libertà, che méco si prendévano entrámbi, púre, esséndo la dónna magnificaménte vestíta, ed il gióvane

la faisant prendre pour une *Pallas*, et la magnificence de ceux du jeune homme, tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui* (1), je n'osois m'opposer à leur volonté ; mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci, s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens que sa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer, et ne revint plus.

O mon cher Aza ! que les mœurs de ce pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, et les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue : toi seul réunis toutes les perfections que la nature a ré-

(1) Prince du sang ; il falloit une permission de l'*Inca* pour porter de l'or sur les habits, et il ne le permettoit qu'aux princes du sang royal.

túttо copérto di láme d'óro, l'úna paréndomi úna *Pallas*, e l'áltro un' *Anqui* (1), non ardíi oppórmi álle lóro vóglie ; ma quésto Selvággio temerário fáttosi ardíto per la famigliarità della *Pallas*, e fórse ánche per la mía ritenutézza, avéndo avúto l'audácia di toccármi il séno, lo rispínsi, e mostráimi per tal átto da tánta meravíglia, ed indegnazión soprapprésa, che ben gli féci conóscere, ch'ío sapéva méglio di lúi le léggi dell' onestà.

Al grído ch'ío féci, Detervílle accórse ; appéna ébbe égli alquánto favelláto col Selvággio, che quésti appoggiándosi con úna máno álla di lúi spálla, cominciò a rídere così fuór di módo, che la súa figúra ne fu contraffátta.

Il *Cacique* da lúi disviluppóssi, e túttо di vergógna arrossáto gli dísse alcúne paróle per le quáli le immoderáte rísa di quell' insoléntе gióvane cessárono ; e non avéndo égli probabilméntе núlla a rispóndere, si scostò sénza replicáre, e più non tornò.

Oh ! quánto, Aza cáro, i costúmi di quésto paése d'orrévol veneración mi riémpiono per quélli de' figliuóli del Sóle ! Oh ! cóme la temerità del gióvane *Anqui* piacevolméntе mi ridúce álla memória il túo affettuóso osséquio, la túa prudéntе moderazióne e l'onestá che regnáva nélle nóstre conversazióni ! Sì, Aza cáro, sin dal prímo moméntо che ti vídi, conóbbi appiéno, che tu sólo riunísci túttе le perfezióni, che la na-

(1) Príncipe del sángue reále ; vi voléva la licénza dell' *Inca*, per portár óro su gli ábiti, e non lo permettéva se non ái príncipi del sángue reále.

pandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse et d'admiration, que m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE QUINZIÈME.

PLUS je vis avec le *Cacique* et sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connoissent et respectent la vertu.

Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline, feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas*. L'un et l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne soit ton tributaire (1).

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des mor-

(1) Les *Caciques* et les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits et l'entretien de l'*Inca* et de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un et l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

túra ha fra' mortáli distribuíte; com' éssa ha nel mío cuóre adunáto túlti i sentiménti d'amóre e d'ammirazióne, i quáli a te mi ténnero, e terránnomi avvínta sin che la mórte non me ne sciólga.

LÉTTERA DÉCIMA QUÍNTA.

Quánto più vívo col *Cacique* e súa sorélla, Aza cáro, tánto méno pósso persuadérmi che siéno di quésta Nazióne: églino sóli conóscono e rispéttano la virtù.

Nel vedére le maniére schiétte, la bontà sincéra e la modésta giocondità di Celína, si crederébbe quási, che sía státa educáta fra le nóstre Vérgini. La piacevolézza onésta, l'amorévol serietà di súo fratéllo, ci potrébbero agevolménte persuadére, ch'égli sía náto del sángue degl' *Incas*. Mi tráttano entrámbi con quéll' umanità che praticherémmo vérso di lóro, se quálche disgrázia gli avésse condótti tra di nói: ánzi non ho più verún dúbbio che il *Cacique* non sía túo tributário (1).

Egli non éntra mái nélla mía cámera, sénza offerírmi in dóno alcúne délle cóse meraviglióse, di cúi abbónda quésto paése. Talóra m'arréca de' pézzi

(1) I *Caciques* ed i *Curacas* érano tenúti di somministráre gli ábiti ed il manteniménto all' *Inca* ed álla Regína. Non comparívano mái nélla lóro presénza sénza portár un tribúto délle curiosità che producéva la Provincia in cái comandávano.

ceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une manière admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères et d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps : on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au cou, sur la chaussure ; et cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, et d'une commodité singulière : les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire, d'autres d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes dont on fait tant de morceaux que l'on veut, sans effort et d'une manière fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais, n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza : outre le plaisir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le *Cacique* n'étoit soumis à ton obéissance, me paieroit-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présens dont il m'honore me persuadent, sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouse.

dell' ordégno che raddóppia gli oggétti, rinchiúsi con maravigliósa maniéra in pícciole cassétte. Alcúna vólta mi presénta délle piétre leggiére d' úno splendóre abbagliánte, délle quáli s'órnano in quésto paése quási tútte le párti del córpo; ne infílzano álle orécchie, ne pórtan sul pétto, al cóllo, e su' calzári; il che è gratíssimo álla vísta.

Ma quél che più di túttо mi divérte, sóno cérti struménti di un metállo duríssimo e d' un cómodo singoláre: gli úni si adóperano per compórre cérti lavóri, che Celína m'inségna a fáre; e gli áltri son d'úna fórma tagliénte, átti a divíder ógni sórta di téle e drápp, de' quáli, quánti pézzi vogliámo, sénza sfórzo verúno, e per assái dilettévol módo, si fánno.

Ho mílle áltre rarità ánche piú straordinárie; ma non esséndo in úso présso di nói non so trovár nélla nóstra língua vocáboli próprj a potér dártene un' idéa.

Ti sérbo, Aza cáro, con gran cúra túttі quésti dóni; poichè, óltre il piacére che avró del túo stupóre allorchè gli vedrái, égli è altresì certíssimo ch' éssi t' apparténgono. Se il *Cacique* non fósse túo vassállo, mi pagherébb' égli un tribúto, che sa éssere soltánto dovúto al túo suprémo grádo? Dálla súa singolár reverénza vérso di me ho mái sémpre avvisáto che la mía condizióne gli fósse nóta. I dóni ch' ésso mi fa, m'indúcono a crédere fuór d'ógni dúbbio ch' égli sáppia, ch' ío son destináta ad éssere túa consórte,

puisqu'il me traite d'avance en *Mama-Oëlla* (1).

Cette conviction me rassure, et calme une partie de mes inquiétudes : je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour savoir du *Cacique* les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusque-là, j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'est le nom de la mère de Déterville) ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque, en toutes occasions, une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause, et, par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable : la contrainte règne partout où elle est. Ce n'est qu'à la dérobée que Céline et son frère me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle : aussi, continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; et quoique je ne participe guère à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin

(1) C'est le nom que prenoient les Reines en montant sur le Trône.

giacchè mi trátta ánzi témpo da *Mama-Oëlla* (1).

Quésta certézza mi rassicúra, e cálma in párte le míe sollecitúdini; compréndo che áltro a me non mánca se non il potér isprímermi cólla favélla, per sapére dal *Cacique* quáli síeno i motívi, che l'astríngono a ritenérmi in cása súa, e per determinárlo a riméttermi in túa potestà: ma fin allóra avrò ancór mólte noíe a sostenére.

V'è ún bel divário fra l'índole di *Madáma* (quésto è il nóme délla mádre di Detervílle) e quélla amabilíssima de' suói figliuóli. In véce di trattármi cólla stéssa benignità, ella mi dimóstra in ógni occasióne un' austerità ed un disprézzo, che assái m'accórano, sénza ch'ío sapér póssa dónde procédano; e per úna spécie di contradizión con se stéssa, che m'è viè più impossíbil d'inténdere, élla tuttór richiéde, ch'ío le stía di contínuo al láto.

Quésto è quél di cúi pórto intollerábil nóia nell' ánimo, perciocchè ovúnque *Madáma* si tróva, ívi prevále mái sémpre la più temperáta risérva. Celína e súo fratéllo non mi fánno cénni d'amicízia se non furtivaménte; églino stéssi non ardíscono conversáre liberaménte insiéme nélla di léi presénza; ónde contínuano a passár insiéme úna párte délle nótti nélla mía cámera: quésto è l'único témpo, in cúi godiámo tranquillaménte del piacér di vedérci; ed avvegnachè ío non partécipi guári délle súe conversazióni, púre la lór

(1) Quésto è il nóme che pigliávano le Regíne nell' ascéndere al Tróno.

de toi, et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent toute entière.

LETTRE SEIZIÈME.

Il me reste si peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon âme, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence : j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur, pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conserver la mémoire des principaux usages de cette Nation singulière, pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je, dans la

presénza mi è sémpre aggradévole. Fánno entrámbi quánto póssono, perchè ío sía felíce. Ahimè lássa! mío cáro Aza, e' non sánno che tále ésser non pósso da te lontána, e che víver non sémbrami, se non in quantochè la túa memória ed il mío tenero affétto mi occupáno interaménte.

LÉTTERA DÉCIMA SÉSTA.

Mi rimángono, Aza cáro, così póchi *Quipos*, che ardísco appéna valérmene. Gli annódo con máno tímida per timór che non finíscano, quási che ío potéssi multiplicárne il número, risparmiándoli. Finíti quésti, son finíte le delízie dell' ánima mía, mi è tólto il sostégno di mía víta; non vi sarà cós' alcúna che alleviár pósса il péso délla túa assénza; ío rimarrónne oppréssa.

Soavíssimo diléttо sentívo ío nel così conserváre la memória de' più secréti móti del mío cuóre, per offerírteli un giórno in tribúto: voléva ritrárre eziandío i principáli costúmi di quésta Nazióne straordinária, per ricreárti nel túo ózio in un témpo più felíce. Ahi! che pochíssima speránza or mi rimáne di potér eseguír i miéi progétti.

Se tróvo óra tánte difficoltà per ordinár le míe idée, cóme potrò ío mái in procésso di témpo rammentár-

suite, me les rappeler sans un secours étranger ? On m'en offre un, il est vrai ; mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées.

Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle *lettres*, sur une matière blanche et mince que l'on nomme *papier :* ces figures ont des noms ; ces noms, mêlés ensemble, représentent les sons des paroles ; mais ces noms et ces sons me paroissent si peu distincts les uns des autres, que, si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès, que je renoncerois à l'entreprise, si je savois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort et du mien. Il n'en est point, mon cher Aza. Aussi ne trouverai-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singulière étude. Je voudrois vivre seule, afin de m'y livrer sans relâche ; et la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un supplice.

Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j'amusois la mienne ; mais, quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la

mele sénza un aiúto estérno? Véro è, che me ne viéne offérto úno, ma cotánto n' è difficil la prática, che per me la crédo impossíbile.

Un Selvággio di quésto paése viéne ógni giórno per órdine del *Cacique*, a dármi lezióni délla súa língua, e del método che adóperano quì per dáre úna spécie d' esisténza ái pensiéri.

Consíste quésto nel delineár con úna pénna cérte figuríne, che si chiámano *léttere*, sópra úna matéria biánca e sottíle, nominàta *cárta*; quéste figúre hánno nómi, che, mescoláti insiéme, rappreséntano i suóni délle vóci; ma quésti nómi e suóni mi páiono così póco gli úni dágli áltri distínti, che se potrò giúgner un giórno a capírli, e' non sarà certaménte sénza infiníte difficoltà. Non è credíbile quánto il póvero Selvággio si affatíchi per istruírmi; ío pur mi sfórzo quánto più pósso per imparáre; nientediméno vi fo così pícciol progrésso, che rinunzieréi all' imprésa, se áltro mézzo rinvenír sapéssi, che dar mi potésse contézza délla nóstra comúne sórte; ma, niúno áltro ve n' è, mío cáro Aza. Quésto nuóvo e singoláre stúdio sarà dúnque ormái l'único mío piacére; vorréi ésser mái sémpre sóla, per atténdervi di contínuo; e la necessità che mi s'impóne di star sémpre in cámera di *Madáma*, si fa per me un véro supplício.

In sul princípio, méntre ío eccitáva l'altrúi curiosità, compiacéva la mía; ma quándo áltro non si può méttere in úso che il sénso délla vísta, in assái bréve óra siám sázj. Túlte le dónne si dipíngono il vólto

même couleur ; elles ont toujours les mêmes manières ; et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais, en général, je soupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît : l'affectation me paroît son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle et d'empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces Peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'âme que sur le visage ; si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincère, choisiroient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir.

On m'a conduite dans un endroit où l'on représente, à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus (1), avec cette différence, que, si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés et les méchans.

Ceux qui les représentent, crient et s'agitent comme des furieux : j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se

(1) Les *Incas* faisoient représenter des espèces de Comédies dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

d' un istésso colóre ; hánno sémpre le medésime maniére ; e crédo, che dícano sémpre le stésse cóse. Le apparénze sóno più variáte négli uómini. Sembra che alcúni sáppian pensáre, ma dúbito che quésta Nazióne, generalménte parlándo, non sía quále di fuór si móstra ; l'affettazióne mi sémbra ésser il súo carátteré domináante.

Se le dimostrazióni di zélo e d'affétto, ónde quì s'abbellíscono i mínimi dovéri délla società, fósser naturáli, quésti Pópoli sarébbero in tal cáso, Aza cáro, viè più generósi ed umáni de' nóstri ; ma quésto è égli credíbile ?

Se avéssero veraménte l'ánimo così seréno cóme il vólto ; se l'inclinazióne all' allegrézza, che in túttе le lóro azióni scórgo, fósse sincéra, sceglierébbono églino per lóro sollázzo spettácoli símili a quéllo, che m' han fátto vedére ?

Sóno státa condótta in un luógo, óve si rappreséntano, quási cóme nel túo palázzo, l'azióni de' trapassáti (1) ; con quésta differénza però, che nói álla memória dégli spettatóri riduciámo soltánto coloro, che più sávj e più virtuósi fúrono méntre víssero, e quésta Nazióne áltro non crédo celebrár quási mái, che la memória de' forsennáti e de' malvággi.

Coloro che le sappreséntano, grídano e s'ágitano cóme se fóssero furiósi ; e úno ne ho vedúto lasciársi

(1) Gl' *Incas* facévano rappresentáre úna spécie di Commédie, i di cúi soggétti érano cavàti dálle miglióri azióni de' lóro predecessóri.

tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un Peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs semblables ?

Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher ; si elle étoit juste, que je plaindrois cette Nation ! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Je ne sais plus que penser du génie de cette Nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le suis, pour asseoir un jugement sur son caractère.

tant' óltre agl' ímpeti dell' íra trasportáre, che da se stésso si diéde la mórte. Alcúne bélle dónne, che, verisimilménte, véngono da costóro perseguitáte, piángono del contínuo, e fánno cérti gésti di disperazióne, che bástano ad esprímere il lóro eccessívo cordóglio sénza l'aiúto délle paróle con che gli accompágnano.

Si potrébb' égli crédere, mío cáro Aza, che túttо un Pópolo, che tánto umáno di fuór si móstra, si dilétti di vedér rappresentáre sciagúre o scelleratézze che hánno áltre vólte avvilíto, ovvéro opprésso i lóro símili ?

Ma in quésto paése l'orróre del vízio è per avventúra necessário a réndere altrúi al ben operáre inchinévole. Quésto pensiére mi viéne in ménte sénza cercárlo ; che se véro fósse, oh ! quánto compiangeréi quésta Nazióne ! la nóstra, più d' éssa favoríta dálla natúra, ad amár la virtù dálle possénti attrattíve délla virtù stéssa è tiráta ; ci básta avérne de' modélli, per fárci virtuósi, cóme básta l'amárti per amábile divenire.

LÉTTERA DÉCIMA SÉTTIMA.

Non so più che pensármi, Aza mío cáro, déllo spírito di quésta Nazióne ; éssa va da un estrémo all' áltro con tánta rapidità, che mi bisognerébbe éssere più espérta, che non sóno, per assestár con fondaménto il giudízio del súo carátteré.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison, et humilie l'humanité : celui-ci, amusant, agréable, imite la nature, et fait honneur au bon sens ; il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine ; mais soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent été exprimées dans notre langue ; et cela me paroît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention dès hommes, puisqu'il diffère suivant les différentes Nations. La nature, plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente, ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du Monde, et qui n'ont aucune signification dans l'autre ; il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace, que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Mi hánno fátto vedére un áltro spettácolo totalménte oppósto al prímo. Quéllo, esséndo crudéle e spaventévole, fa scórno álla ragióne, ed umília l'umanità: quésto esséndo ricreativo ed aggradévole, imíta la natúra, e fa onóre all' umáno intendiménto. E' vién eseguíto da uómini e dónne in assái maggiór número che l' áltro: si rappreséntano pariménte in quésto alcúne azióni délla víta; ma, sía che si espríma il cordóglio, oppúre il piacére, l'allegrézza o la maninconía, ció si fa sémpre per vía di cánti e di bálli.

Bisógna, Aza cáro, che l'intelligénza de' suóni sía universále; perciocchè non mi è státo più difficile d'éssere commóssa dálle divérse passióni in quésto módo rappresentáte, che se fóssero státe esprésse nélla nóstra língua; il che mi sémbra assái naturále.

La favélla umána è sénza dúbbio státa inventáta dágli uómini, poichè vária in ciascúna Nazióne. La natúra, più poténte ed atténta a' bisógni ed a' piacéri délle súe creatúre, ha dáto lóro, per esprímerli de' mézzi generáli, che véngono assái béne imitáti da' cánti che ho udíti.

S' égli è véro che da súbita paúra, o da gravíssimo dolór soprapprési, i suóni acúti vià méglio esprímono il bisógno d' aiúto, che le paróle non fánno, le quáli intése in úna párte del Móndo, nell' áltra sóno príve d'ógni significáto; certíssima cósa è non méno che col métter altíssimi guái con maggiór fórza compassión destiámo nel cuór di chi gli óde, che con vocáboli, il di cúi stráno accozzaménto produce talóra un effétto del tútto álla passióne contrário.

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre âme le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante, ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter ; du moins inspirent-elles à peu près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle, tout est conforme à la nature et à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie ? J'en ressentis moi-même, et j'en emportois presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l'une et l'autre, de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec sa belle-sœur, qu'il conduisoit, lorsqu'un jeune Sauvage, d'une figure aimable, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que, la croyant attaquée d'un

I suóni allégri e leggiéri non sóno églino la possénte cagióne, ónde sentiámo inevitabilménte scéndere ne' nóstri cuóri quélla dilettósa letízia, di che úna qualsisía narrazióne piacévole o argúta facézia ci fa mai sémpre imperfettaménte sentíre i prími móti.

Hácci égli in alcúno idióma di táli espressióni, che communicár ne póssano un innocénte diléttо con sì buóna riuscíta, cóme fánno gli schérzi dégli animáli? Páre che i nóstri bálli vógliano imitárli, o alméno in nói svégliano quási il medésimo sentiménto.

In sómma, Aza cáro, in quésto spettácolo túttо è conforme álla natúra ed all' umanità. Deh! quál maggiór béne può fársi ágli uómini, dell' infónder in éssi l'allegrézza? Io pur ne provái per tal rappresentánza la dólce sensazióne, e liéta quási malgrádo di me di colà me n'uscíva, quándo fúi turbáta da un accidénte, che avvénne a Celína.

Ci eravámo, nell' uscíre, un póco allontanáte dálla cálca, e camminavámo sostenéndoci l'úna coll' áltra per timór di cadére; Detervílle ci precedéva d'alcúni pássi con súa cognáta, cúi dáva bráccio, allorchè un gióvine Selvággio di bell' aspétto si accostò a Celína, le dísse alcúne paróle sótto vóce, e dópo avérle pórto un pézzo di cárta, ch' éssa ébbe a mála péna la fórza di ricévere, da léi súbito s'allontanò.

Celína, che al di lúi avvicinaménto si éra talménte sbigottíta, che mi féce in párte sentíre il tremóre ónde agitáta éra, vólse languidaménte il cápo vérso di lúi, quándo ésso se n' andò. Ella mi párve così débole,

mal subit, j'allois appeler Déterville pour la secourir ; mais elle m'arrêta, et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frère et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu ; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais, hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers nœuds ; ces nœuds, qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte ; l'affreuse vérité prend sa place ; mes pensées, errantes, égarées dans le vide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

che, credéndola assalíta da quálche mále improvvíso, voléva chiamár Detervílle per pórgerle aiúto; ma éssa mi fermò, e m'impóse silénzio col méttermi un díto súlla bócca; ónde, vólli piuttósto rimanérmi cólla mía inquietúdine, che contravvenire a' di léi cénni.

La séra, quándo il fratéllo e la sorélla fúrono entráti nélla mía cámera, Celína mostrò al *Cacique* la cárta ch' éssa avéva ricevúta; da quél póco che potéi arguíre dálla lóro conversazióne, avréi conghietturáto, ch' élla avésse amáto il giovinétto che gliel avéva dáta, se fósse possíbile, che la presénza dell' oggétto amáto potésse cagionáre spavénto.

Potréi, Aza cáro, fárti partécipe di mólte áltre osservazióni da me fátte; ma, áhi lássa! mi véggo al fíne de' miéi cordoncíni, già ne tócco gli últimi nódi; quésti nódi che mi parévano úna caténa di communicazióne fra 'l mío cuóre e 'l túo, óra non són áltro che l'oggétto doloróso del mío rammárico. L'illusióne mi abbandóna, la spaventévole verità le sotténtra; i miéi pensiéri, erránti nel vácuo imménso dell' assénza al niénte verránno per l' avvenire cólla stéssa rapidità, con cúi il témpo s'invóla. Mi sémbra, Aza cáro, che il crúdo destíno un' áltra vólta ne disgiúnga, e ch' io vénga di bel nuóvo rapíta al túo amóre. Ti pérdo, ti láscio, non ti vedrò mái più. Aza! dólce speránza del cór mío; oh quánto sarém nói l'un dall' áltra lontáni!

LETTRE DIX-HUITIÈME.

COMBIEN de temps effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivois que dans l'avenir ; le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des désirs ; toutes mes réflexions, que des projets ; tous mes sentimens, que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher ! que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, et l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoissance de celle dont je me sers à présent, m'a été funeste ! que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire, étoit trompeuse ! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux ; les objets ont pris une

LÉTTERA DÉCIMA OTTÀVA.

Quánto témpo cancelláto dálla série de' giórni miéi, Aza cáro! Il Sóle ha già la metà del súo córso compiúta dall' última vólta che ho godúto di quéll' artificióso contento, che mi facéva crédere di téco ragionáre. Oh! quánto ha duráto quésta dóppia assénza! Che sfórzo non ho dovúto ío fáre per sostenérla! Io vivéva soltánto nell' avvenire, il presénte non mi paréva più dégno d'ésser consideráto. Túlti i miéi pensiéri érano desidérj; túlte le mie riflessióni, progétti; túlti i miéi sentiménti, speránze.

Appéna pósso quéste figúre formáre, púre mi affrétto a valérmene per intérpreti del mío cuóre. Già mi sénto rinvigorire per quésta dólce occupazióne. A me stéssa rendúta pármi óra a nuóva vita tornáre. Aza, quánto mi séi cáro! Che contento próvo ío nel dírtelo, nel così dipíngere quésto mío sentiménto, e dárgli túlte le fórme che può ricévere! Vorréi potérlo delineáre sul più dúro metállo, súlle paréti délla mía cámera, súlle míe vestiménta, su túlto quéllo che mi circónda, ed esprímerlo in túlte le língue.

Ahi! quánto mi è státo funésto l'inténder quélla con cúi óra ti párlo; quánto éra falláce la speránza che mi ha móssa ad apparárla! Secóndo che nélla cognizióne di éssa féci progréssi, un túlt' áltro univérso mi si parò dinánzi. Gli oggétti per me pré-

autre forme ; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduite ; le soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables ; on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis non-seulement sous une domination étrangère, mais si éloignée de ton empire, que notre nation y seroit encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire ? Si tu m'aimes, si tu me désires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter, les fatigues à supporter, seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former

sero fórma divérsa, ed ógni scopérta di novélla sciagúra mi fu rivelatríce.

Il mío intellétto, il mío cuóre, i miéi ócchi, túttо mi ha sedótta; il sóle medésimo mi ha ingannáta; égli illúmina túttо l'univérso, di cúi il túo império óccupa soltánto úna porzióne, cóme púre moltíssimi áltri régni che lo compóngono. Non créder già, Aza cáro, ch' ío sía státa delúsa intórno a quésti fátti incredíbili: me gli hánno pur tróppo ad evidénza prováti.

In véce d'abitáre fra pópoli sottoméssi álla túa ubbidiénza, sóno sótto un domínio non sólo straniéro, ma talménte dal túo império distánte, che la nóstra nazióne sarébbe tuttóra a quésta sconosciúta, se la cupidígia dégli Spagnuóli non avésse fátto lóro superáre péricoli spaventévoli, per penetráre nélle nóstre regióni.

L'amóre non farà égli quéllo che l'avidità délle ricchézze ha operáto? Se mi ámi, se mi brámi, se pénsi tuttavía all' infelice Zília, ío débbo túttо speráre dal túo affétto o dálla túa generosità. Mi sían pur insegnáte le víe che a te condúr mi póssono; i pericoli da superáre, le fatíche da sostenére, sarán piacéri per quésto cuóre.

LÉTTERA DÉCIMA NÓNA.

Sono ancóra, Aza mío cáro, così póco perita nell' árte di scrívere, che ho bisógno di un témpo infinito

très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappelé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens aplaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-temps si peu intéressantes et si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa langue ; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurois-je pu avoir recours, s'il m'étoit arrivé

per formáre pochíssime línee. Accáde spésso che, dópo avére schiccheráto mólti fógli, non pósso indovinár ío stéssa quél che ho credúto esprímere. Quésto impediménto confónde le míe idée, e mi fa dimenticáre túttо quél che a fatíca mi éra ridótta álla ménte; mi póngo di nuóvo all' ópera, non vi riésco méglio, eppúre non tralásciо di scrívere.

E' sarébbe per me assái più agévol cósa, se áltro non avéssi a dipingérti se non le vóci délla mía tenerézza; perciocchè allóra la vivacità de' miéi sénsi ógni difficoltà appianerébbe. Ma ragguagliár ti vorréi non méno di quánto mi è occórso durante l'intervállo del mío silénzio. Vorréi che nessúna délle míe azióni ti fósse ignóta; avvegnachè síano già da gran témpo di così póco moménto e cotánto unifórmi, che impossíbil mi sarébbe il distínguer le úne dall' áltre.

Il principále evénto délla mía víta è státa la parténza di Detervílle.

Uno spázio di témpo, che quì chiámano *séi mési*, è oramái trapassáto, dacchè andò a guerreggiár per gl' interéssi del súo Sovráno. Quándo égli di quì partì, ío ignoráva tuttavía l'úso délla súa favélla; ma púre, dal sómmo cordóglio, ch' égli manifestaménte mostrò nel prénder congédo da súa sorélla e da me, comprési, che ci lasciáva per mólto témpo.

Ben lúnga pézza ne lagrimái, mi nácquero in cuóre mílle inquietúdini, che le amorevolézze di Célina non potéron acchetáre. Io perdéva cólla di lúi parténza la più férma speránza di rivedérti. A chi avréi

de nouveaux malheurs? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, et qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre, que par je ne sais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplaîroit pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent, sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois même à la raison ; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil ; ici les murs, ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors ; c'est ce qu'on appelle des *Parloirs*.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle

ío potúto ricórrere, se mi fóssero avvenúte nuóve disgrázie? Non éra intésa da alcúno.

Nè stétti guári di témpo a provár gli effétti di quést' assénza. *Madáma*, di cúi ío avéva pur tróppo indovináto l' altéro disprégio, e che per niún' áltra cagióne m'avéva tánto ritenúta nélla súa cámera se non per úna cérta vanaglória, che, per quánto si díce, del mío álto legnággio, e délla padronánza, che su di me s'arróga, traéva, mi féce rinchiúdere con Celína in úna cása di vérgini, óve ancór siámo.

Quest' asílo non mi dispiacerébbe, se óra che pósso capíre túttо quél che si díce, non mi privásse délle notízie necessárie per dar effétto al mío fissáto proponiménto d' andár a trovárti. Le vérgini che quì ábitano, sóno talménte ignoránti, che non póssono soddisfáre la mínima mía curiosità.

Il lóro cúlto vérso la Divínità del paése richiéde, che rinúnzino a' di léi più maravigliósi dóni, a' lúmi dell' intellétto, a' sentiménti del cuóre, e crédo eziandío al ragionévol intendiménto; così alméno le lóro sciócche ed insípide paróle col fan pensáre.

Rinchiúse, cóme le nóstre, hánno un vantággio di cúi siámo príve néi Témpj del Sóle: quívi alcúne apertúre nélle múra fátte, e solaménte rituráte da cérte sbárre incrocicchiáte, e l'úna all' áltra assái vicíne perchè non si póssa di quíndi uscíre, lásciano la libertà di vedére e di conversáre con quélli che son al di fuóri; e siffátti luóghi si chiámano *Parlatórj*.

Col vantággio di tal acconciaménto, ío contínuo a prénder lezióni di scritto: non párlo con áltri,

qu'au maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation maladroite ou d'une ignorance honteuse. Quoiqu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante, est son amant, comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir ; et, pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle ; c'est que cette mère glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare, établi parmi les grands seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain Ordre, dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle ; son courage est soutenu par des lettres de son amant, que je reçois de mon maître à

fuorchè col Maéstro che m'inségna ; e com' égli non sa onninaménte áltro che la súa árte, non può trármi dálla mía ignoránza. Celína non mi páre méglio addottrináta ; ossérvo nélle súe rispóste un non so che di confúso e d'incérto, che da áltro procéder non puóte, se non da úna dissimulazión mal accórta, o da úna vergognósa ignoránza. Ma che che si sía, il súo ragionáre è sémpre limitáto agl' interéssi del súo cuóre, ed a quélli di súa cása.

Il gióvine Francése che le parlò un giórno nell' uscír dállo spettácolo in cúi si cánta, è il súo amánte, cóme ío mel éra ben immaginato. Ma la Signóra Detervílle, che non vuól con ésso lúi congiúnger'a, le proibísce di vedérlo ; e per impedírglielo con maggiór sicurézza, vuól ch'éssa di favellár s'asténga con chicchessía.

E' non è già che la súa scélta sía indégna di léi : ma quésta mádre vanagloriósa ed inumána si prevále d'un úso bárbaro, stabilíto tra' gran Signóri del paése, per costrínger Celína a pigliár l'ábito di Vérgine, acciò così rimánga ricchíssimo il figliuólo súo primogénito. Per simigliánte ragióne, élla ha già obbligáto Detervílle ad entrár in un cérto órdine religióso, dal quále non potrà più uscíre, pronunziáto che avrà cérte paróle, che si chiámano *Vóti*.

Celína fa ógni resisténza possíbile al sacrifício di che élla è richiésta ; il súo corággio è sostenúto da alcúne léttere del súo Amánte, le quáli ío ricévo dal mío Maéstro di scrítto, ed a léi le conségno ; ma quésta súa amorósa nóia ha non per tánto cangiáta in

écrire, et que je lui rends ; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que, loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit, avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié ; et si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience et le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit, tes vertus, et jusqu'à ton amour.

Ma *China* même, (je ne lui sais point d'autre nom ; celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé) ma *China*, qui sembloit m'aimer, qui m'obéit en toute autre occasion, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi ; ou, si je lui impose silence, elle sort : Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule et pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion, pour te conserver ma vie,

cotál guísa l'índole súa, che in luógo di trattármi béne e corteseménte siccóme usáta éra di fáre príma ch' ío la súa favélla intendéssi, éssa infónde adésso nel nóstro conversár compagnévole siffátta amarézza, che le míe péne viè più inasprísce.

Confidénte perpétua délle súe, l' ascólto sénza fastídio, la compiángo sénza sfórzo, amichevolménte la confórto ; ma se il mío amóre, in me pélla descrizióne del súo riaccéso, ardísce esalársi dal mío opprésso cuóre, appéna ho ío pronunziáto il túo nóme, che d'impaziénza e disprézzo dipínta afférma tu non avér nè ingégno, nè virtù, e neppúre amóre per me.

La mía *China* stéssa, (non so dárle áltro nóme, perciocchè quésto, esséndo parúto lépido, le è státo continuáto), la mía *China*, che paréva amármi, che mi obbedísce in ógni áltra occorrénza, ardísce púre esortármi a cacciár vía ógni mío pensiéro di te ; e se le impóngo silénzio, éssa da me s'allontána : Celína sopraggiúnge, convién nascóndere il mío cordóglio. Quésta suggezióne tiránnica è il cólmo de' máli miéi. Altro più non mi rimáne, se non l'único e malagévol confórto di túttа vergár quésta cárta coll' espressióni del mío ténero affétto, perciocchè déssa è il sólo dócile testimóne de' sentiménti di quésto cuóre.

Ahimè ! che fórse indárno ío mi affatíco, fórse ignorerái per sémpre ch' ío mái non víssi che per te sólo. Quést' órrido pensiére infievolísce il mío corággio, ma a rómper non vále il mío proponiménto di continuár maisémpre a scríverti. Consérvo la mía

j'écarte la raison barbare, qui voudroit m'éclairer : si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en suis certaine : sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE VINGTIÈME.

Jusqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont guère moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causé par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelque idée, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ; aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles, en général, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

illusióne, per conservárti la mía víta ; e da me allontáno la ragióne tiránna, che trar mi vorrébbe dálla mía mentál cecità : se di rivedérti più non avéssi speránza, Aza mío cáro, perderéi indubitataménte la víta ; perciocchè éssa sénza di te un angoscióso martíre per me sarébbe.

LÉTTERA VÉNTESIMA.

A NIUNA áltra cósa infín ad or non attési, Aza mío cáro, se non ad isfógar le acúte péne del mío cuóre, e di quélle del mío intellétto non ti féci paróla, comecchè quéste síeno non men di quélle gravóse. Una ne próvo íntra l'áltre la di cúi natúra è a nói del túttо sconosciúta, esséndone cagióne gli úsi generáli di quésto pópolo, tánto da' nóstri divérsi, che se non te ne déssi úna quálche idéa, tu non potrésti délle míe sollecitúdini sentír compassióne.

Il govérno di quésto império, del túttо oppósto a quéllo del túo, non men che difettóso ésser débbe. In cámbio di dovér cóme il *Capa-Inca* provvedére álla sussisténza de' suói pópoli, i sovráni d' Európa la própria ricávano dálle fatíche de' lóro súdditi, quínci i delítti e le sciagúre condúconsi in grandíssima cópia, siccóme cóse che da' mal soddisfátti bisógni quási sémpre procédono.

L'infelicità de' nóbili násce, generalménte parlándo, dágli ostácoli, che han da víncere per conciliáre la lóro magnificénza apparénte cólla lóro miséria effettíva.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie ; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres ; les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or ; et, par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, et qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état : ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les lois. Mais, hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni

La maggiór párte de' vivénti sussíste solaménte con quel che quì è détto commércio o indústria ; la mála féde è il mínimo delítto che ne risúlti.

Una párte del pópolo è costrétta a ricórrer per vívere all' altrúi umanità ; ma gli effétti di questa ne són così scársi, che i póveri sventuráti hánno appéna quánto básta per non morírsi di fáme.

Non è possíbile, sénza avére dell' óro, di acquistáre la mínima porzióne di quélla térra, che la natúra ha ugualménte concéssa a túlti i mortáli. Sénza possedére quéllo che chiámano béni, égli è impossíbile d'avér dell' óro ; e per un' inconsistènza che offénde il lúme di ragióne, quésta Nazióne supérba, secóndo le léggi di un fálso onóre da léi inventáto, réputa disonorévole il ricévere da qualsivóglia áltra persóna, che dal Sovráno, ciò ch'è necessário al sostentaménto délla víta e délla súa condizióne : ma le munificénze del sovráno a così póchi de' suói súdditi largíte sóno, attésa la quantità de' bisognósi, che non minór sarébbe la follía d'aspirár a partecipárne, di quéllo che il vitupério ésser potrébbe di liberársi cólla mórte dall' impossibilità di vívere sénza il rossóre d'un úmile státo.

La contézza di táli funéste verità mi féce primieraménte náscer in cuóre la compassióne per gl' indigénti, e túlta accénder di sdégno cóntro le léggi. Ma, ohimè ! quánto fúrono acérbe le considerazióni, che quíndi ío féci su di me stéssa, nel sentíre il disprézzo col quále si párla universalménte di quélli che non

industrie ; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte, qui ne vient pas d'une faute commise, me soit étranger ; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient, malgré moi, par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la superficie ; leur véritable substance est de bois : de même, ce qu'ils appellent politesse, cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice, que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connoissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *livres* : quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils

son ricchi! Non ho nè óro, nè térre, nè indústria; e sóno necessariaménte nel número dégli abitánti di quésta Città. Oh Dío! in che órdine débbo ío éssere annoveráta?

Comecchè ógni sénso di vergógna, che non procéde da alcún fállo commésso, totalménte ignóto mi sía; comecchè ío appién conósca éssere gran follía il sentírne la virtú per ragióni independénti dal mío potére o dálla mía volontà, non pósso non attristármi dell' opinióne che gli áltri hánno di me: e di ciò intollerábil nóia porteréi nell' ánimo, se non isperássi che la túa generosità mi metterà un giórno in istáto di compensár colóro i quáli mi umíliano malgrádo di me con que' dóni, ond' ío mi tenéva innánzi trátto onoráta.

Véro è che Celína si stúdia con ógni sfórzo di calmár le míe inquietúdini intórno a ciò; ma quél ch' ío védo e quél ch' ío inténdo dálla génte di quésto paése, fa ch' ío per lo più non mi fídi délle lóro paróle: le lóro virtù, Aza cáro, non han maggiór sussisténza délla lóro ricchézza. Le suppelléttili ch' ío credéva d'óro, ne hánno sólo la superfície; la lóro véra sostánza è di légno; nélla stéssa guísa, quéllo che chiámano cortesía, nascónde leggierménte i lóro difétti sótto l'apparénza di virtù; ma, con un póco d'attenzióne si scópre l'artifício de' lóro costúmi non méno agevolménte di quéllo délle lóro fálse ricchézze.

La maggiór párte di quéste scopérte mi vien communicáta da úna sórta di scrittúra che si chiáma *Líbri:* comecchè non póco ancór malagévol mi sía l'intén-

contiennent, ils me sont fort utiles ; j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire, si je les entendois mieux, ni le désir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'âme ce que le soleil est à la terre, et que je trouverois avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin : mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avoit-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes ; elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

der ciò che conténgono, e' mi son tuttavía utilíssimi ; ne ricávo délle notízie, Celína mi spiéga ciò che ne sa, e ne compóngo idée che stímo ésser giúste.

Alcúni di quésti líbri inségnano quéllo che gli uómini hánno fátto, ed áltri, quéllo che hánno pensáto. Non pósso esprímerti, Aza mío cáro, quále sarébbe il mío piacére leggéndoli, se méglio l'intendéssi, nè quál sía l'ardentíssimo desidério che ho di conóscere alcúni di quégli uómini divíni, che li compóngono. Io ben m'avvéggio éssere éssi all' ánima nóstra quél che il Sóle è álla térra, e che troveréi ragionándo con lóro túlti i lúmi, e túlti gli aiúti di che ío ho mestiéri : ma non so prénder alcúna speránza di potér mái quésto mío contentaménto ottenére. Quantúnque Celína légga assái sovénte, púre élla non è tánto ammaestráta che básti per appagármi ; appéna le éra venúto in pensiéro che i líbri fósser compósti dágli uómini ; i nómi lóro le sóno ignóti, e nemmén sa se éssi síano ancóra in víta.

Ti porterò, Aza cáro, quánto potrò raccógliere di quéste ópere maraviglióse, te le spiegherò nélla nóstra língua, godrò liéta dell' inestimábil contentézza di procuráre un nuóvo piacére all' oggétto dell' amór mío. Ahimè lássa ! potrò ío mái quésti miéi proponiménti recár ad effétto ?

LETTRE VINGT-UNIÈME.

Je ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza ; on m'a fait parler à un *Cusipata*, que l'on nomme ici *Religieux* ; instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand Seigneur, savant comme un *Amauta*, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la religion de France, et m'exhorter à l'embrasser.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour apercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation ; j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de *Manco-capac*, et du marais *Tisicaca* (1) ; la morale en est si belle, que j'aurois écouté le *Cusipata*

(1) Voyez l'histoire des *Incas*.

LÉTTERA VENTÉSIMA-PRIMA.

Non mi mancherà più matéria ónde ragionár téco, mío cáro Aza; úna opportunità mi fu dáta di favellár ad un *Cusipata*, che quì viéne, chiamáto *Religióso*; quésti cóme colúi che in ógni sciénza sénte mólto avánti, mi ha promésso di non lasciármi ignorár cos'alcúna. Cortése cóme un gran signóre, dótto cóme un *Amauta*, sa così ottimaménte il víver del móndo cóme i dógmi délla súa religióne. La súa conversazióne, più útile d'un líbro, m'ha così fattaménte appagáta, ch' ío non ébbi mái símil piacére a quésto, dacchè le míe sciagúre han me da te allontanáta.

Egli éra a me venúto per insegnármi la religióne di Francia, e per esortármi ad abbracciárla.

Egli mi parlò in cotál guísa délle virtù in éssa ordináte, che non pósson non ésser trátte dálla légge naturále, e váglia il véro, élleno son così púre cóme le nóstre; ma per difétto fórse di mentál perspicácia ío non so scórger la míuima congruénza fra le mássime di quésta religióne, ed i costúmi délla nazióne che la proféssa; ánzi tále, e tánta opposizióne vi tróvo che non può per niún ragionévol módo nell' ánimo capírmi cóme ciò sía.

Quánto all' órigine ed a' fondaménti di quésta religióne, e' non mi son parúti méno incredíbili délla stória di *Mancocapac* e délla palúde *Tisicaca* (1); la súa morále è così perfétta, che avréi con viè maggiór,

(1) Védi la stória degl' *Incas*.

avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil ; toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposoit aux miens ; mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son âme par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs, un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien : je l'interrompis, dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cusco*, et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le *Cusipata* y satisfit avec bonté, et quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose étoit possible, pour affermir mon courage, et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée ; je priai le *Cusipata* avec les plus vives ins-

compiacénza ascoltáto il *Cusipata*, se non m'avésse parláto con irreveránte disprégio del sácro cúlto da nói al Sóle prestáto; ógni qualúnque parzialità estíngue in noi la féde, che altrúi dar vorrémmo. Avréi potúto applicáre a' suói ragionaménti quél che égli opponéva a' miéi; ma, se le léggi dell' umanità viétano il percuótere alcúna persóna, poichè ciò sarébbe fárle un mále, con maggiór fondaménto non si vuól far ingiúria all' ánima súa cóllo schernír le súe opinióni. Io perciò mi contentái di dírgli quéllo ch' ío ne sentíva sénza púnto a lúi contradíre.

Oltrechè, un affáre, che più mi stáva a cuóre, stimolávami a cambiár la matéria de' nóstri ragionaménti, ónde l'interrúppi súbito che mi fu possíbile, per domandárlo quánto fósse la città di Parígi da quélla di *Cusco* distánte, e se pur far se ne potésse il passággio. Il *Cusipata* soddisféce assái cortesemente álle míe dománde; ed avvegnachè mi rappresentásse cóme infinita la distánza di quéste dúe città, e mi facésse consideráre cóme insuperábili le difficoltà di fárne il viággio, e' mi bastò sapére che ciò impossíbil non fósse per avvaloráre il mío corággio, e perchè ío con sicurtà mi disponéssi d' aprír la mía intenzióne al buón religióso.

Egli mostrò di maravigliársene fórte, e si sforzò stornármi ad úna tále imprésa con paróle così amorévoli, che il cuór altaménte rintenerímmi col pórmi égli innánzi ágli ócchi i perícoli a' quáli ío voléva méttermi in avventúra: nondiméno dal mío primiéro proponiménto non mi rimósse; ánzi pórsi al *Cusipata*

tances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail ; il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance et par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; et qu'ayant un oncle tout-puissant à la Cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne, me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Ce savant homme m'apprit aussi comment le hasard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire, et que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels étoit celui qui me portoit.

i più cáldi priéghi a ciò m'insegnásse il módo ónde tornármene álla mía pátria. Non vólle ésso méttersi a parláre d'alcúna particolarità ; mi dísse sólo che Detervílle siccóme uómo di legnággio nóbile, e per se stésso assái próde, e valénte, esséndo da mólto tenúto, tánto potrébbe quánto vorrébbe ; e che avéndo égli álla córte di Spágna úno zío potentíssimo, di leggiéri avrébbe più che verún áltro potúto procurármi novélle del nóstro sventuráto paése.

Per far ch' ío interaménte deliberássi d' aspettáre il di lúi ritórno, che égli accertómmi dovér ésser assái tósto, soggiúnse, che, conoscéndomi ío sì fattaménte a quél generóso amíco obbligáta, non potéva per niún laudévol módo di me dispórre sénza il di lúi consentiménto. Approvái il súo díre, e volentiéri udíi mólto commendáre da lúi l'egrégie dóti le quáli cotánto innálzano Detervílle sópra ógni áltro délla súa condizióne. Il péso délla gratitúdine è assái leggiéri, Azz mío cáro, quándo per le máni délla virtù impósto ci sía.

Quésto scienziáto uómo mostrómmi eziandío, cóme il cáso avéva condótti gli Spagnuóli síno al túo sciaguráto Império, e che l'avidità dell' óro éra státa la sóla cagióne délle lor crudeltà. Mi spiegò póscia in che módo le léggi délla guérra mi avéssero fátta cadére nélle máni di Detervílle per mézzo d'un combattiménto, nel quále égli avéva gloriósa vittória avúta dégli Spagnuóli, e préso lóro parécchie návi fra le quáli trovávasi quélla sópra cúi églino m'avévan fátta portáre.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événemens funestes, et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines ; j'attends le reste du retour de Déterville : il est humain, noble, vertueux ; je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

J'avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant *Cusipata* ; mais une seconde visite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la première.

Si d'abord il m'avoit paru doux et sincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Ultimaménte, Aza mío cáro, s'égli ha pienaménte riconfermáte le míe sciagúre, égli ha alméno da me rimóssa quélla gravósa obumbrazióne, ónde gli ócchi délla mía ménte offuscáti érano, le cagióni ignorándo di tánti fortunósi cási avvenúti; nè quésto è pícciol alleggiaménto délle míe nóie: aspétto pel rimanénte il ritórno di Detervílle: égli è nóbile, umáno, virtuóso: pósso fár cónto délla súa generosità. Se a te mi renderà, quál favóre! quál giúbbilo! quál felicità sarà la mía!

LÉTTERA VENTÉSIMA SECÓNDA.

Io avéva speráto, mío cáro Aza, di fármi amíco il dótto *Cusipata*; ma la súa secónda vísita ha totalménte cancelláto la buóna opinióne ch' ío nélla príma avéva di lúi concepúta.

Perciocchè e' non m'éra da princípio parúto men cortése e sincéro, di quél ch'ío quésta vólta il ritrovássi rúvido uómo e fálso in túttо quél che mi dísse.

Avéndo oramái l'ánimo in quiéte pósto intórno ad ógni cósa a' miéi affétti appartenénte, ío pur voléva appágar la mía curiosità intórno a que' maravigliósi, e valentíssimi uómini che compóngono i líbri; cominciái ad informármi del grádo che óccupano nel móndo, délla veneraziόne che si ha per éssi, dégli onóri, in fíne, e déi triónfi che véngono lóro costituíti in guiderdóne di tánti benefíci nélla società umána operáti.

Je ne sais ce que le *Cusipata* trouva de plaisant dans mes questions, mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être ?

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guère moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction ; celle du religieux m'indigna, et je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois, il m'opposa des raisonnemens si forts et si convaincans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi, qui pût les combattre ; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, et paroissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, toutes insipides qu'elles étoient, ne laissèrent pas de m'offenser ; je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage et ses paroles devinrent sévères ; il osa me dire que

Non so quél che il *Cusipata* trovàsse di sollazzévole nélle míe dománde, ma sorríse a ciascúna, e vi rispóse con détti così póco moderáti, che difficil cósa non mi fu il conóscere, ch' égli ingannár mi voléva.

Infátti, se débbo prestárgli féde, quésti uómini, sénza verún dúbbio superióri ágli áltri per la nobilità ed utilità délle ópere lóro, rimángono spésso sénza mercéde, e son costrétti, pel sostentaménto délla lor vita, a véndere i lóro pensiéri, cóme la plébe vénde, per sussístere, le più víli produzióni délla térra. E cóme mái sarébb' égli possíbile ?

L'ingánno, Aza cáro, non mi dispiáce méno sótto la máschera trasparénte del motteggiáre, che sótto il grósso e spésso vélo délla seduzióne ; ónd' ío per quéllo del religióso forteménte crucciáta non dégnai di più rispóndergli.

Più non sapéndo cóme soddisfáre álla mía curiosità, ricominciái a parláre del mío viággio ; ma in cámbio di dissuadérmene cólla prístina súa affabilità, mi oppóse ragionaménti così gagliárdi e così convincénti, i quáli ío non avréi sapúto cóme riprováre, se il mío amór non avésse in favór túo militáto ; e quésto manifestáili, sénza púnto schífa mostrármene.

Sorridéndo égli allóra, e paréndo dubitáre délla vérità del mío díre, non mi rispóse se non con motteggi, i quáli, comecchè insípidi fóssero, i' non me ne sentíi perciò méno offésa ; mi sforzái di convíncerlo délla verità délle míe paróle ; ma più l' espressióni dél mío cuóre ne provávano i sentiménti, più il súo vólto e le súe paróle s'inasprívano ; quíndi, cresciútali la bal-

mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'un ou à l'autre ; enfin, que je ne pouvois t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées, la plus vive colère s'empara de mon âme ; j'oubliai la modération que je m'étois prescrite ; je l'accablai de reproches ; je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles ; je lui protestai mille fois de t'aimer toujours ; et, sans attendre ses excuses, je le quittai, et je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

O mon cher Aza ! que la raison de ce pays est bizarre ? elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien, d'être fidèle à ses engagemens ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnoissance, et semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable, si je te rétablissois sur le trône de tes pères ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m'approuveroit, si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tous, je ne possède que ma tendresse, on veut que je te la ravisse ; il faut être ingrate, pour avoir de la vertu. O mon cher Aza ! je les trahirois toutes, si je cessois un moment de t'aimer. Fidèle à leurs lois, je le serai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

dánza, mi dísse, che il mío affétto vérso di te éra incompatíbile cólla virtù, che a me facéva mestiéri di rínunziáre o all' úno o all' áltra, e finalménte ch'io non potéva amárti sénza delítto.

A táli insensáte paróle, l'ánimo mío s'accése d'íra; e quélla moderazión dimenticándo, ch' ío m' éra da príma prescrítta, gli díssi grandíssima villanía: il rési avvisáto di quánto mi sembrávano fálse le súe paróle, gli protestái mílle vólte di mái sémpre amárti, e sénza più aspettár le súe scúse, così il lasciái, e córsi a rinchiúdermi nélla mía cámera, dóve ío éra ben sicúra ch' égli non avrébbe potúto seguitármi.

Oh, mío cáro Aza! quánto è fantástica la ragióne in quésto paése! éssa pur generalménte consénte la maggiór di túlte le virtù consístere nel beneficáre, nel fedelménte servár le promissióni altrúi fátte; e quíndi ne' cási privati, d' attenére ci viéta quélle, che il più puríssimo sentiménto ne féce contrárre. Essa impóne il riconosciménto de' ricevúti benefíci, e sémbra prescrívere l'ingratitúdine.

Saréi mólto da commendáre, se sul réal tróno ti riponéssi de' tuói maggiór; e son colpévole nel conservárti un béne viè più inestimábile di túlti gl' impérj del móndo. Si approverébbe ch' ío de' tuói servígi ti guiderdonássi co' tesóri del Perù. Sprovvísta di túlto, a túlti sottopósta, áltro tesóro non mi résta, che l'affettuóso amór mío, e si preténde, ch' ío te ne privi; égli è d'uópo éssere ingráta per éssere virtuósa. Ah, mío cáro Aza! violeréi ógni virtú, se cessássi un moménto di amárti. Fedéle álle lóro léggi, il sarò púre all' amór mío, e per te sólo terrómmi in víta.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Je crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir, qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causée le retour de Déterville ; mais, comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeler ; il n'y avoit pas long-temps qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus. Quelle fut ma surprise d'y trouver son frère avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'estime et de l'amitié ; ces sentimens sont presque des vertus : je les exprimai avec autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon libérateur, le seul appui de mes espérances ; j'allois parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins, ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore François lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre ! combien d'éclaircissemens à lui demander ! combien de reconnoissances à lui témoigner ! Je voulois tout dire à la fois, je disois mal, et cependant je parlois beaucoup.

LÉTTERA VENTÉSIMA-TÉRZA.

Non v'è cósa, siccóme ío avvíso, Aza mío cáro, tránne la consolazión di rivedérti, di che ío maggiór letizía sentír potéssi di quélla da me provàta al ritórno di Detervílle ; ma cóme se non mi fósse dáto il godérne più alcúna, che con quálche amarézza mescoláta non sía, fu quésta da sopravvegniénte maninconía prestaménte seguitáta, la quále puránche nélla ménte mi dúra.

Celína éra iermattína nélla mía cámera, quándo si vénne arcanaménte a chiamárla ; nè guári dópo che mi ébbe lasciáta, mi féce díre che andássi al Parlatório : frettolósa vi córsi ; e quál fu mái il mío stupóre, nel trovárvela in compagnía di súo fratéllo !

Non mi studiái púnto di nascóndere il piacére, ch'ío pélla súa venúta sentíva nell' ánimo ; égli è pur convenévole l' avér ío per lúi véra stíma, ed intéra amicízia ; sentiménti che quási virtù son da chiamársi, i quáli ío così sinceraménte con paróle gli dimostrái, cóme déntro di me li provàva.

Vedéva il mío liberatóre, l'único sostégno délle mie speránze ; éra finalménte giúnto il moménto d'apertaménte ragionáre di te, del mío amóre, de' miéi propониménti ; già più non potéva in me contenére la mía sovérchia letízia.

Io non avéva ancóra il Francése linguággio apparáto, quándo Detervílle se ne partì : quánte cóse avéva ío a narrárgli ! quánti dúbbj a spianáre ! quánte grázie dovéva ío réndergli ! Io voléva dir túttо in úna vólta, mi spiegáva mále, eppúre di parlár non sapéa rimanérmi.

Je m'aperçus pendant ce temps-là, que la tristesse, qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Déterville, se dissipoit et faisoit place à la joie : je m'en applaudissois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j'attends tout ? Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même temps que j'étois entrée : peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle !

Déterville, attentif à mes paroles, paroissoit se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre : je ne sais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquèrent, je les cherchois ; il profita d'un moment de silence, et mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : à quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux, que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes, au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part.

M'avíddi, che in quésto mézzo la maninconía, la quále ío avéva scórta sul vólto di Detervílle nélla súa príma entráta, a póco a póco spariva, e così all' allegrézza dáva luógo ; ío me ne compiacéva, e viè più d'eccitárgliela in cuór mi studiáva. E conveníva égli ch' ío mi guardássi dal fárne tróppa sentíre ad un amíco, cúi tánto tenúta sóno, e da cúi cotánto mi gióva ancóra speráre ? Non però di méno la mía sincerità in siffátto erróre il trásse, che ne fo óra dolorosíssimo piánto.

Celína se n' éra sventurataménte uscíta fuóri nel medésimo púnto ch' ío éra entráta ; dico sventurataménte, perciocchè col trovársi ívi présente élla avrébbe per avventúra impedíto úna sì acérba conferénza.

Detervílle atténto a udíre le míe paróle, maraviglióso piacére paréva sentírne nell' ánimo, sénza púnto mostrár di volérne rómpere l'órdine : púre, cóme ío m'apparecchiáva a domandárlo intórno al mío viággio, ed a spiegárgliene la cagióne, úna non so quál turbazióne sentíi náscermi nélla ménte ; non potéi formár la paróla intiéra, ed in váno me ne studiáva, allór quándo sapéndo trár profítto d'un moménto di silénzio, ed esséndosi con úna gámba pósto dinánzi álla gráta in ginocchióne, e quélla tenéndo con ámbe le máni avvinchiáta : A quál mái passióne, mi dísse con vóce rótta e sommessa, angélica Zília mía, débbo ío attribuír quél piacére, che sì naturalménte m'impromettono i bégli ócchi vóstri, non men che le dólci paróle ? Son ío fórse il più avventuráto uómo del móndo ; ío cúi pur testè mía sorélla ha fátto intén-

Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point ! Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même, si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon âme.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, et vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chère Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit. Peut-être n'est-ce que pour me plonger plus cruellement dans le désespoir dont je sors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, si je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le François pour détruire mes justes

dere dovér debitaménte métter grandíssima compassióne in altrúi? Non so, gli rispósi, che mái póssa avér fátto Celína che dispiacér vi dovésse; ma son più che cérta, che niúna cósa per me farássi giammái, la quále men che gráta riuscír vi dovésse. Ma púre, replicò égli, éssa mi ha óra détto, ch' ío prénder non dovéva speránza alcúna dell' amór vóstro. Io! fórte gridái troncándogli la favélla, ío non amárvi! Ah! Detervílle, cóme può vóstra sorélla accusármi di un tal delítto? L'ingratitúdine m'inorridísce, odieréi me stéssa, se credéssi che possíbil mi fósse di cessár d' amárvi giammái.

Méntre ío pronunziáva quéste póche paróle, paréva, tánta éra l'avidità de' suói sguárdi, che volésse spiár l'íntimo fóndo dell' ánima mía.

Mi amáte, Zília, mi díss' égli, e sì mel díte! Daréi la mía víta per udíre úna dichiarazióne sì lusinghévole; ma créder nol pósso neppúre allór ch' ío l'ódo. Zília, Zília mía cára, è dúnque vér che mi amáte? Non v'ingannerésteforse vói stéssa? La vóstra vóce, gli ócchi vóstri, il mío cuóre, túttto m'indúce a speráre; ma per avventúra sarónne quíndi più crudelménte in quélla disperazión risospínto, ónde óra pármi ésser trátto.

Vói mi fáte stupíre, rispósi; e dónde mái násce la vóstra diffidénza? Dacchè vi conósco, se non ho potúto fármi capír con paróle, túttte le míe azióni non v'hánno élleno apertaménte mostráto l'ámor mío? Nò, replicò égli, non pósso ancóra lusingármi di tánta felicità: non parláte il Francése tánto béne che básti a

craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais ; mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables : *je vous aime.* Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles ; ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnoissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon cœur, et doivent satisfaire le vôtre.

Ah ! Zilia, me répondit-il, que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza, est tout différent de ceux que j'ai pour vous : c'est ce que vous appelez l'amour....

Quelle peine cela peut-il vous faire ? ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel des regards remplis de douleur : j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, et que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous

liberármi da' miéi giústi timóri ; so che la vóstra intenzióne non è d'ingannarmi ; ma spiegátemi, di grázia, quál sía il sénso, che vói dáte a quéste dolcíssime paróle : *vi ámo*. Síami la mía sórte con decísa rispósta palése, e ch' ío quíndi mi muóia a' piédi vóstri o di cordoglio o di piacére.

Cotéste paróle ; gli dissi un póco intimoríta dal cáldo disío, ónde accési mi párvero gli últimi détti suói ; cotéste paróle débbono, cred' ío, fárvi conóscere, che mi siéte cáro, che stámmi a cuóre la sórte di vostro státo, e che l'amicízia e la gratitúdine con fórti legámi a vói annodáta mi téngono ; táli sóno i sénsi in che il mío cuór si compiáce, e di quésti appagár dovrébbesi il vóstro.

Oh Zília ! mi rispós' égli, oh quánto la significazióne de' vocáboli vóstri divién débile e fiácca ! oh cóme l'amoróso suón di vóstra vóce va perdéndo il súo prístino ardóre ! Celína mi avrébb' éssa détto il véro ? Non avréste vói per Aza quéll' affezióne, che óra dicéste per me sentíre ? No, replicáili tósto, la passióne, che ho per Aza, è del túttо da quégli affétti divérsa, i quáli ío próvo per vói : éssa è quélla che da vói chiámasi amóre....

Di quál péna potrébbe mai ciò ésservi cagióne ? soggiúnsi ío, vedéndolo impallidíre, abbandonár la grára, e lanciár vérso il Ciélo sguárdi d'angosciósa nóia ripíeni : se sérbo ad Aza l'amór mío, egli è perchè già n' ébbi da ésso in pégno il súo, e perchè dobbiámo un giórno ésser con dolcíssimo legáme insiéme strétti. Nè ío so in túttо ciò vedér cósa, che

et lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il ? repris-je. Vous n'êtes point de ma nation : loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a joints, et ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager ; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue : votre beauté me frappa ; mais son impression auroit peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractère ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous savez, Zilia, si j'ai respecté cet objet de mon adoration ! Que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés !

a voi póssa per verún módo appartenére. Tútto quel che a vói, o a lúi s'appartiéne, esclamò égli, e' non può ésser che a me non s'aspétti egualménte, perciocchè ío di vói m'accési d'un amóre ben più fervénte di quéllo, che Aza provásse giammái. Io non védo, soggiúnsi, cóme mái ciò póssa éssere; vói non siete mica délla mía nazióne; in véce di avérmi scélta per ispósa, il cáso sólo ci ha insiéme ridótti, ed óggi è la príma vólta, che possiám liberaménte l'úno aprír all' áltra i própj pensiéri. Cóme mai avréste vói per me quéll' affettuóso sentiménto di cúi pur óra ragionáto mi avéte?

E quál maravíglia se l'adórna leggiadría vóstra ed il mío costúme válsero a legármi a vói síno álla mórte? Senténdomi naturalménte ténero, indoléntе, e nemíco dell' artifício, le noióse péne le quáli conveníva sostenér per investigár il cuór délle fémmine, ed insiememénte il timóre di non trovárvi quélla sincerità che in ésse desideráva, fecéro ch'ío áltro non sentíssi fin quì per lóro che un appetíto instábile e transitório; e sénza passióne amorósa mi víssi fin al moménto in cúi vi ho vedúta: innamoráimi da príma délla vóstra bellézza; ma quésta mía passióne per vói sarébbe per avventúra státa così leggiéra, cóme per mólte áltre lo fu, se la piacevolézza e l'ingenuità dell' índole vóstra non mi avéssero fátto ravvisáre in vói quéil' oggétto, che la mía immaginazióne m'avéva così spésso nélla ménte dipínto. Com' ío pói m'ábbia quíndi in reverénza avúto quést' oggétto dél mío amoróso ardóre, Zília, vói vel sapéte! Che non

Mais loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyois accablé ; hélas ! quel sacrifice ! Je ne sais si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien ! Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, et je l'aimerai jusqu'à la mort. Je ne sais, ajoutai-je, si vos lois vous permettent d'aimer deux objets de la même manière ; mais nos usages et mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres ; la vérité m'est chère, je vous la dis sans détour.

costómmi il resístere álle tánte opportunità lusinghévoli, che la dimestichézza di úna lúnga navigazióne mi ponéva davánti! Quánte vólte v'avrébbe la vóstra innocénza in balía di me dáta, s'ío non avéssi il concupiscíbile appetíto con fermézza d'ánimo raffrenáto! Ma in véce di fárvi ingiúria, ristrínsi mái sémpre il focóso amór mío déntro a' términi del più rispettóso silénzio; impósi ánzi a mía sorélla, che a súo potére non ve ne facésse mái sentír paróla, perciocchè ío voléva conóscermene a vói sóla obbligáto. Ah, Zilia! se niúna tenerézza nel cúor non vi viéne per così affettuósa reverénza, andrò da vói lontáno, ma ben m' accórgo che la mía mórte sarà il prézzo d'úna tal privazióne.

La mórte vóstra! fórte gridái, púnta del cordóglio sincéro dal quále ío vedévalo opprésso; ahimè lássa! che pérdita amára sarébbe cotésta per me! ío non so dir se quélla délla mía víta mi dovésse ésser più spaventévole.

Or dúnque, Zilia, mi díss' égli, se la mía víta vi è cára, comandáte ch'ío víva. E che mí convién dúnque fáre? gli díss' ío. Amármi, rispóse, come amaváte Aza. L'ámo sémpre ugualménte, replicái, ed ameróllo síno álla mórte. Io ignóro, soggiúnsi, se le vóstre léggi vi perméttano d'amáre dúe oggétti nélla medésima guísa; ma i néstri costúmi ed il mío cuóre mel viétano. Contentátevi di quéll' affezióne che vi prométto, che alcúna più fórte non potréi avérne per vói; la verità stámmi a cuóre, e sénza alcúna circuizión di paróle or ve la díssi.

De quel sang-froid vous m'assassinez ! s'écria-t-il. Ah, Z lia ! que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise ! Eh bien ! continua-t-il, après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner ; ou tout au moins, qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort, et pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un sang-froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant ; vous serez satisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza : des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur ; mes larmes coulèrent en abondance ; elles m'empêchèrent long-temps de répondre à Déterville, qui de son côté gardoit un morne silence. Eh bien ! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus ; mais je n'en vi-

Oh cóme ad ánimo riposáto fieraménte mi trafiggéte! esclamò égli. Oh! quánto amóre vi pórto, Zília mía, perciocchè m'accénde eziandío la vóstra crudél ingenuità! Or béne, continuò égli, dópo éssersi státo alquánto in silénzio, l'amór mío vínca pur dúnque la vóstra acerbíssima crudeltà. La felicità vóstra m'è délla mía assái più cára. Continuáte pur francaménte quél vóstro parlár sincéro, che sì di me fa strázio: dítemi; quále speránza fermáste vói nel vóstro Aza, cúi tánto amóre serbáte?

Ahimè! gli díssi, non ne fermái se non in vói sólo. Apprésso gli féci inténdere cóme ío avéva udíto díre, la communicazióne cólle Indie non éssere impossíbile, e cóme ío concepíta avéva speránza, ch' égli prenderébbe módo convenévole a fármivi ritornáre, o alméno, che gli dovésse piacére di fáre a te pervenire i miéi nódi, ed a me le túe rispóste, acciocchè, entrámbi consapévoli ío délla túa fortúna, e tu délla mía, potéssimo usárne cóme méglio sapéssimo.

Troverò módo, mi díss' égli sforzataménte mostrándosi sério, a rinvenír quál sía la sórte del vóstro amánte: saréte délla vóstra richiésta servíta; ma presumeréste indárno di rivedére il fortunáto Aza; perciocchè gl' impediménti, che vói da lúi divídono, sóno invincíbili.

Quéste paróle, Aza cáro, con mortál puntúra mi trafíssero il cuóre, e le míe lágrime sopravvénnero in tánta abbondánza, che m'impedírono per lúngo témpo di rispóndere a Detervílle, il quále in quánto a se tácito e pensiéroso si stáva da un láto. Or vía, gli díssi álla

vrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, et je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, et je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots, il sortit et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venoit de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y serois restée long-temps, si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit sorti sitôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appeloit le malheur de son frère. Ensuite tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? Mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser ; je sortis ; elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paroître, sans avoir

fine, io nol vedrò più, ma per quésto non rimarrà ch'io víva mái sémpre per lúi: se la vóstra liberále e véra amistà procederà tánto avánti da procurárci un quálche cartéggio, la víta mía sarà méno intollerábile, e morrò conténta, se pur mi prometteréte di fárgli sapére, ch' io sóno mórta súa fída amánte.

Ah! quésto è tróppo, esclamò égli, subitaménte levándosi: sì, sarò io sólo, se pur fía possíbile, lo sventuráto mortále. Conosceréte quésto cuór che rifiutáte; vedréte quáli sfórzi sáppia fáre il mío amóre óltre ad ógni áltro fervénte, e costrigneróvvi alméno ad avér di me compassióne. Così tósto cóme ébbe quéste paróle finíte, uscíssene fuóri, e lasciómmi in si trísto státo, che più non sapéva dóve mi fóssi; mi ritrovái in piè lévata, cógli ócchi intentissimaménte riguardándo la pórta, per la quále Detervílle se n' éra póco innánzi uscíto, túttа in préda a várj confúsi pensiéri, cúi non cercáva neppúr di dar sésto: e saréi fórse lunghíssima pézza in cotál átto rimása, se Célína non fósse entráta nel parlatório.

Essa domandómmi precipitosaménte per quál cagióne Detervílle se ne fósse andáto in sí gran frétta. Non ricusái di sommariaménte narrárle quále fósse státo il nóstro ragionaménto. Allóra éssa primieraménte si turbò fórte cóme di cósa, la quále dicéva essére la sventúra di súo fratéllo; quíndi la súa mestízia cadúta, ánzi in íra e sdégno mutáta, agraménte cominciò a rimproverármi, sénza ch'io pur ardíssi per iscúsa di me rispónder paróla. E che avréi io mái potúto dírle? Tánta éra la perturba-

eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles, auxquelles je voudrois et je n'ose donner un sens favorable, livrèrent mon âme tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin : cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre est finie, et les caractères n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le sauras-tu jamais ?

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Je pourrois encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit

zióne dell' ánimo mío, che più líbero non m'éra il pensáre : ío perciò di là me n'úscíi, nè Celína mi vénne apprésso. Ricoverátami in cámera, vi són pur rimása un giórno intéro sénza ardír di comparír dinánzi a persóna, sénza udír novélla di chicchessía, ed in cosí fátto mentále smarriménto, che togliévami ánche la fórza di scríverti.

La cólera di Celína, la disperazióne di súo fratéllo, le di lúi últime paróle, le quáli vorréi púre in favór di me spiegáre, e non ardísco, con pungentíssime sollecitúdini facévan vicendévole strázio del mal férmo ánimo mío.

Ultimaménte avvisái, l'único módo d'alleggiár tánta noía, ésser quéllo di fártene consapévole, e cercár di trárre dall' amór túo i consígli, di che ho adésso mestiéri : quést' illusióne mi ha lusingáto méntre ío scrivéva; ma oh cóme présto ne fúi sgannáta ! La mía léttera è oramái finíta, ma quéste vergáte cárte non són che per me sóla.

Tu ignóri tuttór le míe péne ; nè sái neppúr s'ío víva ; s'ío t' ámi. Aza, mío cáro Aza, deh ! quándo sarà, che tu il sáppia ?

LÉTTERA VÉNTESIMA QUÁRTA.

Il témpo già trapassáto, Aza cáro, dall' última mía léttera in pói, potrébbesi pur chiamár úna nuóva spézie di lontanánza.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fièvre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agitèrent alors ; je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle ; c'étoit d'un air si froid ; elle a eu si peu de ménagement pour mon âme, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frère, l'indispose contre moi ; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide ; les bontés affectées de Céline me gênent ; mon embarras la contraint ; la douceur et l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariétés et de peines, de la part du frère et de la sœur, je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leur destinée.

La mère de Déterville est morte. Cette mère dénaturée n'a point démenti son caractère ; elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espère que les gens de loi empêcheront l'effet de cette iniqu[illegible]

Alcúni giórni dópo il ragionaménto avúto con Detervílle, mi sopravvénne úna infermità, che quì chiámano la *fébbre*. Se quésta, siccóme ío crédo, nácque dálle passióni doloróse, che m'affliggévano allóra; éssa fu pur sénza niún dúbbio prolungáta; e da mílle noiósi pensiéri, che nell' angosciáta ménte mi ragiónano; e dálla rincrescévol pérdita délla gráta amistà di Celína.

Comecchè élla facésse sembiánti che la mía infermità mólto le gravásse, e gli opportúni servígi, che per léi stáva di fármi, non mi negásse; mostrávasi non per tánto in ciò si ritenúta, ed avéva si póco riguárdo all' afflítto ánimo mío, che dubitár non pósso del mutaménto délla di léi buóna affezióne. La singolár amicízia ch' éssa ha per súo fratéllo, óra da me l'allontána; mi rimprávera del contínuo, ch' égli è infelíce per cáusa mía; la vergógna di parér ingráta fámmi per teménza ritrósa; le cortesíe sforzataménte fáttemi da Celína mi son gravóse; la mía confusióne la rénde méco cáuta, e guardínga; ógni sociévol contentézza è oramái dálle nóstre conferénze sbandíta.

Non ostánte le avversità, e le angóscie di che la sorélla non men che 'l fratél súo mi són cagióne, i' non saprèi serbármi insensíbile a quégli avveniménti, che han fórza di far lóro mutáre státo.

La mádre di Detervílle è già di quésta víta passáta. Quélla mádre inumána, se medésima non ismenténdo, ha lasciáto ógni súo béne al súo maggiór figliuólo. E da sperárе che siffátta ingiúria sarà in quánto all'

ville, désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin ; ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues ; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendroit, s'il étoit instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souilloit la pureté de mon âme, aucun remords ne la troubloit ; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes à qui je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi, que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir, et cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être crimi-

effétto impedíta per operagión de' giuristi. Detervílle, naturalménte magnánimo, e liberále cólla maggiór fatíca del móndo si stúdia di trar Celína dall' oppressióne. Páre che la di léi sventúra radóppi la súa amicízia per éssa : non solaménte ógni giórno viéne a vedérla, ma le scríve eziandío séra e matína; sóno le súe léttere si ripiéne d'affettuóse lamentánze dál mío rigór procedénti, e così ténero in ésse si móstra délla mía salúte, che, quantúnque Celína non sémbri léggermele, se non perch' ío sáppia in quáli términi stíano i suói affári, ío pur di leggiér ne discérno la véra cagióne.

Detervílle, studiosaménte scríve, com'ío non dúbito púnto, siffátte léttere, acciò mi síeno communicáte ; ma ío sóno altresì mólto cérta, ch' égli sen asterrébbe del túttо, se sapésse i rimpróveri, che dópo quésta lettúra se ne séguono ; de' quáli tánta impressióne m' éntra nell' ánimo, che túttа mi strúggo di fiéra malinconía.

Comecchè fóssi státa finóra da tánte procélle sospínta, alméno godéva io il liéve contento di víver méco stéssa in páce: la purità déll' ánimo mío non éra da alcúna mácchia guastáta, nè la di lui quiéte éra ancóra da alcún rimordiménto turbáta ; laddóve óra ío non pósso pur pensáre, sénza avér úna cotál disprégievole opinión di me stéssa, com' ío rénda così sventuráte dúe persóne, cúi mi conósco débita délla víta, e che sénza di me con mólto ripóso e piacér si vi-

nelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Que la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! J'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable, je suis restée interdite : je me repentois déjà de ma démarche ; j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroissoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon âme de plaisir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sa-

vrébbero ; com' ío tuttóra fáccia lóro túti que' máli, che per me si pósson maggióri ; e com' ío ciò non ostánte non póssa nè vóglia non ésser colpévole. L'amór ch' ío ti pórto fa sì, che dálla coscién̈za in alcúna cósa rimórsa non sía. Aza, oh quánto ti ámo !

LÉTTERA VENTÉSIMA QUÍNTA.

Quánto è fálsa talóra, e nocévole la prudénza, Aza mío cáro ! Ho buóna pézza resistíto álle instantíssime sollecitazióni di Detervílle, che mi richiedéva ch' ío gli concedéssi un briéve ragionaménto. Meschína me ! ío fuggíva la mía sómma consolazióne. Finalménte, più tediáta d' oppórmi a Celína, che desiderósa di compiacérle, mi son lasciáta condúrre al parlatório. Ivi rimási túta stupefátta álla vísta orríbile del cambiaménto operáto nel vólto di Detervílle a tal che non è guári possíbile il raffigurárlo ; ío già mi pentíva d' avér préso quésto pásso, e túta tremánte stáva aspettándo i rimpróveri, i quáli ío credéva avér meritáti. Mi saréi ío fórse potúta indovináre, ch' égli venísse a riémpier l'ánima mía di piacére?

Perdonátemi, Zília, mi diss' égli, d'avérvi usáta quésta violénza ; non v' avréi mái costrétta a rivedérmi, s' ío non fóssi per recárvi altrettánta allegrézza, quánta è l'angóscia, di che vói mi siéte cagióne. Richiédere per un moménto la vóstra presénza, è

crifice que je vous fais ? Et sans me donner le temps de répondre : Voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour, et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré !

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoissance m'inspiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ses peines ; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien ! Zilia, me dit-il après avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes instruite du sort d'Aza ; si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte, il n'est rien que vous ne soyez

fors' égli un domandárvi tróppo in guiderdón dell' acérbo sacrifício, ch' ío m' apparécchio a fárvi? E sénza dármi témpo a rispóndere; éccovi, continuò égli, úna léttera di quél mío congiúnto, del quále vi fu già fátta menzióne: quésta rendéndovi consapévole délla sórte d'Aza, vi farà próva mólto miglióre, che tútti i miéi giuraménti non farébbero, quánto e quále sía l'amóre ch' ío vi pórto; ed incontanénte si míse a léggermi quélla léttera. Ah! mío cáro Aza, cóme l'ho ío potúta udíre sénza morír d allegrézza? Éssa m'accérta, che tu séi ancóra in víta, e che sénza verún rischio ti stái álla córte di Spágna. Oh inopináta felicità!

Quésta mirábil léttera fu scrítta da un uómo, che ti conósce, che ti véde, che ti párla: fórse tenésti tu físso alquánto lo sguárdo su quésta preziósa cárta? Io non potéva altróve rivólgerne il mío; appéna séppi tenér l' esclamazióni di giúbbilo, che quási m' érano uscíte di bócca, e già sentívami túttо bagnáto il víso di ténere lágrime.

Se avéssi volúto seguitár i moviménti del mío cuóre, avréi cénto vólte interrótto Detervílle per mostármegli gráta cóme méglio potéssi almén con paróle: ma ío non dimenticái la mía contentézza dovér accréscer l'áspra súa péna; gli celái perciò la mía sovérchia allegrézza, nè áltro vídde che le míe lágrime.

Ebbéne! Zília, mi diss' égli, cóme ébbe finíto di léggere, écco attenúta la mía proméssa, vói già sapéte quál sía la sórte d'Aza; se ciò non básta, che poss' ío far di più? Comandátemi pur liberaménte.

en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse, je craignois d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur, sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre et celle de Céline ; je voudrois ne voûs point quitter ; admirer sans cesse vos vertus ; payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères, j'emporterai des regrets éternels. Mais....Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ? Ah ! je n'étois point préparé à cette funeste résolution, je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour, m'avoient affermi contre ce coup mortel, je l'aurois préparé moi-même : mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir : non,

non v' è cósa che ottenér non possiáte dall' amór mío, qualóra váglia a réndervi felíce.

Comecchè ío avéssi da aspettármi siffátto smoderáto sfórzo di súa bontà, non potéi non sentírmi túttа péllа stupefazióne e péllа tenerézza néllа ménte commóssa.

Io non séppi che mi rispóndere peralcúni moménti, perciocchè parlándo teméva di maggiorménte innasprír l'afflizióne d' un uómo vérso di me sì generóso. Andáva cercándo paróle, le quáli apréndoli il veráce mío cuóre, non irritássero púnto l'inacerbíto sénso del súo. Io non sapéva trovárne, eppúre mi conveníva parláre.

La mía felicità, gli díssi, sarà mái sémpre di dolór in párte mescoláta; perciocchè non so cóme accordáre i dovéri dell' amóre con quélli dell' amicízia; vorréi ricuperáre la vóstra e quélla di Celína; vorréi stármene sémpre con amendúe vói; amminár del contínuo le vóstre virtù; ad ógni giórno déllа mía víta réndervi quél tributo di gratitúdine meritaménte dovúto a' vóstri benefíci. Compréndo mólto béne che l' allontanármi da dúe persóne a me tánto cáre, partorirámmi perpétui rammárichi. Ma..... Cóme! Zília, esclamò égli; vorréste vói fórse abbandonárci? Ah! ío non éra apparecchiáto a udír sì fiéro proponiménto, nè mi sénto fermézza d'ánimo bastévole a sostenérne l'amarézza. Mi dáva il cuóre di vedérvi quì nelle bráccia del mío rivále. Lo sfórzo déllа mía ragióne, e la delicatézza dell' amór mío mi avévano dispósto a

vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas : vous abusez de ma tendresse, vous déchirez un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia ! voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon âme en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui feroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, et le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne sais comment je prononçai ces paroles ; mais Déterville, fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me

ricéver quésto cólpo mortále, ed io stésso me l'andáva apprestándo ; ma non pósso per lúnga distánza allontanármi da vói ; non pósso privármi del piacér di vedérvi ; no, non partiréte, soggiúns' égli impetuosaménte, non lo speráte : vói fáte tróppo mal govérno del mío affétto, e sénza avérne pietà miseraménte dilaceráte quésto cuór mío per sovérchio d'amóre a péssimo partíto ridótto. Zília, bárbara Zília ! miráte la mía disperazióne, ella è pur ópera vóstra. Ahimè lásso ! oh cóme mal voléte guiderdonármi del purissimo amór, che vi pórto !

Voi siéte quégli, gli díssi, spaventáta da ciò che assertivaménte avéva davánti a me détto, vói siéte quégli, ch' io potréi agraménte rimproveráre. Vói vi studiáte d' avvilíre l'ánima mía sospingéndola ad ésser si sconoscénte ; vói in cuór m' attristáte con tánta affezión sénza frútto ? Deh ! non vogliáte, in nóme déila sánta amistà ve ne priégo, non vogliáte offuscáre úna splendida generosità davánti mái non udíta per vía d'úna disperazióne, la quále sénza fárvi púnto felíce, sarébbe a me cagióne di perpétua amaritúdine. Deh ! non condannate in me quéll' affétto medésimo, áila fórza di cúi vói stésso contrastár non potéte ; non mi stimolate a dolérmi di vói ; lasciatémi teneraménte amáre il vóstro nome, portárlo méco álle più remote parti del móndo, acciò sía colà orrevolménte ricevúto fra pópoli adoratóri délla virtu.

Non so com' io mi profferíssi quéste paróle ; ma Detervílle tenendo físo in me gli occhi sénza parér di vedérmi,

point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation : de mon côté, je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole, et me dit avec une espèce de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel ! mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins, si la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foiblesse me trahiroit : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même ; je reviendrai vous voir, il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia : puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même temps il sortit.

—

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point ; une

séco mólte cóse rivolgéndo, rimáse buóna pézza com' uóm che fósse tútto in un pensiéro raccólto; ed ío, per quánto in me stéssa, non ardíva d' interrómperlo: così ce ne stavámo l'un l'áltro sénza più dírci alcúna cósa, allorquándo égli ricominciò a parláre, e mi dísse: cérto ío confésso, Zília, avérmi la mía passióne assái fin quì traviáto; ma cóme sarébbe mái possíbile il privársi pacificaménte délla vedúta di tánte e sì vághe bellézze? Púre vói così voléte, nè ío sarò più lénto ad ubbidírvi. Oh Dío! áhi privazióne amarissima! I trísti giórni miéi trapasseránno, ed al lor fin perverránno sénza vedérvi. Se almén la mórte.... Ma no, che mái di quésto vói non sentiréte più paróla, soggiúnse égli, lasciándo il prímo ragionaménto, ch' ío témo non la mía viltà d' ánimo mi sía nocévole; concedétemi dúe giórni acciò mi rassicúri méco stésso; ritornerò in bréve a vedérvi, perciocchè ci è d' uópo divisáre insiéme che vía débbasi tenére per recáre ad effétto quésto vóstro viággio. Addío, Zília: póssa il fortunáto Aza sentír appiéno tútta la súa felicità! E così détto, se n'uscì fuóri.

Tel confesserò púre, Aza cáro, comecchè ío fáccia grandíssima stíma di Detervílle, comecchè la di lui angosciósa nóia in grandíssimo affánno dell' ánimo me pur mettésse, ío éra nondiméno sì impaziénte di godér in libertà délla mía avventuráta sórte, che gráta mi fú la súa partíta.

Oh quánto è soáve, dópo tánte péne, il dársi interaménte all' allegrézza! Passái il rimanente del giórno ne' più dilettósi pensiéri di tenerézza, e d'a-

lettre étoit trop peu pour mon cœur ; elle m'auroit rappelé ton absence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, si tu avois joint à la precieuse lettre que j'ai reçue, quelques gages de ta tendresse ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour ! Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon âme, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne. Non ; tu l'aurois rejetée. Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois ; soumise à tes lumières, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis je craindre ? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

móre. Io non ti scríssi già, che tróppo liéve cósa úna léttera éra allóra per quésto cuóre; sénza che éssa m'avrébbe tornáto a memória la túa assénza, Aza mío cáro, méntre a così fátta óra i' ti vedéva, e ti parláva. Quál sarébbe státa la mía felicità, se tu avéssi aggiúnto álla preziósa léttera che ho ricevúta, una quálche próva del túo affétto! Perchè non me n' hái tu dáta alcúna? Ti fu parláto di me, tu séi consapévole délla mía condizióne, e pur núlla mi párla dell' amór túo. Ma póss' ío dubitár dél túo cuóre? No, che 'l mío me n' assicúra. Tu m' ámi, il túo gáudio è uguále al mío, tu árdi accéso délla stéssa amorósa fiámma, tu di nóstra separazióne intollerábil nóia pórti nell' ánimo; ítene dúnque lúngi da me, váni timóri, sgombráte l'ánima mía, e stíavi l' allegrézza puríssima in quélla véce. Ma intánto, Aza cáro, tu hái abbracciáto la religión di cotésto pópol feróce. E quál è éssa mái? Cománda élla fórse che tu ti rimánga dall' amár me, cóme quélla di Fráncia richiederébbe, ch' ío dall' amár te mi rimanéssi? Ma no, che tu avrésti rifiutáto di sottopórviti, se così éra. Che che si sía, il mío cuóre soggiáce álle túe léggi; ed ío volonterósa di seguíre la lúce del túo intelléto con ciéco consentiménto approverò quantúnque póssa congiúngerci con inseparábil compagnía. E che poss' ío più temére? Fra bréve óra ricongiúnta al mío béne, all' ésser mío, al mío túto, áltri pensiéri non mi vérranno nell' ánimo se non i tuói, áltra passióne ívi non capirámmi, che quélla soavíssima dell' amór túo.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai : mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée. Quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence, que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre ; le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends, et ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

LÉTTERA VENTÉSIMA SÉSTA.

Quésto è il luógo nel quále ío débbo rivedérti, Aza mío cáro: la mía felicità vien di dì in dì crescéndo pélle súe pròpie particolarità. Sóno appúnto tornáta dálla conferénza assegnátami da Detervílle. Qualúnque fósse il piacére, ch' ío m'éra propósto nel víncere le malagevolézze del viággio, e nel córrere ío la príma a fármiti incóntro, volontiéri il trasmuterò in quéllo di più sollecitaménte vedérti.

Detervílle m' ha dimostráto con argoménti assái evidénti, che tu puói quì giúnger con vie maggiór prestézza di quél ch' ío potéssi in Ispágna pervenire: ónde, avvegnachè égli in me n' ábbia generosaménte lasciáto l'elezióne, mi sóno di buón ánimo dispósta ad aspettárti quì, perciocchè tróppo preziósa cósa è il témpo per lasciárlo andár sénza pro, e sénza necessità.

Avréi per avvéntúra più maturaménte consideráto quésto vantággio, príma ch' ío fermássi alcún partíto, se a mía notízia venúte non fóssero alcúne particolarità intórno al mío viággio, le quáli mi hánno fátto così deliberáre per úna secréta cagióne, che ío non ardiréi mái fidáre ad alcúno se non a te sólo.

Je me suis souvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pièces d'argent et quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos.(1) Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza ; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénètre de reconnoissance et d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des ar-

(1) Les Incas avoient établi sur le chemin de grandes maisons, où l'on recevoit les voyageurs sans aucuns frais.

Ben mi si ramménta che, duránte il lúngo camíno da me fátto con Detervílle per venír a Parígi, égli dáva de' pézzi d'argénto e talvólta d'óro, in tútti que, luóghi ne' quáli facevámo alcúna dimóra. Ho volúto sapére, s' égli avésse ciò fátto da alcúna légge ristrétto, o per súa sóla liberalità. Mi fu détto, che in Fráncia si fa pagár ái viandánti, non solaménte il cíbo, ma il ripóso eziandío (1) Ahimè mísera ! non ho la mínima párte di quél che ci bisognérebbe per contentár la cupidígia di quésto pópolo venále; mi converrébbe ricéverlo dálle máni di Detervílle. Ma cóme potréi ío spontaneaménte contrárre una così fátta obbligazióne, délla quále tánta e tal sarébbe la vergógna, che síno a meritármi il più obbrobrióso vitupério aggiungerébbe. No, che nol potréi, mío cáro Aza, e quésta sóla secréta cagióne éra bastévole a far, che deliberássi di quì restáre, sénza la dilettósa speránza di rivedérti in assái minóre spázio di témpo, la quále áltro non féce, che pienaménte raffermármi nel mío proponiménto.

Detervílle ha scrítto in mía presénza al minístro di Spágna ; éi lo stímola a fárti partíre, ed il fa per un módo sì generóso, che mi riémpie di gratitúdine e d'ammirazióne.

Oh ! quái dólci moménti ho passáti, méntre Detervílle scrivéva ! Che conténto éra per me l'atten-

(1) Gl' Incas avévano stabilíto nélle stráde púbbliche cérti casóni, dóve i viandánti érano spesáti.

rangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs que je n'y avois pas aperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur ; j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols, dont la seule idée me saisit d'horreur : je trouve une satisfaction dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié : je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza ; quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

dere a' módi ed álle cóse opportúne al túo viággio, il vedére gli apparecchiaménti pélla mía felicità, e il non avér più a dubitárne!

Se di maravigliósa fórza ho avúto primaménte mestiéri per resístere al desidério, che avéva di soprapprénderti cólla mía venúta costà, ío tel confésso, Aza cáro, mi véngono a quést' óra in ménte mílle ragióni, ónde ío sía consoláta d'éssermi da ciò ritrátta, le quáli ío non avéva antivedúte.

Parécchie particolarità, che mi sembrávano non montár núlla, perchè déllo stáre e dell' andár deliberássi, m' appariscono óra assái rileváti e gradévoli. Quánd' ío éra présta a dovér andár a cercárti, mi lasciáva accecár dall' inchinévole desidério del mío cuóre, sénza púnto consideráre, che star mi converrébbe tra que' bárbari Spagnuóli, cúi per pensándo un nuóvo orróre ritúrba l'ánimo mío; sommaménte or mi confórta l'avére assái piéna certézza di mái più rivedérli: la vóce dell' amóre quélla disperdéva dell' amicízia. Próvo adésso la consolazióne di così ricongiúngere i voléri dell' úno, e dell' áltra, sénza ch'ío n' abbia rimordiménto verúno. Fúi oltracciò da Detervílle accertáta, che il rivedér la città del Sóle c'éra per sémpre impossíbile. Tránne il soggiórno del nóstro paése, non crédo che al móndo se ne tróvi úno più di quél délla Fráncia gradévole. Ti piacerà, Aza mío cáro; perciocchè, quantúnque la sincerità ne sía del túttо cacciáta in bándo, tánti sóno gli ági e i dipórti che quì si tróvano, che agévol cósa è il dimenticáre i perícoli, nélle compagnévoli brigáte apparecchiátici.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer, et confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume ; tes vertus et tes sentimens ne seront estimés que de Déterville et de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverois des interprètes pour t'expliquer les dernières.

On vient me demander le paquet ; il faut que je te quitte ; adieu, cher espoir de ma vie : je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterai-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur !

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Depuis que je sais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage ; mon

Io t' ho già parláto délla necessità dell' óro, ed è perciò inútile ch' ío ti consígli óra, che tu téco ne pórti: ógni áltra túa laudévol virtù non ti varrébbe quì púnto; úna picciolíssima párte bensì de' tuói tesóri basterà a confóndere l'orgóglio déi magnífici indigénti di quésto paése; gli álti sénsi, e gli ornáti costúmi tuói saránno soltánto apprezzáti da Detervílle e da me; égli m'ha promésso di far sì che i miéi nódi a te pervéngano, ed insiememénte quéste mie léttere, perciocchè égli assicurómmi eziandío, che di leggiéri troverái costà chi spiégar te le sáppia.

Véngono a domandármi il vilúppo, mi convién lasciárti. Addío, speránza cára délla mía víta, continuerò a scríverti; e se non potrò fárti consegnár le mie léttere in própie máni, serberólle síno álla túa gráta venúta.

Cóme potréi ío sostenére la lunghézza del témpo del túo viággio, se privár mi voléssi del sólo módo che travár póssa di ragionár méco stéssa délla mía gióia, degl' impetuósi affétti miéi, délla mía sómma felicità!

LÉTTERA VENTÉSIMA SÉTTIMA.

Dappoichè so, che le mie léttere son partíte, Aza cáro, gódo di quélla quiéte che omái s'éra da me fuggíta. Pénso del contínuo al moménto in cúi ti saránno recáte, védo il sommíssimo túo giúbbilo, ed ío

âme ne reçoit de toute part que des idées agréables ; et, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mère l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours ; son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d'obligation, que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix, par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toute espèce ; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne, et, après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, et, d'un air empressé, elle commandoit déjà à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes

pur ne son partécipe ; l'ánima mía ricéve per ógni párte impressióni giocónde, e, per compiménto d'allegrézza, la nóstra pícciola brigáta in buóna páce è riméssa.

I giúdici hánno restituíto a Celína que' béni, de' quáli la súa bárbara mádre l'avéva priváta. Essa véde ógni giórno il súo cáro Amánte ; e le di léi nózze più non s'indúgiano, se non in quánto è necessário, a far ógni cósa per quélle opportúna apparecchiáre. Vedéndosi óra al sómmo del súo desidério pervenúta, più non pénsa a rimproverármi il mal ricambiáto amóre di súo fratéllo ; nè ío gliéne sóno però méno tenúta, che se élla fósse a così operáre da púra amicízia sospínta. Perciocchè dobbiámo maisémpre gráti mostrárci vérso colóro, la cúi mercè úna quálche dolcézza proviámo, che che di ciò si sía la cagióne.

Ella mi ha dáto stamáne úna pregiatíssima próva délla súa amicízia condescendéndo a procéder méco per un módo si amichévole, che mi féce in pícciola óra da un noióso affánno in úna dólce quiéte trapassáre.

Una gran quantità di téle, di pánni, e di gióie d'ógni maniéra esséndole státa recáta, se ne vénne frettolósa nélla mía cámera, e di quíndi álla súa conducéndomi, dópo avérmi richiésto che il mío parér le dicéssi intórno álle tánte varietà di que' leggiádri arnési, féce élla stéssa úna mássa di quélli, che m'érano parúti più bélli, e con ógni stúdio comandáva già álle nóstre *Chinas* che nélle míe cámere gli portássero : ad un tal commadaménto m'oppósi con túlte le fórze míe.

mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir ; mais, voyant que son obstination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie et tout ce que j'ai ; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que, selon vos lois, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin, pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore (1) autant que celui qui donne : vous

(1) Il y a en effet, pour un cœur généreux, autant, et peut-être plus de mérite à recevoir qu'à donner, parce que l'action de donner flatte naturellement l'amour-propre, au lieu que celle de recevoir le mortifie. C'est donc un effort pénible qu'un cœur généreux se fait à lui-même, et une espèce de victoire qu'il remporte sur sa vanité, que de consentir à recevoir. Voilà sans doute quel est le sens de l'Auteur, quand il dit que chez les Péruviens celui qui reçoit ne s'honore pas moins que celui qui donne.

Ella da príma párvemi che volésse sollazzevolménte interpretáre la mía opposizióne; ma póscia accorgéndomi, che quánto ío nel rifiutár perseveráva, tánto maggiorménte la súa ostinazión s'accrescéva, non potéi più nascóndere le míe lamentánze.

Deh! perchè, le díssi, bagnándo di mólte lágrime il mésto víso, perchè vorréste vói sémpre più così avvilíre lo státo mío? Io di già mi vi riconósco débita délla víta, e di quánto posséggo; il che è più che bastévole a rammemorármi le míe sciagúre. So béne che, secóndo le léggi vóstre, quándo i benefízj non fánno al ricevitóre alcún útile, ógni vergógna n' è allór tólta vía. Serbátevi dúnque ad usár méco la vóstra liberalità, quándo più non ne avrò alcún bisógno. E' non è míca, soggiúnsi con più somméssa vóce, ch'ío non próvi a sentiménti così póco naturáli l'íntimo contrásto délla mía ragióne, e che malgrádo di me confórme ad éssi a pensár non m'indúca. I néstri costúmi sóno assái più de' vóstri umáni; il ricevitóre appò nói (1) non si tiéne méno onoráto del donatóre:

(1) Vi è infátti, per un cuór generóso altrettánto, e fórse maggiór mérito nel ricévere che nel dáre, imperocchè il dáre lusínga naturalménte l'amór próprio, laddóve il ricévere lo mortífica. Quésto è dúnque úno sfórzo penóso che un cuór generóso fa a se stésso, ed úna spécie di vittória ch' égli ripórta dálla súa vanità, quándo égli consénte di ricévere. Écco quál dév' ésser il sénso dell' Autríce, nel díre, che quégli che ricéve fra i Peruviáni, non si onóra méno di qnégli che dóna.

m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes, qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : Nous sommes bien éloignés, mon frère et moi, ma chère Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse ; il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frère généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance. L'usage, dans le cas où je suis, m'autorisoit à vous les offrir ; mais, puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc ? lui ai-je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en souriant ; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville. Je l'ai laissée faire, et la gaiété s'est rétablie entre nous ; nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au parloir ; elle vouloit m'y mener : mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse, pour demeurer dans la sienne, quand elle sera mariée ; mais si j'en suis crue....

vói fóste, che m'insegnáste a mutár altriménti oppinióne ; nè per áltro dúnque il facéste, che per oltraggiármi póscia con quésti dóni ?

Quélla dólce amíca, mostrándosi allóra più álle míe lágrime rintenerita, che de' miéi rimpróveri adiráta, amichevolménte così mi rispóse. No, Zília cára, nè mío fratéllo nè ío non avémmo giammái la menomíssima intenzióne d'avvilírvi co' nóstri dóni ; che in véro mal ci converrébbe il trattárvi con magnificénza, e vói stéssa ben tósto ve n'accorgeréte : ío bramáva soltánto fárvi méco partécipe de' regáli di un fratéllo per me sí liberále ; perciocchè quest' éra la migliór vía che tenér potéssi, per mostrármene a lúi gráta. Secóndo l'usánza nóstra, nel cáso in cúi mi tróvo, m' éra ben lécito l'offeríveli ; ma, poichè di quésto vói vi mostráte offésa, mái più non ne sentiréte paróla. Mel promettéte vói sicuraménte ? le díss' ío. Sì, mi rispós' élla sorridéndo ; ma piácciavi ch' ío di ciò scríva a Detervílle. Allóra, rimetténdo ío ciò nel súo arbítrio, l'allegrézza rinácque súbito fra nói ; e ci mettémmo a nuovaménte considerár con maggióre stúdio tútti quégli ornaménti in fíno a tánto che fu chiamáta al Parlatório ; avrébbe volúto volentiér menármi séco : ma, mío cáro Aza, évvi égli per me alcún dipórto, che a quéllo aggiúnga di scríverti ? In luógo di cercárne áltri, témo ánzi di quélli, che pélle nózze di Celína mi s'appréstano.

Ella vorrébbe ch' ío lasciássi la cása religiósa per andár a star nélla súa, quándo sarà maritáta ; ma se a me prestár si volésse alcúna féde....

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ! Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur ; je n'y comptois plus ; je n'y pensois même pas : j'en suis environnée, je les vois, je les touche, et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline, suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les posèrent à terre, et se retirèrent. Je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déjà en secret, lorsque Céline me dit, en me présentant les clefs ; Ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher ; c'est de la part d'Aza. Je la crus. A ton nom, est-il rien qui puisse arrêter mon empressement ? J'ouvris avec précipitation, et ma surprise confirma mon erreur, en reconnoissant tout ce qui s'offrit á ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse et de joie, de plaisir et de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels ; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes. Je ne pouvois m'en ar-

Aza ! mío cáro Aza ! oh quánto gradíto mi fu il súbito soprapprendiménto, che impedì iéri la continuazióne délla mía léttera ! Ahi ! ch' ío mi credéva avér perdúto per sémpre quélle prezióse relíquie dell' antíco nóstro splendóre ; i' non isperáva più di ricuperárle ; più non me ne veníva neppúr un pensiér nell' ánimo : ed óra me ne tróvo intorniáta, le véggo, le tócco, e pósso appéna prestár féde a' miéi ócchi ed álle mie máni.

Méntre ío ti scrivéva, víddi entráre Celína, ed apprésso léi quáttro uómini, i quáli aggraváti dal péso di gróssi forziéri ónde érano cárichi, quélli avéndo pósti giù, di quínci uscírono immantinénte. Immagináimi ésser quésti novélli dóni di Detervílle, e già méco stéssa ne mormoráva ánzi che no : quándo Celína mi dísse, porgéndomi alcúne chiávi : Aprite, Zília, aprite púre, e non vi turbáte, che túttо viéne da párte d'Aza. Evvi égli cósa, che, udéndoti ío chiamár per nóme, frenár póssa l'ímpeto délla mía sollecitúdine : Io le credétti, e frettolósa incontanénte córsi ad aprír que' forziéri ; e le cóse, che allóra mi si parárondinánzi, riempiéronmi d'álta meravíglia, e néllamía fálsa credénza viè più mi raffermárono ; riconoscéndo in quélle i sácri arrédi del Témpio del Sóle.

Un' indistínta affezióne di malinconía e d'allegrézza, di piacére e di van desidério in párte mescoláta la possessióne intéra pigliò del mío cuóre. M'inginocchiái reverenteménte dinánzi a quéste sácre relíquie del nóstro adoraménto e de' nóstri altári, le baciái con grandíssima divozióne, e bagnáile délle

racher : j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon ivresse, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi ; mes transports redoublèrent : mais, quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

Billet de Déterville.

" Ces trésors sont à vous, belle Zilia, puisque je " les ai trouvés sur le vaisseau qui vous portoit. " Quelques discussions arrivées entre les gens de l'é- " quipage, m'ont empêché jusqu'ici d'en disposer " librement. Je voulois vous les présenter moi- " même : mais les inquiétudes que vous avez té- " moignées ce matin à ma sœur, ne me laissent plus " le choix du moment. Je ne saurois trop tôt dissi- " per vos craintes ; je préférerai, toute ma vie, votre " satisfaction à la mienne."

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza ; je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase que le hasard,

míe lágrime. Io non sapéva cóme tógliermi da ésse; avéva infíno dimenticáto la presénza di Celína, la quále mi trásse dálla mía stupefazióne col dármi úna léttera, ch'élla mi richiése di léggere.

Esséndo tuttavía dálla dolcézza del mío erróre oc cupáta, credéi, che pur quésta da te venísse, e raddoppióssi in me la mía contentézza; ma comecchè assái malagevolménte la potéssi inténdere, non istétti perciò guári ad accórgermi, ch' éssa éra di Detervílle.

Viè più liéve sarámmi, Aza cáro, l'inviártene úna cópia, che lo spiegártene il significáto.

Bigliétto di Detervílle.

" Quésti tesóri, bélla Zília, són vóstri, poichè ío
" gli ho trováti nélla náve sópra la quále eraváte.
" Alcúne bríghe marinarésche di tánto indulgiárono
" la restituzióne, ch' ío intendéva fárvene. Avéva
" divisáto recárveli ío stésso : ma dópo le sollecitúdini
" di che vi mostráste púnta stamáne con mía sorélla,
" così fátta opportunità non istà più in mía elezióne.
" Non sapréi trovár vía che tróppo briéve fósse a
" liberárvi da' vóstri timóri ; ío avrò mái sémpre cára
" la vóstra contentézza assái più délla mía."

Al bel prímo, ío non sénza rossór tel confésso, mío cáro Aza ; mi cádde méno nel pensiéro la generosità di Detervílle, che il piácere di potér con próve mostrárgli la mía.

Trássi súbito da quélle cásse úna cóppa, che più il

plus que la cupidité, a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* (1) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tout ce qu'on me rendoit, j'appelai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville : mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia ! me dit-elle. Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frère, vous que l'offre d'une bagatelle offense ? Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frappèrent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil et de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer, pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin, ma prière ne doit point vous offenser.

---

(1) Boisson des Indiens.

cáso che la cupidígia avéva fátto cadér per máno ágli Spagnuóli. E quélla stéssa, il mío cuóre l'ha ben riconosciúta, che tú toccásti nel giórno, che a bócca póstolati, ti piácque d'assaggiáre l'*Aca*(1) fátto di mía máno. Considerándomi ío per quésto tesóro più ricca, che túttо il rimanénte di quélle róbe restituítemi potésse fármi, chiamái le génti, che le avévan quívi recáte, e voléva dár lóro órdine di riportárle a Detervílle; ma Celína s'oppóse al volér mío.

Siéte pur ingiústa, Zília! mi diss' élla. Cóme! vói vorréste, che accettévoli fóssero a mío fratéllo le vóstre grandíssime ricchézze, vói, che délla proférta d'úna ciáncia v'offendéte? Deh! riducétevi álla memória quéllo, che equità sía, se voléte infónderne la virtù in pétto ad altrúi.

Quéste paróle amaraménte mi púnsero l'ánimo. Teméi non il mío opérare più alterézza e vendétta, che liberalità in se avér parésse. Oh quánto è mái briéve lo spázio, che i vízj sépara dálle virtù! Confessái tósto il fállo mío, e domandáine perdóno a Celína; ma tróppo mi graváva il vedérmi da' suói voléri così fattaménte ristrétta, per non tentár d'allargárne alquánto la dúra légge. Onde le díssi con ária timorósa; deh! non mi puníte secóndo il mío mérito; non ischifáte alcúni esémpli de' lavóri del nóstro sventuráto paése; vói non ne avéte púnto bisógno, laónde non dovéte pigliárvi ónta délla preghiéra da me óra a vói fátta.

(1) Bevánda degl' Indiáni.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages, de poissons, et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues (1) par tes ancêtres, et une petite statue (2) qui représentoit une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre, un lion, et d'autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle en souriant ; sans une lettre de votre part, les présens seroient mal reçus.

J'étois trop satisfaite pour lui rien refuser ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoissance : et, lorsque Céline fut sortie, je distribuai de petits présens à sa *China* et à la mienne, et j'en mis à part pour mon

---

(1) Les *Incas* faisoient déposer dans les temples du Soleil les idoles des peuples qu'ils soumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'*Inca Huaina* consulta l'idole de Rimace.—Histoire des *Incas*, tom. 1, pag. 350.

(2) Les *Incas* ornoient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, et même de gigantesques.

Méntre ío così ragionáva, osservái che Celína stáva riguardándo attentaménte dúe arbuscélli d'óro cárichi d'uccélli e d'insétti lavoráti a maravíglia, i quáli sénza alcúno indúgio le profersi con un canestrúccio d'argénto, ch' empiúto avéva d'úna buóna quantità di nícchi, di pésci, e di fióri i méglio imitáti; ed éssa con tánta benignità dimostrómmi ésserle il dóno caríssimo, che di mirábile allegrézza occúlta l'ánima mía fu ripiéna.

Scélsi quíndi vári ídoli délle nazióni vínte (1) da' tuói maggióri, ed úna pícciola státua (2) rappresentánte úna vérgine del Sóle; ed aggiúntovi úna Tígre, un Lióne, ed áltre fiére animóse, la pregái d'inviárle a Detervílle. Scrivétegli dúnque, mi diss' élla sorridéndo; sénza úna léttera da párte vóstra, i dóni sarébbero mal ricevúti.

Tróppa éra la mía dillettévol consolazióne, perchè ío negár le potéssi cósa ch' élla volésse; scríssi quánto la mía gratitúdine mi destò nélla ménte; e cóme príma fu uscíta fuóri Celína, dispensái pícciоli dóni álla súa *China* ed álla mía, e ne pósi alcúni in dispárte pel mío maéstro di scrittúra. Provái pur úna

---

(1) Gl' *Incas* facévano depórre nel Témpio del Sóle gl' ídoli déi pópoli che sottomettevano, dópo avérli costrétti ad abbraccíar il cúlto del Sóle. Ne avévano églino stéssi, poichè l'*Inca Huaina* consultò l'ídolo di Rimáce.—Stória degl' *Incas*, tom. prímo, pag. 350.

(2) Gl' *Incas* ornávano le lóro cáse di státue d'óro d'ogni grandézza, eziandío di statúra gigantésca.

maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (1) que l'on conservoit dans le temple pour le jour des visites du *Capa-Inca*, ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération : je me prosterne devant elle ; mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs (2), des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en

---

(1) Les *Incas* ne s'asseyoient que sur des siéges d'or massif.

(2) On a déjà dit que les jardins du temple, et ceux des maisons royales, étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appelée *Maïs*, dont ils faisoient des champs tout entiers.

vólta il maraviglióso piacér che nel donáre altrúi si sénte néll' ánimo.

Nè ciò fu sénza che un piéno avvediménto mi guidásse, Aza mío cáro ; perciocchè niúna cósa, o a te, o álla memória di te intimaménte appartenénte, di man non uscímmi.

La sédia d'óro (1) che nel témpio servávasi pel giórno délle vísite del *Capa Inca*, túo augústo pádre, collocáta in un láto délla mía cámera pósta a guísa di tróno, mi dimóstra la túa grandézza e la maestà del túo supréino grádo. L'immágine gránde del Sóle, la quále io stéssa víddi tóglier del témpio per ópera de' pérfidi Spagnuóli, al di sópra délla sédia sospésa, di singolár reverénza mi riémpie : avánti ad éssa in fin a térra chináta l'adóro cólla ménte ; ma tu, Aza mío, t' hái túttо il mío cuóre. I dúe palmízj da te presentáti al Sóle per offérta, e per testimonianza délla féde da te proméssami, e con giuraménto fermáta, da' dúe cánti del tróno locáti, mi ridúcono álla ménte le túe affettuóse e solénni promissióni di fedeltà.

Divérsi fióri (2) ed uccélli ordinataménte pósti in ciascún de' láti délla mía cámera, mi rappreséntano in raccorciáto gíro que' giardíni splendidíssimi, pe' quáli assái sovénte con lénto pásso metténdomi, nell' idéa

---

(1) Gl' *Incas* sedévano sópra sédie d'óro massíccio.

(2) Si è già détto che i giardíni del témpio del Sóle, e quélli délle cáse reáli, érano riempíti di tútte le spécie d'imitazióni in óro ed in argénto. I Peruviáni imitávano eziandío l'érba nominata *Maïs*, di cúi formávano cámpi intéri.

raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur ; enfin tout ce qui fera à jamais la vie de ma vie.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Je n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline ; il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner ; et pour combien de temps ? Je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paroît enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi. Cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, et si propres à me distraire ; et avec l'usage passable que j'ai à présent

di te sólo fermáva con immaginévol cúra il pensiéro. Ovúnque con l'appagáto ócchio riguárdo, alcúna cósa non iscuópro, che per la memória non mi réchi l'amór túa, la inestimábil letízia, e sómma mía felicità trapassáta ; in briéve túttо quél che mái sémpre sarámmi di consolazión grandíssima cagióne, insín ch' ío m' ábbia il córso di quésta víta mortále forníto.

LÉTTERA VENTÉSIMA OTTÁVA.

Non ho potúto resístere, mío cáro Aza, ali' istánza de' préghi di Celína ; mi convénne pur dúe giórni fa seguitárla nélla súa vílla, e quívi, cóme piuttósto arriváte fúmmo, le di léi nózze si celebrárono.

Di quái maraviglióse fórze ébbi ío mestiéri, e quál fu mái la rincrescévol nóia ch' ío sentíi nell' ánimo, quándo mi convénne spiccármi da quélla mía solínga abitazióne ! Appéna avéva ío avúto ágio di godér délla dólce vísta di que' preziósi ornaménti, per cúi tánto m' éra gradíta, che a fórza me ne víddi per lúnga distánza allontanáta, né sapréi díre per quánto témpo.

L'allegrézza ed i piacéri in cúi quívi ognúno sémbra éssere immérso, mi ridúcono con più fórte rammárico álla memória quéi giórni tranquílli, che o scrivéndo, o alméno a te pensándo, Aza mío cáro, téco soléva trapassáre : púre non víddi mái oggétti per me

de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissoient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions ; mais jusqu'ici, je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, et je ne suis guère moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles ; les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, et celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leurs plaisanteries, s'ils avoient le loisir de s'en apercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza : je vois ici des prodiges, dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville, ornée comme un temple, et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire si peu d'usage, que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi

cotánto nuóvi o meravigliósi, nè più accónci a tógliermi da ógni più trísto pensiéro ; ed avéndo ío oramái il linguággio del paése mezzanaménte apparáto, potréi per mía recreazióne ed utilità chiarírmi di túttc le mirábili cóse, di che ío sóno non sénza stupór spettatríce, se il romóre ed il tumúlto lasciássero ad alcúno la ménte tánto líbera da potér rispóndere álle míe dománde ; ma non trovái infíno ad óra alcúno che degnásse compiacérmi nel mío desidério col ascoltármi, intantochè non mi tróvo óra méno impacciáta di quéllo che il fóssi allóra quándo in Fráncia arrivái.

Gli uómini e le dónne sì sóno di cári vestiménti e d'inútili cóse splendidaménte ornáti ; e gli úni, e le áltre con tal prestézza favéllano, che méntre ío mi póngo con intiéro ánimo ad attentaménte raccóglier le lóro paróle, non mi résta cámpo a considerárli, e se con più studióso ócchio gli rimíro, e' non mi vién più fátto d'inténderli. Una cérta stupefazión mi rimáne ne' sénsi, la quále darébbe lóro ámpia matéria al motteggiáre, se avéssero pur témpo d'accórgersene ; ma tánto sóno intórno a se stéssi occupáti, che la mía meravíglia non fa in lóro alcúna impressióne. Ella non è per áltro men giústa, Aza mío cáro, così mirábili cóse védo quívi operársi, nélle di cúi secréte cáuse motríci non può l'acúme del mío ingégno trapassáre in alcún módo.

Non ti parlerò già di quésta bellíssima abitazióne gránde quási cóme úna città, ornáta al pári d'un témpio, e riempíta di mílle cóse piacévoli, délle quáli védo far sì póco úso, ch' ío mi fáccio a cré-

le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature ; ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent ; et la manière dont ils font usage de ses productions, paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacle à leurs entreprises, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessité apparente que celle d'obéir aux arts et d'orner l'idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit ; tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un ciel obscurci par l'absence du Soleil, et tantôt nous montrant cet astre

dere i Francési avére scélto la superfluità per oggétto del lóro cúlto : ad éssa si consácrano le árti, le quáli, méntre sémbrano volér imitár la natúra, quésta di gran lúnga trapássano ; ed usár sánno délle di lói produzióni con assái più nuóva e disusáta maestría, di quélla ch' éssa ne manifésti nel partorírle. Raúnano nè lóro giardíni, e quási in un sol púnto di vísta, túttc quélle bellézze, ch' éssa con men lárga máno ha su la superfície délla térra spárte, e gli eleménti a lor sottoméssi sémbrano non oppórsi álle lóro imprése, se non perchè éssi ne ménino più álto triónfo.

Si véde la térra túttа stupefátta nutricáre, ed allevár nel súo grémbo le piánte de' più lontáni clími, sénza che ve ne sía in apparénza áltro bisógno, o necessità da quélla in fuóri di ubbidír álle árti, e d'adornár l'ídolo délla superfluità. L'ácqua cotánto agévole a divídere, che niúna consisténza sémbra avére, se non per mézzo de' vási che la conténgono, e la di cúi ingénita direzióne si è di scórrer mái sémpre vérso ógni sórta di chíno, si véde quívi rattaménte vérso il ciélo sospínta, sénza guída, sénza sostégno, e per la súa própria fórza ad álto levársi, non già per alcúna utilità, ma solaménte per dilettárne la vísta.

Il fuóco, mío cáro Aza, quell' eleménto terríbile pósta giú la súa divoránte natúra, e fátto arrendévole a' voléri d' úna poténza superióre, che il guída, il váldi quívi trasformáto in várie fórme, rappresentár talóra un ámpio luminóso spázio sótto un ciélo oscuráto per la lontanánza del Sóle, e talóra mostrárne quéll'

divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art, mon cher Aza ! quels hommes ! quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse, je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Ce n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette nation charmante, mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé ; j'ai pu faire des questions, on m'a répondu : il n'en faut pas davantage ici pour être instruit au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration, pour démêler que leur goût effréné pour le

ástro divíno, di ciélo in térra discéso con quégl' infocáti suói rággi, con quélla súa operatríce virtù, e con quélla súa lúce medésima, la quále cotanto fúlvida, ed abbagliánte apparísce, che ingánna gli ócchi, e l' umáno intendiménto de' riguardánti. Quál árte è quésta mái! Aza cáro, quál uómini son quésti, e di che ingégno dotáti! Dimméntico óra quánto intési, e quánto víddi délla lor picciolézza, e mi védo malgrádo di me nel mío prístino státo d' ammirazión ritornáta.

LÉTTERA VENTÉSIMA NÓNA.

Con mío non póco dispiacére, Aza mío cáro, mi conviéne óra passármene dall' ammiráre l' ingégno déi Francési al vituperárne il malvággio úso, ch' éssi ne fánno. Porgévami sincéro dilétto il potér fáre stíma di quést' amábil nazióne, ma i suói difétti si evidenteménte appariscono, ch' ío non pósso óra mái non avvedérmene.

Il tumúlto si è finalménte acquetáto; mi vénne déstro di muóvere alcúne questióni, e mi vi è státo rispósto: nè si ha in quésto paése d' áltra cósa mestiéri, per arriváre a sapérne ánche più di quéllo, che si desídera. Discuóprono i Francési bonariaménte, e per módo óltre ad ógni credénza inconsideráto, i secréti délla perversità de' lóro costúmi. Alla mínima richiésta che lor vénga fátta, non vi vuól nè sottíle

superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit ; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire ; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison, par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François est celle de paroître opulens. Le génie, les arts, et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste, tout concourt à la ruine des fortunes ; et comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens solides et agréables que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles et sans usage, qui font l'ornement de leurs maisons, les parures éblouissantes dont ils sont couverts, et jusqu'aux mêts et aux liqueurs, qui composent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût que ce qui leur resteroit, après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourroit nommer du

avvediménto, nè acutézza d' ingégno per conóscere, che il lóro sfrenáto appetíto délla superfluità ha lor guastáto la ragióne, il cuóre, ed il sénno ; ha fondáto immaginévoli ricchézze sópra le rovíne del necessário ; ha sostituíto in luógo de' laudévoli costúmi úna superficiál cortesía, e con úna fálsa apparénza di spírito ha supplíto e supplísce il difétto del sáno intendiménto, e délla ragióne.

La vanità di parér ricchi eccéde ógni áltra passión ne' Francési. Il lóro ingégno, le árti lóro, e fórse ánche le lóro sciénze, túttо è álla magnificénza rivólto, e túttо coópera a mále spéndere il lóro avére : e cóme se la fecondità del lor ingégno bastévol non fósse a multiplicárne gli oggétti, ho sapúto da lóro stéssi, che nell' ánimo disprézzando le produzióni necessárie ed aggradévoli, di che abbónda la Francia, fánno venír a gran cósto, da túttе le párti del móndo, non sólo gli arnési frágili ed inútili, che fánno l'ornaménto délle lóro abitazióni, e gli addobbaménti splendidíssimi ónde si véstono, ma le vivánde ed i liquóri eziandío, che sérvono ad imbandír le lóro távole.

Potrébbesi per avventúra, mío cáro Aza, perdonár a' Francési l'eccésso délle lóro superfluità, se avéssero tesóri sofficiénti a contentár la lóro frívola volontà, o se áltro non ispendéssero in éssa, se non il rimanénte óltre quéllo che è necessário al convenévole sostentaménto délle lóro famíglie.

Le nóstri léggi, le più perfétte, che mái síansi dáte ágli uómini, permèttono in ógni grádo cérti ornaménti, che dell' altrúi condizióne o richézza ne díano ágli ócchi testimoniánza, ed a quésti púre potrébbesi

superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paroît un crime ; en un mot, c'est celui dont les François sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter : mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine, quel embarras, quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse et de supercherie, pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur et de talens utiles à l'Etat, pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose, mon cher Aza ; j'entends tous les jours, avec indignation, des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse, dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'inspireroient-ils pas pour toute la nation, si je ne savois, d'ailleurs,

meritaménte dir superfluità ; ónde ío quélla soltánto réputo éssere gravíssima cólpa, la quále da póco regoláta immaginazióne procéde, e che mantenér non si può sénza mancár a' dovéri dell' umanità e délla giustízia ; quélla superfluità in fíne che i Francési adórano cóme lóro Dío, ed álla quále la lóro quiéte ed il lóro onóre sacrífícano.

Evvi fra lóro un sólo órdine di cittadíni, che in istáto sién pósti di fáre adorazióni a quést' ídolo nel suprémo grádo di splendóre, sénza mancár di ben provvédere álle cóse, che al vívere son necessárie. I grán signóri han volúto imitárli ; ma e' sóno agraménte per sì stráno religióso zélo martoriáti. Quál péna, quál impáccio, quál fatíca, per sostenére úna spésa cúi non bástano le réndite lóro ! Póchi sóno que' gran signóri, che più indústria, sagacità, e soprúso non adóperino per soverchiáre altrúi nélle lor váne magnificénze, di quél che i lóro maggióri non usásser prudénza, valóre e magistério di sciénze állo státo giovévoli per ésser del lor própio nóme nobilitatóri. Nè vorréi già che tu credéssi, Aza cáro, che ío in ciò púnto t'ingánni ; ío ódo quívi ógni dì, non sénza mío gráve sdégno, alcúni gióvani questionár fra di lóro délla glória d'avér sapúto più maliziósa astúzia, e sottíle avvediménto usáre nélle fraudolénti prátiche, le quáli fánno per caváre le superfluità, ónde s'adórnano, délle máni a coloro, che unicaménte lavórano per supplíre il difétto délle cóse álla natúra bisognévoli.

Uómini così fátti mi farébbero nell' ánimo disprezzáre túta quésta nazióne, se d' altrónde non sapéssi

que les François pèchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture. Leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux, rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche ; c'est une mode, une habitude, on la suit : un inconvénient se présente, on le surmonte par une injustice ; on ne croit que triompher d'une difficulté : mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement. L'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de la concilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magni-

i Francési universalménte erráre più per mancánza di sénno a ben giudicár délle cóse, che per difétto di lealtà, e dirittúra nell' operáre. Gli ánimi lóro a cóse váne e frívole naturalménte inchinévoli non dan quási mái luógo ad un qualche serióso ragionaménto. Niénte per éssi è gráve, niénte è d'alcún péso; níuno di éssi ha mái per avventúra púr avúto in pensiéro i disonorévoli effétti che da úna sì sregoláta víta procédono. Convién parér rícco; quésta mássima è per éssi úna usánza talménte abituáta addósso lóro, che non saprébber tenérsi dal seguitárla: che se úna qualche sconvenevolézza ne védon náscere, méntre per víncerla ingiuriáno altrúi, áltro non si credón fáre, che artificialménte trársi di bríga: ma la lor follía ancór più óltre s'avánza.

Nélla maggiór párte délle cáse, l'indigénza è dálla superfluità separáta mediánte un sólo appartaménto; a quéste dúe diversíssime bisógne duránte la giornáta vicendevolménte s'atténde; comecchè per módo assái differénte si fáccia. La mattína, nell' intérno d'un gabinétto, la vóce délla povertà si fa sentír pélla bócca d' uómo, che prezzoláto sa tróvar módo di conciliárla cólla fálsa opulénza: la nóia, e la spiacevolézza presiédono a così fátti ragionaménti i quáli finíscono il più délle vólte col sacrificío del necessário, che álla superfluità viéne immoláto. Il rimanénte del giórno dópo éssersi d'áltri pánni vestíti; in áltre ornatíssime cámere venúti, e quási tútti in se stéssi cambiáti fóssero; si lásciano abbagliár gli ócchi délla ménte dálla própria magnificénza, e fátto liéto víso, si dícono felíci, e van

ficence, on est gai, on se dit heureux, on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance.

Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotoient leurs filles et ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza ? malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisoient tellement, j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens ; mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur, et je n'ai trouvé autour de moi, que les François insensés de ce temps-ci, qui font gloire du déréglement de leur imagination,

tant' óltre cólla lóro immaginévol follía, che ánche nélla lor miséria si téngon richíssimi.

Io ho non per tánto nótato béne, che alcúni di quélli, i quáli con più affettáta burbánza osténtano le lóro fálse magnificénze, e' non presúmon già sémpre di così fáre altrúi travedére. Quíndi è, che tu gli ódi talóra délla lor própria indigénza sollazzevolménte ragionáre, e straziár con festeggévole esultazióne la reverénda memória de' lóro maggióri, i quáli, con avvedúta parcità, di que' vestiménti cómodi, e di quégli acconciaménti, e masserízie appagáti si tenévano, che álle lor focoltà, più che al lóro álto legnággio, si convenívano.

Le lóro famíglie non men che i lór servidóri godévano témpo fu, secondochè gli antíchi raccóntano, de' béni délla fortúna con istrétta convenévol dovízia. Dotávano le lóro figliuóle, dávano veráce fondaménto al rícco státo del lor débito successóre, e riserbávansi di che riparáre agl' infortúnj o d'un amíco, o d'un quálche sciaguráto mortále.

Il crederésti tu, Aza mío cáro? Non ostánte che i costúmi di que' témpi lungaménte pretériti mi fóssero pósti davánti cóme ridícoli nell' apparénza, pur mi piacévano sommaménte; e cotánto confórmi gli giudicáva álla laudévole semplicità de' nóstri, che, vínta da così fátta illusióne, ad ógni particolarità, ch' io ne udíva, sentívami nel cuór destáre un vívo giúbbilo, quási che, finíta la narrazióne, fra' nóstri cári cittadíni ritrovár mi dovéssi. Ma i circostánti ben présto me ne sgannárono; perciocchè appéna ébbi lóro mostráto di volér applaudíre a così sávj costúmi, che

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entr'eux, qui gémissent de cette dépravation, m'ont assurée qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'âme, et l'humanité dans le cœur : cela peut être: mais, à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé; à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; et ces attentions tiennent lieu d'amitié.

túti si pósero a rídere smisurataménte ; ond' io ben m' accórsi di stármi tra' disensáti Francési di quésti témpi, i quáli scioccaménte de' lor disordináti pensaménti si dánno vánto.

Lo stésso princípio di deterioraménto, che i veráci béni de' Francési in ciánce inútili ha tramutáto, ha altresì non póco allentáto i legámi délla lor società. Alcúni de' più savj uómini, i quáli sóli fra la moltitúdine di tánti scíocchi da tal corruzióne si téngon graváti, m' hánno accertáta, che quívi áltra vólta, siccóme ancóra veggiámo éssere appò nói, la cortesía trovávasi nell' ánima, e l'umanità nel cuóre : e per avventúra, così fu un témpo : ma al presénte quélla, che è da lóro appellàta urbanità, úsasi in luógo di virtuósa affezióne. Consíste quésta in un' infinità di scélti vocáboli sénza significáto verúno, d'átti cirimoniósi sénza stíma alcúna, d'apparénti sollecitúdini sénza púnta benevolénza.

Nélle cáse le più onorévoli s'impóne il cárico ad un familiáre di far quel che éssi chiámano i dovéri délla società. Quésti va in vólta frettolóso per far assapére all' úno, che il súo signóre è desideróso di sentír novélla di súa salúte ; all' álro che si duóle délla súa sciagúra, o che délle súe contentézze è mólto liéto. Il sérvo dópo la súa tornáta non è richiésto nè mica délle rispóste, ch' égli réca. Eglino hánno vicendevolménte compósto di stársene álla sóla fórma, sénza áltro pensiéro dársi del rimanénte ; ed in cotáli váne dimostrazióni d' onoránza fan consístere l' amistà lóro

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte à t'en rapporter quelques-uns, s'il ne falloit tout savoir d'une nation si singulière. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable ; et ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce seroit bien pis, si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence et plus de mémoire que je n'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font

Gli átti cerimoniósi s'esércitano nel consórzio dégli uómini, e cotánto minutaménte a quélli s'atténde, che tu gli stimerésti úna véra bambinággine: e mi recherébbe vergógna il narrártene alcúni, se pur non convenísse ragguagliárti di túttoquéllo, che ad una sì straordinária nazióne appartiéne Commetterébbesi, verbigrázia, gran fállo, se, dópo éssersi talúno leváto da ménsa, óve sedúto si sía famigliarménte con persóne da più di se, e fors' ánche súe pári, e' domandásse da bére per ispégnere úna séte tormentósa e crudéle, sénza avér príma álla brigáta con mílle e mílle scúse chiéstane la paróla. Non si vuóle ánco disavvedutaménte lasciár, che i própj vestiménti tócchin quélli d'úna persóna gránde per alcúna dignità, e sommaménte pecchierébbesi in irreverénza vérso di éssa, se ci ponéssimo con più studióso ócchio a riguardárla; con túttu che il non avvedérsi délla súa presénza ben áltra cólpa délla príma assái più gráve reputerébbesi. E' converrébbe ch' io a sái maggiór cópia m' avéssi e d' intellétto, e di ritenitíva per venírti mostrándo a párte a párte túttte le frívole maniére, che úsano gli úni vérso dégli áltri nélle conversévoli brigáte, per contrasségni d'osservánza, il quál vocábolo vién quási a dír cónto, ovvéro stíma.

Quánte è al ridondánte anfaneggiár de' Francési, tu stésso udirái púre, quándo che sía, Aza mío cáro, che i término esageránti, ritrattáti tantósto, che gli han profferíti, sono il fónte inesauríbile de' lóro ragionaménti. E san ráde vólte tenérsi dállo strafár complimentándo, méntre si sfórzano a lor potére di voléreci mostráre, che un supérfluo compliménto uscíto lóro

point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

O mon cher Aza ! que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions, doivent leur paroître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots et à déplacer leurs usages. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu, dans un de leurs meilleurs livres, *que l'esprit du beau monde consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les grâces du discours : à voiler enfin la raison, quand on est obligé de la produire.*(1)

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux,

(1) Considérations sur les Mœurs du Siècle, par M. Duclos.

di bócca, tále non sía, e che éssi ignóran del túttо che síansi le cirimónie. Afférmano eziandío asseverantemènte con ismisuráte lusinghierie, quélle commendazióni, di che lárghi sóno, dovérsi avér per sincerissime ; e con tánte sciócche ed insípide paróle álle lóro protestazióni d'amóre, e d' amistà dánno appóggio, che niúna virtù di naturále affezióne si può raccógliere da' détti lóro.

Oh ! quándo insípide cóse debbón parér lóro, Aza mío cáro, e la semplicità délle mie paróle, e la póca volontà, ch' ío m' ho di favelláre ! Nè póssono, siccóm' ío crédo, avér lo spírito mío in migliór cónto ; perciocchè, a dovér per quésto salírne in onoránza appò lóro, e' converrébbe dar ségni manifésti di sottíle avvediménto nel ben raccógliere le várie significazióni de' vocáboli, e néllo stravólgerne il consuéto sénso lóro. Si conviéne eziandío l'attenzióne esercitár di colóro, che ci ascóltano, néll' interpretazióne di pensiér sottíle, e sovénte vólte impercettíbile, o veraménte velárne l'oscurità sótto argúti e frívoli mótti. Io ho létto in úno de' lóro più pregiáti líbri ; *che l'ingegnóso spírito nélle liéte brigáte délla génte álla móda massimaménte si manifésta nel dire alcúne piacévoli cosétte, nel dar ópera a non avanzársi a ragionár di cósa, che sénta alcún póco dello scienziáto, qualóra l' ornáta leggiadría del favelláre nol fáccia gradíre altrúi ; e finalménte nel nascóndere il sénno, e la ragióne sótto disusáte e strane fógge, se pur talúno a produrne in mézzo la matéria si veda costrétto.* (1)

Che potrei dirti di più a dovérti mostráre che l'avér

que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici, comme tout ce qui est utile ? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête, est pauvre ; qui n'a que des vertus, est plat ; et qui n'a que du bon sens, est sot.

LETTRE TRENTIÈME.

Le penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoique exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite, de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie, la tristesse règne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence, qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

sáni l'intelléto è la ragióne; le quáli cóse dal rimanénte del génere umáno véngono riputáte qualità essenziáli d'un ingegnóso spírito; sóno quì, siccóme qualsivóglia cósa, che útile sía, tenúte a víle? Ora recándoti le mólte paróle in úna, cáro Aza mío, la superfluità esércita così imperiosaménte in Fráncia la súa signoría, che úno è povéro con mediócri ricchézze, inargúto cólle sóle virtù, e milénzo con un sáno intelléto.

LÉTTERA TRENTÉSIMA.

Il passár da un estrémo all' áltro è talménte il carátteve generále de' Francési, Aza mío cáro, che Detervílle, comecchè póco partécipi i difétti délla súa nazióne, non è però éssente da quésto.

Non contento d' osservár la proméssa da lui fáttami, di máj più ragionármi del súo amóre, égli schíva con affettáta premúra di trovársi a me vicíno. Costrétti a vedérci ad ógni moménto, non ho ancóra trováto l'opportunità di parlárgli.

Avvegnachè le nóstre brigáte siáno sémpre mólto numeróse, e mólto allégre, la maninconía gli si légge di contínuo nel vólto; di módo che s'indovína agevolméntе, che si fa gran violénza per osservár la légge, che égli a se medésimo impóse. Dovréi per avventúra avérgliene úna cotále obbligazióne, ma ho tánte dománde da fárgli intórno álle rilevánti sollecitúdini del mío cuóre, che non pósso perdonárgli il sovérchio artifízio, col quále ésso mi fúgge.

Je voudrois l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent ; je voudrois avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel ; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chère, quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie, ne m'affecte ; ils sont trop bruyans pour mon âme. Je ne jouis plus de l'entretien de Céline ; toute occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité, et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusemens que mes pensées ! elles sont toutes à toi, cher ami de mon cœur ; tu seras à jamais le seul confident de mon âme, de mes plaisirs et de mes peines.

Votréi interrogárlo círca la léttera, che ha scritta in Ispágna, e domandárgli se può ésservi giúnta a quést' óra ; vorréi sapér precisaménte il témpo délla túa partènza, e quánto ne impiegherái nel túo viággio, acciò ío póssa determinár con certézza quéllo délla mía felicità. Una speránza ben fondáta è, per così díre, un béne effettívo ; ma, mío cáro Aza, élla è ánche viè più gráta, quándo se ne véde il término vicíno.

Niúno di que' sollazzévoli dipórti, che la nóstra compagnía si prénde, non mi dilétta ; e' sóno tróppo tumultuósi pell' ánimo mío. Non gódo più délle conferénze con Celíña ; éssa è talménte occupáta col súo nuóvo spóso, che pósso appéna trováre alcúni moménti per soddisfár a' dovéri dell' amicízia. Il rimanénte déila conversazión non m' aggráda, se non in quánto pósso cavárne notízie círca i divérsi oggétti délla mía curiosità, e me se ne presénta ráde vólte l'occasióne. Laónde trovándomi spésso sóla, benchè attorniáta da mólta génte, non ho áltri divertiménti, che i miéi pensiéri : quésti son túlti a te dirétti, cára páce del mío cuóre ; tu sarái mái sémpre il sólo confidénte dell' ánima mía, de' miéi piacéri, e délle míe péne.

LETTRE TRENTE-UNIÈME.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon âme, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux, tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient, dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulèrent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse aperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds ; je ne vous cher-

LÉTTERA TRENTÉSIMA PRÍMA.

Io m' ingannáva a partíto, Aza mío cáro, nel desideráre con tant' ansietà un collóquio con Detervílle. Oimè doléntе ! or, m' ha pur tróppo parlato ; e lo sconvolgiménto, che le súe paróle mi fer náscer nell' ánimo, comecchè altaménte men increśca, non è per ancóra del túttо acquetáto.

Io non so che spécie d'impaziénza mi nascésse iéri di súbito in cuóre, ónde il rincrescévol tédio, che spésse vólte próvo, ne fósse viè più incómodi del sólito ; la contentézza stéssa di Celína e di súo spóso, túttо ciò in sómma, che mi si paráva dinánzi ágli ócchi, m'inspiráva úna cotál ripugnánza póco dissímile al disprézzo. Vergognándo di provár déntro me sentiménti così ingiústi, men andái nélla più remóta párte del giardíno, per ívi nascóndere gl' intérni moviménti dell' ánimo mío.

Appéna mi éra pósta a sedér a piè d'un álbero, che mi vénnero in su gli ócchi lágrime involontárie. Stávami col vólto copérto immérsa in un vaneggiaménto così profóndo, che Detervílle m' éra da un láto in ginocchióne, príma ch' ío pur me ne fóssi accórta.

Perdonátemi, Zília, mi diss' égli, il cáso sólo mi ha condótto a' piédi vóstri ; ío non vi cercáva. Infasti-

chois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai aperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche. Par pitié pour moi, je me suis approché ; j'ai vu couler vos larmes ; je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant, si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non, lui dis-je ; au contraire ; asseyez-vous ; je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits.... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l'interrompant à mon tour ; pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple d'où j'ai été enlevée. Peut-être, en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit : je veux.... Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ? m'écriai-je : ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur, et votre bonté me firent désirer dès-lors de gagner votre amitié. A mesure que

dito dal tumúlto, ío quì veníva a godér in páce del mío cordóglio. Vi ho vedúta, ho combattúto méco stésso per tenérmi da vói lontáno, ma tróppo sóno infelíce, per ésserlo sénza niúna intermissióne. Mósso a pietà di me stésso, mi sóno avvicináto ; ho vedúto le vóstre lágrime ; non ho potúto più contenér il mío cuóre : nientediméno se m' imponéte, che vi fúgga, ubbidiróvvi. Ma ve ne sofferirébb' égli l'ánimo, Zília ? Mi avéte vói in ódio ? Nò, gli díssi ; ánzi ío ne son ben lontána : ponétevi a sedére ; ho cáro di trovár un' occasióne per ispiegármi con vói. Dópo gli últimi vóstri favóri .... Deh ! non ne parliàmo, égli m'interrúppe con vivacità. Aspettàte, soggiúnsi ío, per éssere appién generóso, bisógna tolleráre la gratitúdine ; non vi ho più parláto, dappoichè mi avéte restituíto i preziósi ornaménti del témpio, ónde fúi rapíta. Avrò per avventúra mal esprésso scrivéndovi que' sentiménti di gratitúdine, che un tal eccésso di bontà non sénza ragióne in me risvegliáva, e vóglio ....Ahimè ! intérrupe nuovaménte, la gratitúdine è pur úno scárso solliévo ad un cuóre sventuráto ; e cóme compágna dell' indifferénza, assái soventeménte dall' ódio non va disgiúnta.

Che ardiréste mái pensár di me ? gli díssi allóra alzándo la vóce ; ah ! Detervílle quánti rimpróveri avréi da fárvi, se non meritáste piuttósto, ch' altrúi ábbia di vói compassióne ! In véce d' odiárvi, sin dal prímo moménto in cúi vi vídi, sentíi minór aversióne a dipénder da vói, che dágli Spagnuóli. La vóstra piacevolézza, e la vóstra cortesía, mi

ai démêlé votre caractère, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne ; et sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnoissance vous blesse, comment aurois-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentimens ; votre raison est presque celle de la nature : combien de motifs pour vous chérir ! Jusqu'à la noblesse de votre figure tout me plait en vous ; l'amitié a des yeux aussi bien que l'amour. Autrefois après un moment d'absence je ne vous voyois pas revenir sans qu'une sorte de sérenité ne se répandît dans mon cœur : pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines et en contraintes ?

Votre raison ne paroît plus qu'avec effort ; j'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expression des miens ; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos

fécero sin d' allóra concepír desidério di meritár la vóstra amicízia ; quíndi secondochè mi vénne fátto di scopríre il vóstro carátteré, mi confermái nélla opinióne, ch' ío portáva, d' ésser vói degníssimo délla mía : ónde, sénza far paróla di quánto a vói mi riconósco débita, posciachè la mía gratitúdine vi spiáce, cóme avréi mái potúto non sentír per vói quélla veráce stíma ed amichévole affezióne, che la vóstra virtù vi facéa ben meritáre ?

I laudévoli costúmi vóstri sóli mi párvero quì dégni délla purézza di quélli délla mía nazióne. Anche un figliuólo del Sóle gloriár si potrébbe de' vóstri moráli ; il pensár vóstro è póco men che confórme a' dettámi délla natúra : quánti motívi per éssermi cáro ! La nóbile avvenénza délla vóstra persóna, tútto in sómma piacémi in vói ; l'amicízia cóme l' amóre sa ben discernére il véro mérito. Altra vólta, dópo un moménto d'assénza, ío non vi vedéva tornáre, sénza che provássi interiormènte un cérto conténto : e perchè mái avéte vói quésti piacéri in nóie ed in riteménze cangiáti ?

La vóstra ragióne più non si manifésta se non con isténto ; ne témo di contínuo i traviaménti. Nell' udíre quáli sóno i vóstri affétti per me ; non óso di mostrárvi quélli che próvo per vói ; quíndi è che m' è fórza privármi del piacér di rappresentárvi al naturále di quánte e di quáli delízie goderéi nélla vostr' amicízia, se il vóstro amore non venísse ad intorbiddárne l' innocénte diléttо. Vói mi togliéte eziandío quélla soáve compiacénza di potér fissár lo sguárdo sul mío bene-

yeux embarrassent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon âme ; je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah, Déterville ! que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chère Zilia, s'écria-t-il en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur ; faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai je ? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste vous élève au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre ? reprit-il douloureusement. N'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant : j'irai, loin de vous, adorer votre idée : elle sera la nourriture amère de mon cœur ; je vous aimerai, et ne vous verrai plus. Ah ! du moins n'oubliez pas . .

Les sanglots étouffèrent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même : aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai

fattóre ; gli ócchi vóstri m' impedíscono il líbero úso de' miéi ; perciocchè più non ritróvo in éssi quélla dólce serenità, che penetrár so'éva nélle più íntime párti dell' ánima mía : ma bensì in luógo di éssa úna fósca ed angosciósa mestízia, che tuttór mi rimpróvera d' ésserne ío l' innocénte cagióne. Ah, Detervílle ! siéte púre ingiústo, se credéte d'éssere sólo a patíre.

Zília mía cára, esclamò égli, nel baciármi la máno con ardóre ; oh quánto véngono raddoppiáte le míe péne dálla vóstra cortése sincerità ! Che tesóro sarébbe il possedére un cuór simíle al vóstro ! ma quál débbe éssere la mía disperazióne nel vedérmene privváto ! Valórosa Zília, continuò ésso, quál império è mái 'l vóstro ! Non vi bast' égli d' avérmi fátto passáre dálla totál indifferénza ad un amór eccessívo, dálla tranquillità al furóre ? voléte vói ancóra, ch' ío vínca que' sentiménti, che mi avéte inspiráti ? E mi sarà égli possíbile ? Sì, gli díssi, quésto sfórzo è dégno di vói, dégno dél vóstro cuóre. Un' azión così giústa farà sì, che non síavi alcúno sópra la térra símile a vói. Ma potrò ío sopravvívere ad úna tal pérdita ? replicò égli lamentevolménte. Non vi lusingáte però, ch' ío vóglia quì servír di troféo al triónfo del vóstro Amánte : i' men andrò lúngi da vói ad adoráre la vóstra idéa, quésto sarà l'aliménto amáro del mío cuóre ; vi amerò, sénza mái più rivedérvi. Deh ! ricordátevi alméno ....

I singhiózzi gli tólsero la favélla ; si sforzò di nascóndere le lágrime, che gl' inondávano il vólto ; nè ío stéssa potéi tenérmi dal piánger séco : ugualménte commóssa dálla súa generosità, e dal súo cordóglio,

dans les miennes : Non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi, mon ami ; contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ! Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ! puisse-t-il être tel que vous le désirez, et digne de votre cœur !

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces paroles ne jeta-t-il pas dans mon âme ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître ; qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne ; enfin (oserai-je le prononcer ?) que tu ne fusses infidèle.

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances ; tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes ; cependant les réflexions que je

présagli úna délle máni, che strínsi fra le míe ; Nò, gli díssi, non partiréte. Amíco mío cáro, cessáte d'avér per me alcúna focósa affezióne ; contentátevi déi sentiménti, che avrò per vói síno álla mórte ; vi ámo quási quánt' ámo Aza ; ma non pósso amárvi mái néllo stésso módo.

Zília crudéle ! esclamò égli con grand' agitazióne, non mi faréte vói dúnque mái favóri senz' atterrármi nel medésimo témpo co' più crudéli cólpi ? Mescoleréte vói sémpre nélle vóstre paróle il veléno col méle ? O quánto sóno insensáto nel dar orécchio a così fátti lusinghévoli suóni ! a quál mái vergognósa umiliazióne mi véggo ridótto. Or béne éccomi risolúto, soggiúns' égli póscia con férmo víso e con sálda vóce, éccomi pienaménte tornáto in me stésso : addío Zília, vói rivedréte quánto príma il vóstro Aza. Vóglia il ciélo, ch' égli non vi fáccia prováre i torménti, che sì mi stráziano ! che sía quál lo bramáte, e dégno del vóstro amóre !

Quál inquietúdine non eccitò, Aza cáro, nell' ánimo mío il módo, col quále égli profferì quést' últime paróle ! Non potéi cacciár vía i sospétti, che in gran cópia mi vénnero nélla ménte. Non dubitái púnto, che Detervílle non fósse méglio informáto di quéllo che voléva parérlo, che non mi avésse nascósto quálche áltra léttera venútagli di Spágna ; in sómma, débbo ío dírlo, che tu non fóssi infedéle.

Gli chiési con ógni maggiór istánza il véro ; non potéi caváre da lúi áltro, che incérte conghiettúre átte a confermáre, siccóme a fáre svaníre i miéi timóri ; nondiméno le riflessióni, ch' ío féci circa l'in-

fis sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, et sur la légèreté avec laquelle tu avois changé de religion, jetèrent quelque trouble dans mon âme.

Pour la première fois ma tendresse me devint un sentiment pénible, pour la première fois je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus .... Ah ! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur ! Non ; je serois seule coupable, si je m'arrêtois un moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non ; c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devroient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza ; mon chagrin se tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement, il me quitta désespéré. Aza, je t'aime si tendrement ! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

Que ton voyage est long, mon cher Aza ! Que je désire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé ; et je me

constánza dégli uómini, i perícoli dell' assénza, e la facilità cólla quále tu avévi cambiáto la túa religióne, mi destáron nell' ánima, ío tel confésso, alcúne pungénti sollecitúdini.

Quésta fu la príma vólta, che il mío amóre si convertì in un sentiménto penóso, la príma vólta, che temétti di pérdere il túo affétto. Aza, se fósse véro, se tu più non mi amássi.... Ah! che quést' orríbil sospétto giammái non contámini la purità del mío cuóre! Nò; saréi sóla colpévole, se mi fermássi un sol moménto in quésto pensiére indégno del mío candóre, délla túa virtù, délla túa costánza. Nò; la disperazióne sóla suggerì a Detervílle quéste spaventévoli idée. L'agitazióne, o piuttósto lo smarriménto dell' ánimo súo, non dovévan églino rincorármi? Non dovéva ío diffidármi délla passióne, che lo facéva parláre? E così féci, Aza cáro; la mía colléra si vólse cóntro di lúi, e lo trattái sì aspraménte, ch' égli sen andò disperáto. Oh quánto è ténero l' amór, ch' ío ti pórto, Aza mío cáro! Nò, non è possíbile, che tu póssa giammái dimenticárti di me.

LÉTTERA TRENTÉSIMA SECÓNDA.

Oh quánto è lúngo il túo viággio, Aza mío cáro! Oh quánto desídero ardenteménte il túo arrívo! Il término me ne páre mólto più incérto di quéllo, che

garde bien de faire là-dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien, diminue beaucoup la pitié que j'avois de ses peines, et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous menons une vie si agitée, Céline et moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle *rendre des devoirs*.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse, tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière ; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacles.

Les devoirs que nous rendons consistent, à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons

non l'avéva ancóra immaginàto; ma non vógl'io perciò fáre la ménoma dománda a Detervílle círca quésto particoláre. Non pósso perdonárgli la cattíva opiníone che égli ha del túo cuóre. Anzi tále è quella ch' ío ho perciò concepíta del súo, che in me scemò di mólto la pietà, ch' ío avéva délle súe péne, ed il rincrescimento d' éssere in un cérto módo da lúi separáta.

Siámo in Parígi da quíndici giórni in quà: ábito con Celína nélla cása di súo consórte bastantemènte discósto da quélla di súo fratéllo, perch' ío non sía obbligáta a vedérvelo ad ógni póco. Egli vi viéne assái vólte per sedérsi a ménsa con nói; ma Celína ed ío meniámo úna víta così agitáta, ch' éssa non ha ágio di parlármi in segréto.

Dacchè siám tornáti dálla villeggiatúra, non abbiám fátto sinóra áltro, che impiegár úna párte del giórno al lavóro penóso delle nóstre attillatúre, ed il rimanénte a ciò che chiámasi, *far vísite*.

Quéste dúe occupazióni mi parrébbero disútili, quánto mi sóno moléste, se quést' última non mi procurásse i mézzi d'avér viè migliór contézza de' costúmi del paése. Al mío arrívo in Fráncia, siccóme ignoráva totalménte la língua, ío giudicáva délle cóse dálle lóro apparénze. Quándo cominciái a parlárla, tu sái, che ío éra in quélla cása di fémmine religióse, dóve pochíssimo aiúto ricevéva al mío ammaestramènto; ho vedúto in vílla úna sóla spécie di società privàta; ma óra che úso ne' palági di coloro che grán signóri véngon détti, védo túlta la nazióne in generále, e pósso sénza verún ostácolo esaminárla.

qu'il est possible, pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme.

Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison, qui fait prendre tant de peine pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres font la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il soit absent ; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni

Le nóstre vísite consistóno nell' entrár duránte un giórno nel maggiór número di cáse, che per nói è possíbile, per dárvi, e ricévervi un tributo di lódi scambiévoli círca la bellézza del vólto e délla persóna, o círca il buón gústo e la scélta dégli acconciaménti, sénza che pur mái délle qualità dell' ánimo si fáccia paróla.

Io non sóno státa guári di témpo, che mi sóno accórta del motívo, che fa lóro préndere tánti incómodi per meritár cotál frívolo omággio; e quésto è, che necessariaménte convién ricéverlo in persóna, e che in óltre égli non è di lúnga duráta. Voltáte appéna le spálle, non è più lo stésso. Le vághe leggiadríe di quélla che ésce, véngono sprezzáte per esaltár l' álte bellézze di quélla che éntra.

Il censuráre è il gústo dominánte délla nazióne Francése, cóme l' inconsisténza è il súo carátttere. I lóro líbri fánno la crítica generále de' costúmi, e la lóro conversazióne quélla d'ógni priváta persóna, purchè élla non vi si tróvi presénte; perciocchè allóra se ne díce liberaménte túrto il mále, che se ne pénsa, e talvólta pur quéllo, che non se ne pénsa. Le persóne più dabbéne séguono anch' ésse úna così réa costumánza, e si distínguono solaménte per úna cérta fórmula apologética significánte il lóro zélo délla sincerità, e délla veracità, permessa la quále, manifestano sénza scrúpolo i difétti, le maniére ridícole, ed eziandío i vízj de' lóro amíci.

Se la sincerità di cúi fánno úso i Francési gli úni cóntro gli áltri è sénza alcúna misúra, néllo stésso módo la féde, che mutuaménte si préstano è sénza lí-

éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François soient nés méchans; je serois plus injuste qu'eux, si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât, sans attendrissement, le récit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens, et de la simplicité de nos mœurs: s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux ; l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule ; et tel est ridicule par état, qui seroit un modèle de perfection, s'il osoit hautement avoir du mérite. Enfin, mon cher Aza, dans la plupart d'entr'eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe de ces pesans, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la surface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réele. Aussi

miti. Non ví vuóle nè eloquénza per ésser ascoltáto, nè probità per ésser credúto. Túttо si díce, e túttо s'óde cólla medésima leggerézza.

Non créder già per quésto, Aza cáro, che, generalménte parlándo, i Francési síeno náti malvággi; saréi più ingiústa di lóro, se ti lasciássi in quésto abbáglio.

Naturalménte sensíbili ed ammiratóri délla virtù, non ne ho vedúto alcúno, che potésse ascoltármi, sénza intenerírsi del raccónto, che sovénte m' astríngono a fare délla rettitúdine de' nóstri ánimi, del candóre de' nóstri sénsi, e délla semplicità de' nóstri costúmi: se vivéssero fra nói, diverrébbero indubitataménte uómini dabbéne; ma l'esémpio, e l'úso fánno áspro govérno del vivér lóro.

Talúno che pénsa béne di úna persóna assénte, ne párla mále per non ésser beffáto da chi l'ascólta. Un áltro sarébbe buóno, umáno, e sénza orgóglio, se non temésse l'altrúi motteggiáre; ed un áltro è ridícolo per elezióne, che sarébbe un modéllo di virtù, se ardísse palesáre il súo mérito. In sómma, Aza cáro, i vízj cóme le virtù sóno per lo più artificiáli ne' Francési, ed il lóro frívolo spírito non permétte che e' siéno, se non imperfettaménte, quéllo che sóno. Símili, per così díre, a cérti balócchi co' quáli schérzano da fanciúlli, imitazióni infórmi délle creatúre umáne, páiono pesánti álla vísta, e sóno al tátto leggiéri; hánno la superfízie colorita, e l'interióre infórme; son d'un prézzo apparénte, e di niún valóre effettívo. Quíndi è che le áltre nazióni non ne fánno quási maggiór cónto di

ne sont-ils guère estimés par les autres nations, que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour premier mobile.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent et eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes ; ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu, (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvriroit de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle ; et cependant l'homme le moins con-

quéllo, che fáccia la civíl società d'alcúne leggiádre cosétte. L'uómo assennáto sorríde nel mirár la lóro gentíle ed ornáta fórma, e quíndi le ripóne con flémma nel lóro prístino luógo.

Felíce la nazióne, che ha soltánto la natúra per guída, la verità per báse, e la virtù per príma cáusa motríce.

LÉTTERA TRENTÉSIMA TÉRZA.

E' non è da maravigliársi, Aza mío cáro, se l' inconsisténza è l'efféttо dell'ingégno volúbile déi Francési, ma bensì, che avéndo églino altrettánte e maggióri cognizióni di qualsivóglia áltra nazióne, pur sémbrino non avvedérsi délle contradizióni maniféste, che gli straniéri in éssi ossérvano a príma vísta.

Fra mílle áltre che ío medésima ógni dì vi scórgo, quélla, al parér mío, che può dáre del lóro intendiménto la péssima idéa, si è l'opinióne ch' églino han concepíta délle dónne, ed il lóro módo di procédere vérso di ésse; le rispéttano, Aza cáro, e le sprézzano insiememénte con eguále eccésso.

La príma légge délla lor civiltà, o per méglio díre, délla lóro virtù (poichè quésta è quási la sóla, ch' ío ábbia osserváto in éssi) concérne le dónne.

L'uómo del più álto affáre débbe cérti rispétti álla fémmina ánche délla più vil condizióne, e non potrébbe fárle il ménomo insúlto séuza divenírne túttо per vergógna vermíglio, e rimanérne, com éssi dícono,

sidérable, le moins estimé peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien et le défenseur de l'autre ; nos lois y sont conformes.(1) Ici, loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étois bien aperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, et que les hommes entr'eux ne se méprisoient qu'avec ménagement ; j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lors-

(1) Les lois dispensoient les femmes de tout travail pénible.

scorbacchiáto : con túttо ciò l'uómo méno riguardévole, il méno stimáto, può ingannáre, tradíre la più valorósa dónna, e denigráre la súa riputazióne con calúmnie, sénza temérne nè biásimo, nè castígo.

S' ío non veníssi fátta cérta, che ne sarái tu stésso fra póco spettatóre, cóme potréi mái tentár di rappresentárti così stráne contrarietà, che appéna pósson cápere nel nóstro sémplice intelléttо. Décile álle nozióni délla natúra, il nóstr' ingégno non ne oltrepássa i límiti ; abbiám osserváto, che la fórza ed il corággio d'un sésso, mostrávano dovér égli éssere il ripáro e 'l difensóre dell' áltro ; e le nóstre léggi sóno a così fátto princípio conformi ;(1) là dóve quì, in véce d'avér compassióne délla debolézza délle dónne, quélle del vólgo opprésse dal lavóro, non ne sóno púnto allegeríte nè dálle léggi, nè da' lóro maríti ; le áltre d'un grádo superióre, berságlio délla seduzióne, o délla malízia dégli uómini, áltro non han da spérare, dópo i pérfidi trattaménti di que' malvággi, se non cérte apparénze d'un rispétto meraménte immaginário ; perciocchè quándo si sóno allontanáte, le sátire le più mordáci ne séguono prestaménte.

Ben m' accórsi a príma giúnta, quándo cominciái a frequentár le nóbili adunánze, che la censúra abituále délla nazióne cadéva principalménte súlle dónne, e che gli uómini érano per se più guardínghi néllo sprezzársi l'un l'altro, lo che ío attribuíva álle lóro

---

(1) Le léggi esentávano le dónne da qualúnque lavóro penóso.

qu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, et l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant : cette nouvelle extravagante me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes, naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, et que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, ne seroit plus, ou retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominent entièrement les jeunes hommes, sur-tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes, n'a pas besoin d'autre éclaircissement ; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous

buóne qualità ; ma un accidénte mi ha óra convínta, che ánche quésto procedéva da' lóro difétti.

In túrte le cáse nélle quáli siamo entráte da dúe giórni in quà, si è raccontáta la mórte d'un gióvane uccíso da un amíco súo, ed un' azióne cotánto inumána veníva approváta per sólo motívo, che il mórto amíco avéva détto mále del sopravvivénte : una così nuóva stravagánza párvemi assái rilevánte, e ben dégna d'éssere a fóndo esamináta. Ne féci úna ricérca, e séppi, che un uómo è in óbbligo d'arrischiáre la própia víta per tóglierla ad un áltro, se viéne a sapére, che quésti ábbia cóntro lúi sparláto ; ovvéro di prénder volontário esílio dall' umáno consórzio, qualóra non vóglia fárne così ágra vendétta. Io non ébbi più d' áltra próva mestiéri per arrivár a sapére con piéna certézza quél ch' ío cercáva. Manifésta cósa è, che gli uómini naturalménte codárdi e sénza rimórsi, témono solaménte le punizióni corporáli, e che se le dónne avéssero la facoltà di punire gli oltrággi, che véngono lóro fátti néllo stésso módo, ch' églino sóno obbligáti di vendicársi del mínimo insúlto, che l'un fáccia all' áltro, talúno che si véde accólto nélla società, o non sarébbe più in víta, o ricoveráto in un desérto, colà nasconderébbe il súo obbróbrio e la súa malvagità. Non può esprímersi quál sía l'insolénza e la gagliofféría de' gióvani ; e massimaménte quándo non ne può lor tornáre alcúna mála ventúra. La véra cagióne adúnque déllo sconvenévol portaménto, ch'éssi téngono vérso le dónne, áltra dilucidazióne non abbisógna ; ma quánto al disprézzo, che la maggiór párte dimóstran covár per ésse nell' ánimo, non ho ancóra potúto rin-

les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir, mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza ! quelle seroit ma douleur, si à ton arrivée on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

Il m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes ; enfin je crois l'avoir découverte dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont, et ce qu'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite et de la vertu ; mais il faudroit que la nature les fît ainsi : car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence Françoise.

On sait au Pérou, mon cher Aza, que pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une certaine fermeté d'âme, qui leur forme un caractère décidé ; on l'ignore en France. Dans le premier âge les enfans ne paroissent destinés qu'au divertissement des parens, et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce

venírne la cagióne: procurerò con ógni stúdio di riuscírvi, perciocchè il mío próprio intéresse vi mi consíglia. Oh, Aza cáro! quále saréhbe la mía disperazióne, s' églino al túo arrívo ti parlássero di me, cóme ío gli ódo dell' áltre fémmine ragionáre.

LÉTTERA TRENTÉSIMA QUÁRTA.

Dopo avér indagáto per mólto témpo, Aza mío cáro, dónde procéder potésse il disprézzo, che la maggiór párte de' Francési ha per le dónne; crédo avér finalménte scopérto, che provénga dal vedérle totalménte divérse da quél che si créde, ch' élleno dovrébbero éssere. Si pretenderébbe quì. cóme altróve, che fósser dotáte di mérito e di virtù; ma per quésto sarébbe d'uópo che la natúra le producésse táli: conciosiacosachè la lóro educazióne è tánto oppósta al fíne divisáto da' lor genitóri, ch' éssa mi páre l'eccésso dell' inconsisténza Francése.

Si ha per mássima nel Perù, Aza cáro, che, per dispórre gli uómini álla virtù, si vuóle infóndere nélle lóro ménti sin dálla più ténera fanciullézza un corággio, ed úna cotál fermézza d'ánimo, che váglia a créscerli in úna máschia, e saldíssima índole; lo che in Fráncia del túrto s'ignóra. Nélla príma età i fanciúlli non sémbrano destináti ad áltro che a servír di ricreazióne a' lor genitóri, ed a quélli che gli hánno a govérno. Páre che ciascún vóglia trárre úno

qui se présente à leurs sens, et l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité et leur foiblesse naturelle, par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent ; on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils ; je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que, du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur, qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la religion si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la divinité, ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde ; et si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'est

scóncio diléttо délla lóro incapacità di scoprír la verità délle cóse ; perciocchè véngono ingannáti in túttе quélle, che co' própj ócchi non véggono ; e délle áltre che son sottoposte a' lóro sensi, non se ne dà lóro un' idéa méno stravólta e men fálsa. Si ríde inumanaménte dégli erróri di que' cattivélli, e si accrésce la lor sensibilità e naturál debolézza mostrándo úna pueríl compassióne di qualúnque menomíssima disgrázia che avvénga lóro ; in sómma si póne in dimenticánza, che e' son destináti ad ésser uómini.

Non so quál síasi la riuscíta dell' éducazióne, che il pádre dà al figlio, perciocchè non mi cálse d'ésserne informáta. Ma so, che le fíglie, súbito che sóno capáci di ricévere quálche ammaestraménto, véngono rinchiúse in úna cása religiósa, acciò impárino colà a víver nel sécolo ; che si commétte la cúra di coltivár il lóro ingégno a cérte persóne, cúi sarébbe per avventúra imputáto a delítto l' avérne púnto, e che quíndi affátto incapáci sóno di far lóro náscere in cuóre quégli álti sentiménti, di che ésse non hánno il mínimo princípio.

I dógmi essenziáli délla religióne, véro gérme di túttе le virtù, s'impárano quívi materialménte ed a memória ; nè sóno con miglior método insegnáti lóro i dovéri vérso la divína maestà, i quáli éssi fánno consístere in minúte cerimónie d'un cúlto esterióre, richiéste con tánta rigidézza, praticáte con tánto rincrescimento, che quésto è il prímo giógo, il quále da se rimuóvono, cóme príma véngono al sécolo, o veraménte se pur ne consérvan tuttóra quálche prática, si crederébbe, al vedér la maniéra cólla quále vi soddi-

qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos vierges. Ce sentiment généreux, qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur âme, on seroit tenté de croire que les François sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles, que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce ; ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'âme. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre qui n'a d'effet que sur les agrémens extérieurs ; on ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur, à n'avoir point d'amans, en leur présentant sans cesse la cer-

sfánno, che quésta síasi soltánto úna spécie di civiltà, che sólo per abitúdine a Dío venga prestáta.

Ora, lasciáto ógni áltro argoménto dall' un de' láti, non v' è cósa, che riparár póssa l' ingiúria fátta da úna mal intésa educazióne. Non si sa guári in Fráncia, che cósa sía il sentíre altaménte di se stésso, lo che viéne instilláto con tánto zélo al cuóre délle nóstre Vérgini. Quésto sentiménto generóso, che rénde ciascúno, che ci násce délle súe azióni, e de' suói pensiéri giúdice severíssimo, e che divénta finalméntе úna régola infallíbile, qualóra il cuóre síane a dovére impressionáto, non è quì d'alcún aiúto per le dónne. Nel considerár la póca cúra, che si ha dell' ánima lóro, ci farémmo talóra quási a crédere, che i Francési siéno nell' erróre di céiti pópoli bárbari, i quáli avvísano il sésso feminíle éssерne prívo.

Regoláre i moviménti del córpo, acconciáre quélli del vólto, compórre leggiadraméntе l' estérno délla persóna sóno gli oggétti essenziáli délla lóro educazióne. I genitóri si glóriano d' avér ben alleváto le lóro fíglie, secondochè gli atteggiaménti del córpo ne sóno più o méno affettáti. Insínuano lóro a far sembiánte di forteméntе turbársi per un mancaménto commésso cóntro l' avvenénza de' módi ; ma non dícono lóro, che un nóbile, e modésto contégno áltro non è, che ipocrisía, qualóra dall' onestà dell' ánima non provénga. Risvégliano di contínuo in ésse quél víle amór próprio, che ha sol per míra le vaghézze esterióri, e niúna cúra póngono, che póssan conóscere quéll' áltro, da cúi násce il mérito, e che la stíma, che altrúi fáccia di nói, può solaméntе appagáre. La

titude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l'esprit, est employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître ; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissemens qu'il ne m'en faut là-dessus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent, par le mot *bonté*, que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant ; et j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse et discernement, qui porte à l'indulgence et à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion, en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont

sóla idéa, che vién lóro dáta dell' onóre, è quélla di non avér amánti, e del contínuo méttono lóro in vísta per guiderdóne certíssimo di quél noióso ristringiménto, in che sóno tenúte, la certézza di piacére altrúi ; e così gli ánni i più preziósi ed accónci a coltivare l'ingégno láscian passáre nel far acquísto d'ornaménti imperfétti, pressochè inútili nélla giovinézza, e che divéntan ridícoli in un' età più matúra.

Or quì non finísce la bisógna, Aza mío cáro, l' inconsisténza de' Francesi è sénza límiti. Dópo úna così fátta educazióne, prétendono éssi dálle lóro mógli la prática délle virtù, le quáli non sólo non fánno lóro conóscere, ma nè tampóco dánno lóro un' idéa giústa de' términi, che le dinótano. Del che ógni dì mi chiarísconо soverchiaménte i ragionaménti, ch' ío téngo con cérte persóne gióvani, la di cúi ignoránza non m' è di minór méraviglia cagióne di quélla, che túttе le cóse da me sinóra vedúte, me n' ábbian fátta.

Se mi accáde di parlár lóro dégli affétti, négano a lor potére d' avérne alcúno, perciocchè áltro non ne conóscono, che quéllo d'amóre. La vóce *bontà* áltro secóndo ésse non viéne a díre, che quélla compassión naturále, la quále próvasi álla vísta d'úna creatúra penánte ; ed ho in óltre osservato, che ne sóno più commósse quándo si trátti d'un qualche animále, che e' non fánno dégli uómini : ma non conoscóno in verún módo quélla bontà ténera, da matúra riflessión procedénte, la quále ci muóve a far del béne altrúi con discerniménto e magnanimità, e ad ésser indulgénti, e compassionévoli ne sospínge soaveménte. Crédono avér discretaménte osserváte túttе le léggi délla segre-

surpris, ou qu'on leur a confiés ; mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate et nécessaire, pour ne point être à charge, pour ne blesser personne, et pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaye de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices ; si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue Péruvienne, et que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement ; et je ne m'aperçois qu'avec une extrême surprise, que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il seroit encore

tézza nel palesár soltánto ad alcúne amíche cérti segréti frívoli, che hánno con artifízio scopérti, o che sóno státi lor confidáti; ma non sánno, che cósa sía quélla discrezióne assennáta, circonspétta, e necessária, per non annoiáre, nè offéndere altrúi, e per mantenére la páce in quélla società ond' élle son mémbri.

Se ténto aprír lóro quéllo ch' ío sénto délla moderazióne, virtù sénza la quále tútte le áltre sóno quási vízj, se mi póngo a ragionár séco lóro dell' onestà de' costúmi, dell' equità vérso gl' inferióri così póco praticáta in Fráncia, e délla costánza a sprezzár ed a fuggír i viziósi, contuttochè siéno di nóbile schiátta, ben m' avvédo délla lóro perplessità, e che non sóno méglio da lóro intésa, che se parlássi lóro in língua Peruviána, benchè fíngano di capírmi per púra gentilézza.

Esse non conóscono più che ránto nè le cóse del móndo, nè la natúra dégli uómini, né la ragión délla società. Non sánno neppúr far dirítto úso délla lor matérna favélla, e ráde vólte avvién, che la parlíno correttaménte; onde non sénza grandíssima maravíglia m'accórgo, ésser ío di giá in quésto viè più dótta di lóro.

Le zitélle, appéna uscíte dálla fanciullézza, vánno a marito coll' intellétto da così fátta ignoránza offuscáto. Da quéll' istánte, nel vedér quánto póco i lor genitóri si cúrino del lor módo di vívere, si dirébbe ch' ésse più lóro non apparténgano. La negligénza délla maggiór párte de' marîti non è in ciò minóre. Sarébbe ancór témpo di rimediár a' difétti délla pri-

temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes, malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femme de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement

miéra educazióne ; ma non vógliono addossársene il péso.

Una móglie gióvine, líbera nel súo appartaméntо, vi può ricévere chi che sía, e fárvi súa bribáta cóme più le aggráda. Le súe occupazióni sóno d'ordinário pueríli, sémpre inútili, e fórse fórse dell' ózio stésso più sconvenévoli. Il súo spírito vién nudríto di vanità o malizióse, o insúlse, di cóse in sómma da fárla sprezzáre più, che non farébbe la stupidézza medésima. Cóme il márito non ha fidúcia nélla móglie, così égli non procúra di rendérla átta al govérno nè de' suói affári, nè di quélli délla súa famíglia. Ella non partécipa d' áltro nel pícciol comúne, per così díre, délla súa cása, se non d'un apparénte rappresentaméntо. Altro non è quási che úna pittúra, o státua, che s' adópera all' ornaméntо délle cámere, o al dilétto dégl' intendénti ; ónde se l' alterígia pur un póco s' accóppi ad un ánimo inchinévole a menár la víta fra féste, e passatémpi, si dà la donna ad ógni disordináto capríccio, rapidaménte trapássa dall' independénza ad úna víta licenziósa, ed in bréve témpo si tíra addósso il disprézzo, e l' indignazióne dégli uómini, non ostánte la lóro propensióne a tolerár i difétti délle dónne, giovándo lóro il favoreggiáre la vága bellézza, ed ornáta leggiadría, che séco pórta la giovinézza del nóstro sésso.

Comecchè veríssimo sía quéllo ch' ío ti díssi délle dónne Francési, tu ti déi non per tánto guardáre, Aza mío cáro, dal crédere, che quì non sía fémmina alcúna ragguardévole pélla súa virtù. Hávvene pur di quélle, cúi la natúra fu così benígna, che le fornì di fórze

à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs et les agrémens honnêtes de leur esprit, attirent sur elles l'estime de tout le monde ; mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues et révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus ; mais, comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le déréglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seroient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois qui tolé-

bastévoli a trionfár del vízio délla lóro educazióne. Quéste sánno ben guadagnársi la veráce stíma di chicchessía coll' assiduaménte eseguíre ógni lor dovére, cólla decénza de' lóro costúmi, e coll' onésta avvenénza déllo spírito ; ma il núméro n' è così scárso a paragóne dell' infinita moltitúdine déll' áltre, ch' élle sóno conosciúte, e riveríte, sol che séntasi pronunziáre il nóme lóro. Non vorréi nemméno che tu ti facéssi a crédere, che la mála condótta déll' áltre dálla lóro cattíva índole procéda. Generalménte parlándo, pármi, che in quésto paése, viè più communeménte che nel nóstro, le fémmine náscano con tútte le disposizióni necessárie ad uguagliáre gli uómini in mérito ed in virtù ; ma, cóme se quésti ne fóssero interiorménte persuási, e che per supérbia cotále ugualità sdegnássero, contribuíscono in ógni módo a rénderle altrúi dispregévoli, quándo col non avére alcún riguárdo álle lor dónne, e quándo col sedúrre le altrúi.

Cóme saprái, che gli uómini si arrógano in quésto paése tútta l'autorévol podestà, così tu non dubiterái púnto, Aza cáro, che tútti i disórdini, che nélla società náscono, lor sí débban méritamente imputáre. Que' maríti che, per úna víle indifférenza, non reprímono gli sregoláti e nocévoli appetíti délle lóro mógli, ancorchè non siéno i più colpévoli, non sóno però men d' ógni áltro dégni del púbblico biásimo ; ma il péggio si è, che non si tién quì ragióne niúna di quélli, che coll' esémpio délla lascíva e malvággia víta che ménano, costríngono, per così díre, le lóro mógli a dissolutaménte vívere, o per dispétto, o per vendétta.

rent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité ? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités aussi criminelles qu'excessives, non-seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que, dans la suite, les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense et je sens que ce seroit les honorer beaucoup, que de les croire capables de conserver de l'amour pour leurs maris, malgré l'indifférence et les dégoûts, dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ?

Le premier sentiment que la nature a mis en nous,

In fátti, mío cáro Aza, cóme non si scandalizzerébbero ésse vedéndo l'ingiustízia délle léggi, che tóllerano l'impunità dégli uómini giúnta oramái ad un eccésso uguále álla lór prepoténza? Un maríto, sénza temére verún castígo, può tenére con la súa dónna le più scortési maniére; può spéndere in iscialaquaménti altrettánto viziósi quánto eccessívi, non sólo le próprie facoltà, e quélle de suói figliuóli, ma i béni eziandío a coléi appartenénti, che égli fa mísera víttima de' suói disordináti appetíti, e che láscia in diságio, e quási a povertà andáre per úno sconvenévol rispármio nélle spésse necessárie, che sovénte séco tién quì la dissipazióne congiúnto. Egli può rigorosaménte punire in léi la mínima apparénza d'infedeltà; méntre ésso di contínuo si dà sénza niún ritégno a túlti gli amoreggiaménti, che la licénza del víver súo a máno a máno appreséntali. Si dirébbe in sómma, Aza cáro, che gli óbblighi del matrimónio non síano in Fráncia scambiévoli, fuorchè nel moménto délla celebrazión délle nózze, e che da índi innánzi le mógli sóle ésser vi débbano sottopóste.

Io ben m' avvíso, e pienaménte nel mío giudício cápe, ch' ésse sarébbero veraménte dégne d'ógni lóde e stíma, se continuássero ad amár i lóro maríti non ostánte l' indifferénza, ed il nauseóso fastídio che álla maggiór párte di ésse non sénza lor gráve nóia convién sostenére. Ma dóve mái si tróva úna virtù che resísta al disprézzo?

Il primo naturál sentiménto del cuóre umáno si

est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degrés, à mesure que nous nous apercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, et accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens, qui m'ont dévoilé les secrets de la nature et ceux de l'amour. L'amitié, ce sage et doux lien, devroit peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l'amour qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les temps, dans tous les états ; et le goût naturel pour la propriété, achève de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions ; quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une âme, d'un être libre, in-

è il piacére d'esístere, il quále più o men lusinghiéro, e fórte divénta, secóndo l'álta o bássa stíma che dágli áltri veggiám fársi di nói.

La felicità, dirò così, materiále dell' età più ténera consíste nell' éssere amáto da' própj genitóri, e dágli estránei accarezzáto; quélla pói del rimanénte délla víta, nel sentíre intimaménte l'importánza délla nóstra esisténza, secondochè éssa riésce più o méno all' altrúi felicità necessária. Il túo amóre impareggiábile, il candóre de' nóstri cuóri, la sincerità de' nóstri sentiménti sóno, Aza cáro, gl' intérpreti, che m' hánno sveláto gli arcáni di natúra e quélli d' amóre. L'amicízia, quél tánto nóbile e dólce nódo, dovrébbe per avventúra túttí i nóstri desidérj appagáre; ma éssa sénza delítto, e sénza scrúpulo gli affétti suói fra várj oggétti divíde: la dóve l'amóre, col dáre e richiédere úna sovraníssima preminénza, dácci un' idéa délla nostr' essénza cotánto sublíme, e soddisfacénte, che déssa sóla può contentáre quéll' agognánte ambizióne di tenére il primáto, la quále násce con ésso nói, e che si manifésta in túttel' età, in túttí i témpi, in túttе le condizióni; quíndi quélla nóstra vaghézza, che a possedér che che sía naturalménte ci tíra, ci fa con più diliberáto consíglio un' inchinévol disposizión seguitáre, la quále universalménte ad amár ne sospínge.

S'égli ci è cotánto a grádo il possedér un rícco arnése, un cáro gioiéllo, un gran podére; quánto mái più dólce ne débbe ésser il possediménto d' un cuóre, d' un' ánima, d' un éssere líbero, che da se stésso

dépendant, et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages ?

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le désir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général, et chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconséquence les François peuvent espérer qu'une jeune femme, accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-delà du mérite ? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus, dont les hommes se dispensent, en leur refusant les lumières et les principes nécessaires pour les pratiquer ?

Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens et les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité et la mauvaise éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation d'ailleurs si séduisante, ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions ja-

unicaménte dipénde, e che di súa spontánea volontà si dà in potér nóstro per contraccámbio del piacér che sénte nell' ánimo trovándo in nói gli avvantággi medésimi ?

Conciossiachè adúnque, Aza mío cáro, l' éssere da túttigeneralménte reverito, ed in ispeziál módo da alcúna persóna amáto síasi nel véro il regnánte appetíto de'nóstri cuóri ; ti può égli mái cápere nell' intellétto per quál eccésso d' inconsisténza póssano speráre i Francési, che úna móglie gióvine, macerata dall' ingiuriósa indifferénza di súo marito, non cérchi a sottrársi con ógni stúdio da quélla spézie d' annichilaménto, cúi si véde per ógni vérso ridótta ? Párti égli ésser possíbile il persuadér lóro di rinunziáre a túttigli affétti del cuóre nell' età appúnto, in cúi la dónna presúme sémpre di se ánche più che non mérita ? Potrési tu compréndere con quál fondaménto si preténda, ch' éssa adóperi quélle virtú, da cúi gli uómini si crédono dovér éssere esénti, méntre non somministrano álle lóro mógli i lúmi, e gli ammaestraménti necessárj per praticárle ?

Ma la contradizióne la più incomprensíbile di túttesi è, che i genitóri ed i maríti si dólgono vicendevolménte del disprégio in cùi véngon tenúte le lóro mógli e le lóro figliuóle ; e non rifínano a ógni módo di perpetuárne la cáusa di generazióne in generazióne non cessándo nè l' ignoránza, nè l' incapacità, nè la mála educazión di súa próle.

Deh mío cáro Aza ! non ci lasciámo abbagliáre gli ócchi délla ménte da' risplendénti vízj d' úna nazióne per áltro sì lusinghévole ; non ci svogliámo dell' ingé-

mais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le chemin de la vertu ; et moi, celle où je suis de conserver ton estime et ton amour, en imitant mon modèle.

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse je passai hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur, me sont agréables ! Mais combien elles me seront chères, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frère, son mari et moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long ; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation et les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, et de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez

nua semplicità de' nóstri costúmi. Rammentiámci mái sémpre, tu, di dovér éssere il mío sostégno, la mía nórma, e la mía guída nel sentiéro délla virtú ; ed ío, di dovér in ógni guísa dar ópera a far che tu la túa stíma e l' amór túo mi consérvi di te ognóra imitatívo esémpio pigliándo.

LÉTTERA TRENTÉSIMA QUÍNTA.

Le nóstre vísite o piuttósto fatíche non potévano, Aza cáro, a più liéto fin riuscíre. Oh quánto la giornáta di iéri fu per me deliziósa ! Quánto mi son aggradévoli i nuóvi favóri, ond' ío a Detervílle ed a súa sorélla mi riconósco tenúta ! Ma, oh quánto mi saránno più cári, quándo potrò téco godérne !

Dópo dúe giórni di ripóso, partímmo iermattína da Parígi, Celína, súo fratéllo, súo maríto ed ío, per andáre, sì cóme élla dicéva, a far vísita álla súa più dilétta amíca. Il viággio non fu lúngo ; giungémmo per témpo ad úna villétta ameníssima pel síto, e per le circonvicíne campágne ; ma ciò che mi párve a príma giúnta assái nuóva e strána cósa si fu, il trovárne, quándo v' entrámmo, túttele pórte apérte, sénza che persóna vi s' incontrásse.

Tróppo éra béllala cása per éssere abbandonáta, e tróppo angústa a dovér in se tenér nascósta la génte, che avrébbe dovúto abitárla : ond' ío per sollázzo mi fínsi crédere, che ciò venísse operáto per alcúna

une de ces Fées, dont elle m'avoit fait lire les histoires, où la maîtresse du logis étoit invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargé de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence ; mais avant toutes choses, ajouta-t-elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez, sans doute, à cette proposition. Ah ! volontiers, lui dis-je, en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire et du papier déjà écrit ; il me le présenta, et j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine ; rien ne manquoit de ce qui peut rendre un

árte mágica, e rivóltami a Celína domandáile, se non fórse quésta fósse úna délle incantáte abitazióni di quélle fáte, di cúi m'avéva dáto a leggér i favolósi raccónti, nélle quáli la padróna délla cása non men che i familiári suói invisíbili dimorávano.

Vói pur vedréte, mi rispós' élla, quándo che sía la padróna di quésta villétta, ma da che cérte súe gran bisógne richiédono, che élla stíasi tútta quésta giornáta altróve, ío ho da pregárvi a súo nóme di vóler fáre síno al súo ritórno le párti súe, ed i convenévoli tútti di cása : ma e' convién púre innánzi trátto, continuò éssa, che vi piáccia méttere in iscrittúra il consénto, che senz' áltro vói siéte prónta a dáre ad úna così fátta richiésta. Maisì, ch' ío il farò volentiéri, le rispósi vivaménte la festévol báia tuttavía seguitándo.

Profferíte appéna quéste paróle, vídi entrár un uómo vestíto di néro, che tenéva in máno un calamáio ed úna scrittúra, la quále égli mi presentò, ed ío mi vi soscríssi, dóve mi vénne additáto.

Appresentóssi incontanénte un altr' úomo di buóno aspétto, che c' invitò, secóndo l'úso del paése, ad andárcene con ésso lúi nel luógo dóve si mángia. Ivi trovámmo le távole mésse álla reále, ed ingombráte di delicáte vivánde, e di finíssimi víni, álle quáli così tósto cóme ci fúmmo per mangiáre assettáti ordinataménte, udímmo dolcíssimi suóni di várj struménti, e cánti piéni di melodía, che dálla vicína cámera venívano, per módo che niúna cósa mancáva a dovér

repas agréable. Déterville même sembloit avoir oublié son chagrin, pour nous exciter à la joie : il me parloit en mille manières de ses sentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, sans plaintes ni reproches.

Le jour étoit serein ; d'un commun accord, nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art et la symétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un côté une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière, précédés de quelques instrumens de musique, et de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons, où j'entendis, avec surprise, que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque, les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent, quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'em-

rénder quésto convíto pienaménte giocóndo, e lautissimo. Detervílle medésimo paréva, che dimenticáte avésse le súe tristízie per eccitárne túlti a lietíssima fésta: ragionávami in mílle guíse dell' amór súo, ma sémpre con assái bélle e leggiádre paróle il facéa, sénza niún mescolaménto di rammarichíi nè di rimbrótti.

Il témpo esséndo chiaríssimo, finíto il desináre deliberámmo di pári consentiménto d' andárcene a dipórto ne' giárdini, i quáli mólto più ámpj trovámmo, che la cása non ce li facéva aspettáre: laddovúnque un artificióso e bellíssimo órdine non per áltro facéva gran vísta, che per rénderne le maraviglióse bellézze délla natúra viè più gradíte, e delizióse.

Ci fermámmo in un boschétto, dóve termináva quél bel giardíno; e póstici a sedére in un frésco e vérde praticéllo, vedémmo venír vérso nói, da un láto úna frótta di gióvani contadíni leggiadraménte vestíti, precedúti da várj struménti musicáli; e dall' álro úna tórma di vághe zitélle in ábito biánco, ornátesi la tésta di fióri campéstri, le quáli contávano cérte canzonétte con módo rústico, ma di cánto maestrévoli, in cúi non sénza gran maravíglia udíi spésse vólte replicársi il mío nóme.

Ma quási attónita, e di me fuóra mi rimási, allorchè le dúe schiére esséndosi avvicináte, víddi l'uómo d' ógni áltro più onorévole, ed apparénte spiccársi dálla súa, pórre un ginócchio a térra, presentármi in un gran bacíno parécchie chiávi, e fármi un bréve ce-

pêcha de bien entendre ; je compris seulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur souveraine, et me présenter les clefs de la maison dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grâce.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu ; d'ailleurs tout ce qui se passoit avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole. Si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché ; il fit un signe à sa sœur : elle se leva, après avoir donné quelques pièces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'étoient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa ensuite de faire un tour de promenade dans le bois ; je la suivis avec plai-

remonióso discórso, che per la intérna turbazióne de' miéi sénsi non potéi pienaménte compréndere : intési bensì che esséndo égli il cápo de' lavoratóri di quélla contráda veníva a réndermi omággio, siccóme a coléi, che da índi in avánti avér dovévano per lóro sovrána ; ed insiememénte a presentármi le chiávi di quélla cása, di cúi ío éra eziandío la padróna.

Finíto ch' ébbe la súa dicería, si levò per far luógo álla più leggiádra délle giovinétte, la quále vénne ad offerírmi un grósso mázzo di fióri ornáto di nástri, accompagnándo similméntе il súo dóno con un bréve ragionaméntо in mía láude, lo che féce per assái accóncia ed avvenévol maniéra.

Io éra da tróppo álta stupefazión vínta, mío cáro Aza, per rispóndere a quésti encómj così póco da me meritáti ; senzachè túttе quéste cerimonióse operazióni con táli apparénze di verità procedévano, che in cérti moménti ío non potéva far a méno di créderle vére, benchè in se stésse incredíbili mi sembrássero. Dópo quésto pensiére infiníti áltri me n' occórse nell' ánimo, di maniéra che mi fu impossíbile di profferíre neppúr úna paróla, cotánto éra la mía ménte a tutt' áltro rivólta. Commecchè la mía confusióne fósse l' intertenimento di túttа la brigáta, éssa riuscíva altresì per me così molésta, che Detervíle ne fu commósso ; féce un cénno a súa soréila, la quále tósto di là si mósse, dópo avér dáto alcúne pézze d'óro a' vilanélli ed álie forosétte, diceндo lóro, ésser quélle per éssi le primízie délle mie cortesíe. Ella quíndi mi richiése di far gita nel bo-

sir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, et me regardant avec une mine riante : avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage, si je vous dis, qu'il est très-vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.

A moi ! m'écriai-je. Ah, Céline ! est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage, ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusement, si mon frère avoit disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l'acquisition, et qu'au lieu des ennuyeuses formalités, dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, et de vous avoir assuré une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une et de l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah, mon aimable amie ! m'écriai-je, en me jetant dans ses bras. Je sens trop vivement des soins si généreux, pour vous exprimer ma reconnoissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service.

schétto con ésso léi, ed ío la vi seguíi volentiéri, proponéndomi di fárle non póchi rimpróveri di avérmi cotánto impacciáta ; ma cómmodo témpo non me ne vídi. Fátti appéna dúe pássi, Celína si fermò, e sorridéndo mi dísse ; confessáte il véro, Zília mía cára, vói siéte fórte adiráta cóntro nói ; ma quánto maggiorménte il saréte, allorchè ío vi dirò per cósa certíssima, che quésta tenúta, e quésta cása a vói s' apparténgono.

A me! sclamándo gridái. Ah! Celína! son quéste dúnque le vóstre promésse? Tróppo oramái v' avanzáste o scherzándo méco, o facéndomi ónta con quésti dóni. Aspettáte, mi diss' élla più seriaménte, se mío fratéllo avésse vendúta úna quálche párte de' vóstri tesóri per far di ésse l'acquísto in pro di vói, e che in luógo di fárvi provár la nóia délle formalità necessárie, n' avésse égli tólto l' assúnto, e v' avésse soltánto riserbáto la sorprésa del possésso, ci avréste vói cotánto in ódio tuttavía? Non potréste vói perdonárci di avérvi procuráto, avvéngane che può, un ricóvero quále avéte dimostráto bramárlo, e di avérvi assicuráto úna víta indipendénte? Voi avéte fin da stamáne sottoscrítto l'átto, che vi dà il possésso dell' úno, e dell' áltra. Garríteci óra a vóstra pósta, soggiúnse ridéndo, se núlla di túttо quésto v' aggráda.

O, amíca dilétta! esclamái cólle bráccia apérte co téndole al cóllo ; uffícj così generósi tróppo altaménte mi s' imprímono al cuóre, perchè ío esprímer póssa la mía gratitúdine cólla favélla. Di più dir non séppi ; comecchè potéssi súbito déntro di me piena-

Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse ; et, après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frère et son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, et jeta un nouvel embarras dans mes expressions ; je lui tendis la main, il la baisa sans proférer une parole, et se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, et que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente : j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison pour en examiner, disoit-il, les défauts, et faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit. Te l'avouerai-je, mon cher Aza ? tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles,

ménte apprezzáre il mérito di sì amichévol servígio. Commóssa, intenerita, trasportáta dall' allegrézza pensándo al bel contento, che proverèi a te dedicándo, Aza mío, quésto ameno soggiórno, la moltitúdine de' miéi sentiménti togliévami l'espressióne délla favélla. Facéva a Celína mille affettuóse carézze álle quáli éssa corrispondéva con uguál tenerézza, e póscia ch' ío ébbi dáta alcúna pósa ágli agitáti miéi spíriti, ce n' andámmo tósto a ritrovár súo fratéllo, e súo marito.

Nell' avvicinármi a Detervílle, fúi da nuóva turbazión soprapprésa, e non potéi neppúr quélla vólta formár la paróla intera al ragionáre: gli pórsi la máno, ed égli baciólla sénza far alcún mótto, volgéndosi altróve per nascóndere l' involontárie súe lágrime, ch' ío attribuíi al piacére, ch' égli provàva nel vedérmi così contenta, e tánto néll' ménte mi commóssi, ch' ío pur versáine alcúne súe. Il marito di Celína, che pochíssima párte prendéva a così fatte dimostrazióni di tenerézza, túttо giulivo con ischerzévoli mótti prestaménte rúppe il nóstro sério contégno, congratulóssi méco déll' a mía nuóva dignità, e consigliò che ce n' andássimo a più partitaménte considerare la cása, per iscoprírne, com' égli dicéva, i mancaménti, e far vedére a Detervílle, ch' éi non éra, cóme sel credéva, d' un assái acúta intelligénza fornito. Lo crederésti tu, Aza cáro? tútti gli oggétti, che agli ócchi mi ricórsero, cangiárono, per così díre, la fórma lóro; i fiori mi sembrávan di più vívi, e di più be' colóri dipínti, gli álberi viè più vérdi, e fronzúti; il compar-

les arbres plus verts, la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches ; les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettoit pas de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai, fut une assez grande chambre, entourée d'un grillage d'or légèrement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, et d'une propreté admirable : j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra, et je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces et de peintures : les lambris à fond vert, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitoient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du Soleil, telles à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

timénto de' giardíni mólto méglio ordináto, la cása più galánte, e più ariósa; le masserízie più nobíli, e sontuóse; le menomissime bazzicatúre in fine sommaménte rilevánti per me diventávano.

Attraversái gli appartaménti con ménte da sovérchio giúbbilo inebbriáta, di módo che non potéva minutaménte considerar cósa alcúna; l'único luógo dóve mi fermái, si fu úna cámera gránde, e spaziósa, con béllo attorniaménto d'úna reticélla di filo d'óro sottilménte lavoràta, e che in se rinchiudéva úna quantità stupénda di líbri lindaménte legáti in várie fórme e colóri: ío n' éra sì forteménte invaghíta, che mi credéva di non potérmi di quíndi allontanáre, che príma non avéssi a túlti que' be' volúmi dáto úna scórsa. Celína però me ne distólse facéndomi sovvenír d'úna chiáve d'óro, che Detervílle avéami consegnáta. Adoperáila tósto per aprír frettolosaménte un úscio che mi vénne mostráto; ed álla vísta délle magnífiche cóse e bélle, che déntro di se contenéva, stupefátta ed immóbile ne rimási.

Era quésto un conclávio túttо fiammeggiánte di spécchi e dipintúre; il di cúi frégio di colór vérde, nel quále campeggiávano figúre con esquisíta leggiadría disegnáte, rappresentáva úna párte de' giuóchi e délle cerimónie déila città del Sóle, quáli a un di présso ío gli avéva a Detervílle divisáti.

Quívi si vedévano le nóstre vérgini in mílle párti dipínte col medésimo vestiménto, di che ío éra vestíta nélla mía príma venúta in Francia; ánzi dicévasi ch' ésse a me risomigliássero mólto.

Les ornemens du temple que j'avois laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit, par son éclat, d'embellir cette charmante solitude, et des meubles commodes, assortis aux peintures, la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenoient ma surprise, ma joie et mon admiration, me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous apercevoir, belle Zilia, que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du Soleil; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardins, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même temps, il me fit voir une cassette remplie de pièces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous ; j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance et l'admiration que me causoient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit et m'entraîna

I sácri arrédi del Témpio, i quáli ío lasciáti avéa nélla cása religiósa da indoráte pirámidi sostenúti, abbellívano túttì gli ángoli di quéll' ornatíssima cámera, nélla di cui vólta dipínta con maestrévoli compássi di túttì i più vívi colóri del ciélo vedévasi in mézzo collocáta l'immágine del Sóle, che cólla súa chiarissima lúce quélla vága solitúdine compiutaménte avviváva, e divérse ben accónce masserízie álle dipintúre confacénti agiatíssima la rendévano.

Detervílle valéndosi del silénzio, che lo stupóre l' allegrézza e l' ammirazióne impósto m' avveváno, a me appressátosi così prése a díre: vói potréte di leggiére accórgevi, béllà Zília, che in quésto nuóvo témpio del Sóle non védesi la sédia d' óro; perciocchè éssa è già státa per árte mágica transformáta in cása, in giardíni, e in poderi. Io avréi di buóna vóglia usáto a tal metamórfosi operáre délla mía sóla scienza, ma me ne sóno malgrádo di me tenúto, guardándomi soprattútto di far cósa, che offénder potésse i vóstri schívi e guardínghi costúmi. Eccovi, mi diss' égli, aprén-do un píccolo armário con árte finíssima nel múro commésso, éccovi gli ávanzi di quésta mágica operazióne: e così dicéndo mostrómmi un forzierino túttò piéno di pezzuóli d' óro álla maniéra di Frándcia coniáti. Quésto metállo, cóme vói ben sapér dovéte, continuò égli, non è míca il men necessário áppo nói, ónde ío reputái óttimo di fárvene opportúna consérva.

Io m'apparecchiáva a dir lóro grandíssima mercè ed a mostrár lóro la tánta ammirazióne, ch' ío m'avéva di táli e si sollécite cúre, allorchè Celína me ne tólse

dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, et de demander à Céline combien d'années elle vouloit que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons, mon frère et moi, me répondit-elle. Et moi, repris-je, je désire que vous viviez l'un et l'autre autant que je vous aimerai, et vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple du Soleil ; c'est ainsi qu'ils nommèrent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler ; j'exprimai comme je le sentois, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! que de vertus dans les procédés du frère et de la sœur !

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l'amitié ; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je savois être à moi ; je badinois sur mon autorité et mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

il déstro costringéndomi ad andár séco in úna cámera al maraviglióso gabinétto contígua. Vóglio anch' ío, mi diss' élla dárvi a vedér quál sía la possánza déll' árte mía. Fúrono quíndi apérti alcúni armadióni tútti piéni di bellíssimi drápi, di pánni líni, d' acconciatúre, e d' adornaménti donnéschi d'ógni maniéra, ed in così fátta cópia, che non potéi far a méno di ríderne, e di chiéder a Celína quánti ánni desideráva élla ch' ío mi vivéssi a dovér tánte e sí bélle cóse adoperáre. Quánti ne viverémo, mío fratéllo ed ío, mi rispós' élla. Ed ío, replicáile, desídero che ad ambedúe vói tánto la víta dúri, quánto ío vi amerò, che così non saréte i prími a moríre.

Io avéva a gran péna quéste paróle finíte quándo ce ne ritornámmo nel Témpio del Sòle; che così quél maraviglióso gabinétto dinominárono. Mi fú al fíne fátto ágio di favelláre, e con sinceríssime paróle significái lóro quéi soávi sentiménti, ónde éra tútto il mío cuóre occupáto. Quál benignità! Quáli costúmi laudévoli! quáli virtù singolári nélle dólci e gráte maniére del fratéllo e délla sorélla apparívano!

Il rimanénte del giórno nélle dilettóse consolazióni d' amichévol dimestichézza trapassámmo; e vié più lietaménte i convévoli féci délla céna, che quélli del desinár fátti avévo. Ordináva liberaménte a' familiári ciò che a fáre avéssero, siccóme a quélli che ìo ben sapéva servíre nel mío servígio; donneggiáva festevolménte ragionándo délla mía novélla autorità, e opulénza; in sómma ío mi studiái, per quánto in me

Je crus cependant m'apercevoir qu'à mesure que le temps s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, et même qu'il échappoit de temps en temps des larmes à Céline ; mais l'un et l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir encore quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient ; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza ! quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

La tristesse de Déterville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté ; ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, et mes amis ne l'ont pas laissé

fú, che' i ricevúti benefícj da' benefattóri medésimi fósser graditi.

A me paréa non pertánto venírmi accorgéndo che Detervílle rientrásse ciascún' óra più nell' usáta súa malinconía, e che alcúna lagrimétta venísse adóra adóra in su gli ócchi a Celína; ma cosí prestaménte ammendúe rassenerávansi e facéan férmo víso, ch' ío mi credéi délla mía estimazióne ingannáta.

M' ingegnái con ógni sfórzo d' indúcerli a godér méco per póchi giórni di quél béne che m' avévano procuráto; ma inváno le míe paróle gettái. Quésta nótte medésima ce ne siám tornáti álla Città, con proponiménto di rivedére in brieve il mío palázzo incantáto.

Oh, Aza cáro! quále sarà mái la mía felicità quánd' ío potrò fárvi téco agiátissima stánza.

LÉTTERA TRENTÉSIMA-SÉSTA.

La mestízia di Detervílle e di súa sorélla, Aza mío cáro, è sémpre più che più invigoríta dacchè dal mío palázzo incantáto ci dipartímmo, e quì tornámmo; e perciocchè téngoli ammendúe grandámente cári, non ho potúto fár a méno di domandárne lóro il perchè; ma vedéndo che perseverávano nel celármelo tuttavía, ébbi per certissímo che úna quálche nuóva disavventúra avésse il túo viággio sturbáro, e sentíimi tósto da úna sollecitúdine púnta ancór più fúsa che il lóro

durer long-temps. Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner ; et par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin, qu'il n'y a plus de temps à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château.

Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera. Déterville a pourvu à tout, et m'a convaincue, plus que jamais, de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, et qui soit une digne récompense de sa vertu.

affánno non fósse. Vólli aprírne a quéi cári amíci la cagión, ed éssi non fúron lénti a rimuóverla del tútto délla mía ménte. Confessómmi Detervílle avérgli primaménte férmo in súoi propósiti di tenérmi celáto il giórno délla túa venúta, acciò più gráta mi fósse per la sorprésa ; ma che per dar pósa ágli ánsii spíriti miéi gli conveníva mutár di consíglio. Mi fé in effétto léggere úna léttera del conducitóre che ti fé dáre ; e dall' annóvero del témpo, e luógo in cúi è státa scritta, égli mi diéde a vedére, che dománi, óggi, ed a quést' óra eziandío tu potrésti quí giúngere, che in sómma non è più niún témpo da fissáre fin ch' ío al cólmo arrívi del mío fervénte desidério.

Detervílle dópo avérmi così fátta notízia comunicáto più non si ténne di fármi ógni áltra súa disposizione manifésta. Mostrómmi le cámere che a te assegnò : tal sarái in quésta cása alloggiáto, infinattantochè, per matrimoniál légge congiúnti, ne sìa decentaménte concésso lo stársene insiéme nélla mía ameníssima vílla.

Tu mi ci starái mái sémpre nel cospétto, nè più vi sára che per cósa niúna del móndo ci póssa dipartíre. Detervílle ha già pensáto, e provvedúto a tútto, e con si fátta opportunità égli m' ha più che più pórto argoménto certíssimo d'altézza d'ánimo impareggiábile.

Ora ch' ío sóno di táli notízie dichiaríta di tútto, vána cósa sarébbe l' andái cercándo altrónde che dálla túa próssima venúta la cagióne délla divoratríce rúggine d' amóre che lo consúma e così l'attrísta. Io ne sénto grandíssima compassióne, fórte mi gráva di

Je dissimule même une partie des transports de ma joie, pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur, pour le renfermer entièrement ; ainsi, quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire ; il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre ; pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, et je te verrai ; mais ce moment n'existe point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse ! Hélas ! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi. Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza, mon cher Aza ! que ce nom est doux ! bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement.

súa sciagúra, e prégo púr che da quélla miséria frátto, a cúi gli affétti miéi non pósson recáre alcúno alleviaménto, a quélla felicità pervénga dégno guiderdóne di súa virtù. Io póngo ógni estréma cúra di nascóndere in párte gl' impetuósi moviménti délla mía inestimábil gióia, per non éssergli di più noiósa dóglia cagióne; più óltre far non sapréi, chè tróppo fórti ne sénto gli stimóli nell' ánima mía, perchè ío li póssa in túttо occultáre: quíndi, comecchè ío a nói pressissímo ti créda, che al ménomo romóre il cuór fórte mi bátta, e ch' ío sovénte pónga più la pénna per fármi prestaménte ál'a finéstra, non per quésta intralàscio di scrivérti, ch' ío m' ha ben di tal confórto mestiére a dovér affrenáre la sovérchia esultazióne del cuóre. Egli è il véro, che tu piú non séi mólto da me lontáno, ma che perciò? la túa lontanánza non è mica in effétto men véra che se i mári ci tenésser lúngo trátto divísi. Io non ti véggo; tu non puói udír la mía vóce; or perchè non continuerò ío dúnque a ragionár téco per si fátta maniéra siccóme la sóla di cúi per ánche mi è dáto valérmi? In brevíssimo témpo ti vedrò, ma quésto témpo è pur tuttóra un témpo avveníre. Deh! cóme poss' ío méglio impiegár il rimanénte di túa lontanánza, che nel andárti divisándo l'amoróso disío ónde árdo tútta! Ahi! ch' ío tel ritrássi fíno, è mái sémpre da cocénti sospíri offuscáto, nè tu il vedésti giammái se non da modésto timóre in se raccólto. Ma sì trísti témpi si son pur dileguáti; ed oh! quál avrò contentézza nel cacciárne del túttо da me la rimembránza!

LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

Au Chevalier Déterville.

A Malte.

Avez-vous pu, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir et à votre absence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline, tout affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres ; elle m'a présenté Aza d'une main, et de l'autre votre cruelle lettre. Au comble

Aza ! Aza, mío dólce ! Oh, cáro e dilettóso nóme ! In pochíssima óra più non sarà indárno il soáve profferiménto ; che a tal suóno il mío Aza in un attímo di témpo comparirámmi dinánzi, ed in guiderdóne di súa prontíssima venúta ei s' avrá dall' innammoráto mío cuóre la più ténera próva del mío ardentíssimo affétto.

LÉTTERA TRENTÉSIMA-SÉTTIMA.

Al Cavaliére Detervílle.

Malta.

Cóme vi sofferì il cuóre, Signóre, d'apprestármi sénza rimordímento il più penóso travaglio, quási nel medésimo moménto di témpo in cúi úna sì dólce contentézza mi procacciáste ? Cóme mái vi vénne in cuóre la strána vaghézza che sì giocóndi accidénti di così lusinghévoli argoménti di nuóva gratitúdine dovésser la vóstra crudél parténza precédere, se non che voléste che ío la vóstra disperazióne e la lontanánza vóstra con maggiór gravézza sentíssi nel cuóre ? lo che, non ha più di dúe giórni, al sómmo délla consolazióne e délla véra amistà éra pur giúnta, mi védo oggidì condótta a provárne la più affannósa amaritúdine.

Celína, abbenchè in grandíssima affligión fósse, ha pur ottimaménte seguíti gli órdini da vói impóstile ; con úna máno m' ha presentáto Aza, e coll' áltra la

de mes vœux, la douleur s'est fait sentir dans mon âme ; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah, Déterville ! que pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions ; non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher ; vous entendrez prononcer mon nom ; vous recevrez mes lettres ; vous écouterez mes prières ; le sang et l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille, à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerois vos jours et ceux de votre sœur ! Je romprois une si tendre union ! Je porterois le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés ! Non, ne le croyez pas ; je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil : je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, et je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez.

crudél vóstra léttera m' ha pórta. L'ánima mía, benchè fósse nel maggiór cólmo e'ógni súo amoróso conténto, éra non pertánto da dolorosíssime puntúre trafítta ; perciocchè raigonávami sémpre nélla ménte il tristo pensiéro, che a quélla óra medésima in che ío ricuperáva il piacévole oggétto dell' amór mío, ío perdéva ógni áltra mía virtuósa affezióne. Ahi Detervílle, che la magnánima virtù vóstra riésce a quésta fiáta a crudelíssimo fíne ! Ma non isperáte già di lungaménte duráre in così fiéro ed ingiústo proponiménto ; no, che il máre non v'allontanerà sémpre mái da persóne a vói sì cáre ; commuovverávi il nóme di Zília, le míe léttere vi piegheránno ; inchinerássi a' miéi priéghi il bell' ánimo vóstro ; e 'l vóstro cuóre arrendéndosi álla fórza de' legámi di parentéla e d'amistà che a nói vi stríngono, vi consiglierà a tornárvene álla cása patérna a cúi ío son di vói divenúta mallevadríce, siccóme coléi che di vóstra parténza fúi 'l sólo, benchè innocénte, motívo.

Oimè ! cóme avrò ío dúnque réso, in guiderdóne di tánti vóstri benefícj in me operáti, i vóstri giórni, e quélli di vóstra sorélla cotánto trísti ed amári ? Avrò ío rótti nódi così soávi, e gli ánimi vóstri gentíli a fiéra disperazión ritrátto a tal óra appúnto in cúi la benignità vóstra più mi dimóstra i suói salutévoli effétti ? No, che no 'l comporterò, cacciáte pur vía così crudél pensiéro, ch' ío già raccaprícci di stármene in úna cása tútta di río lútto per me ripiéna : ne ío son già si sconoscénte di non riconoscér che per vóstra benígna operazione ricévo da Celína il più cortése

Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues ? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler ; et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez cru si redoutable pour vous ! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon âme, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée, la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même ; tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne serez-vous pas long-temps le plus malheureux.

trattaménto, quándo che se óra m' odiásse sarébbe il di léi ódio medésimo del mío perdóno degnissimo : ma quantúnque gráto mi sía, mi convién pur rifiutárlo, e di quíndi mutármi per sémpre ; perciocchè sénza il vóstro ritórno ío più non váglio a sostenér la noiósa vísta di quésti luóghi a me un témpo sì cári. Ahi, Detervílle ! Qual cecità d' ánimo su gli ócchi délla ménte v' adómbra ? Qual errór vi sospínse a deliberazióne cotánto álla vóstra stéssa intenzión contrária ? Voi desideraváte la mía felicità, e mi facéste colpévole ; voleváte ch' ío cessássi dal piángere, e più mi fáte spárger veríssime lágrime per quésta vóstra lontanánza, che lo speráto effétto rimuóve il vóstro magnánimo privaménto.

Ahi lássame, che quélla conferénza ónde per sovérchio timór fuggíste sarébbevi per avventúra státa ánzi gradítissima ! Aza, il piacévole oggétto di tánto amór mío, non è più sì teneraménte amoróso quále ío mílle fiáte vel figurái con sì béi colóri. Il súo fréddo contégno nel riscontrársi méco, le súe mólte paróle cólle quáli a láude, e commendazióne dégli Spagnuóli, interrúppe più e più vólte i cordialíssimi fogaménti del mío cuore, la disdicévole indifferénza con cúi aprímmi la súa intenzióne di fáre in Fráncia un' assái córta dimóra, la vána curiosità, che da me a quésta óra stéssa il tién lontáno ; túttо mi fá meritaménte temére sciagúre, che il cuór mi riémpiono di spavénto ! Ahi, Detervílle ! vói non saréte per avventúra lungaménte di me più mísero.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent ; elle est le seul asile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ! Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire ; cette foiblesse seroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire et mon repos.

LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

Au Chevalier Déterville.

A Malte.

Si vous n'étiez pas la plus noble des créatures, Monsieur, j'en serois la plus humiliée ; si vous n'aviez l'âme la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte et de

Che se niúna pietà di vói medésimo non vi muóve, nè vále a réndervi a nói, víncanvi alméno le sánte léggi dell' amicízia, déssa sía l'único rifugío di malauguróso amóre. Se la grandézza de' máli ónde pavénto veraménte mi sopraggiugnésse, di quál dánno non avréste vói a rimproverárvi; e dóve óra me abbandoniáte, in chi troverò ío póscia un cuór che compassionévole si móstri siccóme il vóstro a miéi noiósi ed áspri cási d'amóre? E sarà égli il véro che l'álta magnanimità, sarà dunqu' égli véro che la dél valoróso ánimo vóstro, la quále fu infíno adóra la più possénte délle vóstre virtù, si lásci álla per fíne víncere, dálla fórza d'un mal ricambiáto amóre? Credéte vói fórse, ch' ío mái lo credéssi? No, che tánta fragilità tróppo sarébbe a vói sconvenévole, nè ío crédo che vói voléste mái lasciárvi aglí ímpeti di éssa trasportáre: deh! veníte a fármene più cérta próva; se délla vóstra fáma, e délla mía tranquillità siéte pur ténero.

LÉTT. TRENTÉS.-OTTÁVA.

Al Cavaliére Detervílle.

Málta.

Se non fóste, Signóre, la piú nóbile délle Creatúre ne saréi la più umiliáta; se non avéste l'ánima la più umána, il cuóre il più compassionévole, cóme potréi ío scégliervi per confidénte dell' affrónto che mi viéne

mon désespoir. Mais, hélas ! que me reste-t-il à craindre ? Qu'ai-je à ménager ? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette ; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'est la bonne-foi violée ; c'est l'amour méprisé qui déchire mon âme. Aza est-infidèle.

Aza infidèle ! que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon âme !....mon sang se glace....un torrent de larmes....

J'appris des Espagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étois étrangère, inconnue, Aza pourroit m'aimer ; unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon âme, j'ai demandé d'être instruite : mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine,

fátto, e délla mía disperazióne. Ma, meschína me! che mi rimáne ormái da temére? Tútto è pérso per me!

Non è più la perdíta délla libertà, del tróno, délla mía pátria, che mi afflígge l'ánimo; non sóno pur le inquietúdini d'un affétto innocénte, che fánno scórrer le míe lágrime; il torménto che mi squárcia le víscere, è la féde infránta, l'amór vilipéso, (póss'io dírlo? l'infedeltà d'Aza.

Aza infedéle; oh paróle fulmináti per la mía ánima!....il sángue s'agghiáccia nélle míe véne.. un torrénte di lágrime....

Provénnero dái crudéli Spagnuóli le míe príme sciagúre; ma l'último de'loro cólpi è il più atróce; son éssi che mi rapíscono il cuór d'Aza; la lóro bárbara Religióne è quélla che autorízza la súa perfídia; éssa appróva l'ingratitúdine, ma proibísce l'amóre frà i consanguinéi. Se fóssi straniéra, sconosciúta, gli sarébbe lécito d'amármi; ma uníti col víncolo del sángue, déve abbandonármi, tógliermi la víta sénza rossóre, sénza pietà, sénza rimórsi.

Eppúre per bizzárra che sía quélla Religióne, se cólli' abbracciárla avéssi potúto riacquistár il béne ch'éssa mi rapísce, avréi sottomésso il mío intellétto álle súe illusióni. Néll' acérbo mío cordóglio, chiési d'ésser istruíta; i miéi piánti non fúron esaudíti. Non pósso ésser amméssa in úna società così púra, sénz' abbandonár il motívo che mi determína, sénza

sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte. Je ne puis refuser une sorte de vénération à des lois qui dans toutes autres choses me paroissent si pures et si sages ; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus ; ah, malheureuse !....

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs, que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France, que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens, que pour me rendre une liberté que je déteste, que pour m'ôter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur est à lui ; il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient ; qu'il me la ravisse, et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur : pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi vous en fais je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée, j'aurois conduit sa victime à ma rivale, je serois

rinunziár áll'amór mío, cioè sénza cangiár la mía esisténza.

Non pósso dissimulárlo, quést' estréma severità mi par ingiústa e tiránnica. Ben è véro che mi sénto nel cuór úna cérta venerazióne per léggi in mílle áltre occorrénze tánto púre e tánto bélle ; ma póss'io adottárle ? E quándo lo potéssi, deh ! quál útile ne caveréi ? Non son più amáta ! Aza è infedéle ! Sciaguráta me !

Il crudél Aza non ha conserváto del candóre de' nóstri costúmi áltro, che la venerazióne per la verità, di cúi égli fá ún' úso, ahi ! tróppo funésto. Sedótto dágli allettaménti d'úna gióvine Spagnuóla, già dispósto a sposárla, non ha consentíto a venír in Fráncia, se non per disimpegnársi délla féde giurátami, per non lasciármi verún dúbbio círca i suói sentiménti, per réndermi úna libertà che detésto, e per tógliermi la víta.

Sì, indárno égli preténde restituírmi a me stéssa, il mío cuóre gli appartiéne, sarà súo fin álla mórte.

Egli è il padróne délla mía víta ; mene prívi, e mi ámi.

Vi éra nóta la mía sventúra ; perchè non méne avéte fátta, se non in párte, consapévole ? Per quál cagióne mi lasciáste scórger soltánto sospétti, che mi résero vérso di vói ingiústa ! Deh ! perchè vélo rimpróvero ? Non vi avréi prestáto féde : ciéca, prevenúta, saréi andáta áll' incóntro del mío funésto destíno, avréi condótto álla mía rivále la súa víttima,

à présent.... O Dieu ! sauvez-moi cette horrible image !....

Déterville, trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse, dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.

LETTRE TRENTE-NEUF.

Au Chevalier Déterville.

A Malte.

Puisque vous vous plaignez de moi, Monsieur ; vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeste souvenir ?

Il est parti, je ne le verrai plus ! Il me fuit ! Il ne m'aime plus ! il me l'a dit, tout est fini pour moi. Il prend une autre Epouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne : eh bien ! cruel Aza, puisque le fan-

saréi óra.... Oh Déi! togliétemi dálla ménte ún' idéa così órrida!

Detervílle, tróppo generóso amíco! son ío dégna d'ésser ascoltáta? Ponéte in obblío la mía ingiustízia, compatíte ún' infelíce, la di cúi stíma per vói súpera l'amór ciéco che ha per ún'ingráto.

LÉTT. TRENTÉS.-NÓNA.

Al Cavaliére Detervílle.

Málta.

Voi mi fáte rimpróveri, Signóre; ignoráte dúnque lo státo, dal quále mi han póco fá caváta i crudéli offícj di Celína. Cóme ío avréi potúto scrívervi? L'ánima mía éra príva délla facoltà di pensáre. Se fósse in me rimáso quálche sentiménto, sarébbe sénza dúbbio státa la fidúcia che ho nélla vóstr' amicízia; ma circondáta dálle ómbre délla mórte, agghiacciáto il sángue nélle véne, sóno státa per mólto témpo sénza sentír neppúr la mía própria esisténza; ánzi ío avéva dimenticáto la mía infelicità. Sómmi Déi! perchè mi han éssi richiamáta a quésto doloróso sentiménto, col richiamármi álla víta.

Egli è partíto? Non lo rivedrò più! Mi fúgge, non mi áma più, méi' ha détto, è finíto per me. Esso si marita con ún' áltra, mi abbandóna, l'onóre l'obblíga di fárlo; or dúnque, Aza crudéle, poichè hái

tastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne ?

Heureuses Françoises, on vous trahit : mais vous jouissez long-temps d'une erreur, qui feroit à-présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu ! Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occasion le veut !

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza, tu les as vus baignés de mes larmes, et ta fuite ...Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse. . . Tu ne serois point parti seul. Je te suivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux. Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'eussiez secourue ; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza seroit encore ici. Mais déjà arrivé en Espagne, au comble de ses vœux. . .Regrets inutiles, désespoir infructueux. . . . Douleurs, accablez-moi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

adottáto il fantástico onór dell' Europa, perchè non imiti pariménte l'árte che l'accompágna ?

Venturáte Francési ! quándo siéte tradíte, almén godéte lúngo témpo ún'errróre che farébbe óra túttа la mía felicità ; la dissimulazióne vi dispóne al cólpo mortále che m'uccíde. Oh funésta sincerità délla mía Nazióne ! tu puói dúnque cessár d'ésser úna virtù. Corággio, costánza d'ánimo, vói vi convertíte dúnque in vízj, quándo l'occasióne lo richiéde.

Mi hái vedúta, spietáto Aza, genufléssa a' tuói piédi, li hái vedúti inaffiáti cólle míe lágrime ; e la túa fúga . . .Moménto orríbile ! perchè la túa rimembránza non mi tóglie la víta ?

Se le míe fórze non fóssero státe estínte dal cordóglio, Aza non trionferébbe così tranquillaménte. . . Non sarésti partíto sólo. Ti seguiréi, ingráto, ti vedréi, morréi alméno in presénza túa. Ah ! Detervílle, che fatalità vi ha scostáto da me ? Mi avréste soccórsa ; ciò che non ha potúto effettuár il disórdine délla mía disperazióne, l'avrébb' effettuáto il vóstro ragionaménto efficáce nel persuadére. Fórse vedréi ancór Aza. Ma già arriváto in Ispágna, al cólmo de' suói vóti . . . . Dogliénze inútili, disperazióne infruttuósa . . . .Angóscie, opprimétemi.

Non occórre, Signóre, cerchiáte a superár gli ostácoli che vi riténgono in Málta per tornár in Fráncia. Che ci faréste ? Fuggíte úna sventuráta che non si dimóstra più riconoscénte dei benefícj di cúi è colmáta, che sene fà un supplício, e che non desídera áltro che la mórte !

LETTRE QUARANTIÈME.

Au Chevalier Déterville.

A Malte.

Rassurez-vous, trop généreux ami ; je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, et que moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis, le destin le veut, je me soumets à ses lois.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé ; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets ; s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison. Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance ; que peut-elle sur une âme désolée ? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens, qui ait une communication intime avec notre âme. J'en ai fait une cruelle expérience.

LÉTT. QUARANTÉSIMA.

Al Cavaliére Detervílle.

Málta.

Rassicuratevi, tróppo generóso amíco, non ho volúto scrívervi príma che la mía víta fósse fuór di perícolo, e che méno agitáta potéssi calmár le vóstre inquietúdini. Io vívo, il destíno lo vuóle, mi sottopóngo álle súe léggi.

I generósi offícj déll' amábile vóstra sorélla mi hánno restituíto la salúte, alcúne matúre riflessióni l'hánno sostenúta, e la certézza che il mío mále è sénza rimédio, l'ha finalménte assodáta. So che Aza è giúnto in Ispágna, che la súa perfídia è consumáta; il mío affánno non è estínto, ma la cáusa non è più dégna del mío rammárico; se ne rimáne dúnque nel mío cuóre, égli procéde dálle péne che vi ho cagionáte, e dállo smarriménto délla mía ragióne. Ahi lássa! a proporzióne ch' éssa mi rischiára scópro la súa impoténza; che fórza potrébb'éssa avér in un'ánima immérsa néll' affizióne? Dáll' eccessívo cordóglio la ménte nóstra vién indebolíta, cóme nélla nóstra príma età. Siccóme i fanciulli non ricévono impressióni se non dágli oggétti, páre nélla stéssa guísa che, quándo siám afflítti, la vísta sía il sólo de' nóstri sénsi, che ábbia úna communicazióne íntima cólla nóstr' ánima. Ne ho fátto un esperiménto pur tróppo funésto.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté ; ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde et l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets que me traçoit sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ et de son arrivée ; le siége sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'ai reçues à la première vue ; je n'y retrouve que l'image de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effroi, insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée

Nel risórger dal lúngo e gráve letárgo in cúi m'immérse la parténza d'Aza, il prímo desidério che m'inspirò la natúra, fú di ricoverármi nélla solitúdine che mi ha procuráta la vóstra próvida benignità; otténni con grán difficoltà da Celína la licénza di venír in quésto luógo, óve tróvo cóntro la disperazióne ajúti, che la società e l'amicízia stéssa non mi avrébbero mái somministráti. In cása di vóstra sorélla, le consolazióni de suói discórsi non potévano prevalér sóvra gli oggétti che mi rappresentávan di contínuo la perfídia d'Aza.

La pórta per la quále Celína lo condússe nélla mía cámera il giórno délla vóstra parténza e del súo arrívo; la sédia sóvra la quále égli sedétte, il luógo in cúi mi féce partécipe délla mía sventúra, óve mi restituì le míe léttere, ánzi la súa ómbra, benchè scassáta da un tavoláto óve io l'avéva vedúta formársi, túttо quésto inaspríva ógni giórno le piághe del mío cuóre.

Quì non védo cós' alcúna che non mi ramménti le idée grazióse che provái néll' entrárci la príma vólta; ci véggo sol impréssa l'immágine délla vóstr' amicízia, e di quélla déll' amábile vóstra sorélla.

Se Aza si offerísce talvólta álla mía memória, lo védo sótto il medésimo aspétto in cúi lo vedéva allóra. Crédo aspettárvi il súo arrívo; aderísco a quést' illusióne méntre mi è gráta; s'éssa mi abbandóna, píglio un líbro, comíncio a légger con isténto, a póco a póco nuóve idée avvilúppano l'órrida verità rinchiúsa

au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne-foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses ; je ne combats celles de mon cœur, qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'âme ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis ; du moins, toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre ; la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge et pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y règnera-t-elle sans partage et invariablement ?

néll' íntimo del mío cuóre, e dánno finalménte quálche alleggiaménto álla mía afflizióne.

Débbo ío confessárlo ? le dolcézze délla libertà si offeríscono talóra álla mía immaginazióne, le ascólto; attorniáta da oggétti aggradévoli, tróvo nélla lóro proprietà allettaménti che mi sfórzo di gustáre ; sincéra con me stéssa, mi fído póco délla mía ragióne ; condescéndo álle míe debolézze ; non combátto quélle del cuóre, se non col céder a quélle déllo spírito. Alle malattíe dell ánima non ci vógliono rimédj violénti.

La fastósa decénza délla vóstra Nazióne non permetterà fórse álla mía etá l'indipendénza e la solitúdine nélle quáli ío vívo ; alméno Celína vuól persuadérmelo ógni vólta che viéne a vedérmi ; ma non mi ha ancór addótto ragióni capáci di convíncermi. La véra decénza ha la súa séde nel mío cuóre. Il mío omággio non è diretto al simulácro délla virtù ; ma bensì álla virtù medésima ; éssa sarà sémpre giúdice e guída délle míe azióni. Le consácro la mía víta, ed áll' amicízia il cuóre. Ahi ! quándo sarà che, bandíto ógni áltro affétto, éssa vi regnerà sóla ed invariabilménte.

LETTRE QUARANTE-UNE ET DERNIÈRE.

Au Chevalier Déterville.

A Paris.

Je reçois presque en même temps, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte et celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence !

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, et vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont le plus opposés, qui m'offensent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance et de l'état de mon âme, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne-foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plût au Ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'ou-

LÉTTERA QUARANTÉS-PRÍMA, ED ÚLTIMA.

Al Cavaliére Detervílle.

Parigi.

Ricévo, Signóre, quási néll' istésso moménto la nuóva délla vóstra parténza da Málta, e quélla del vóstro arrívo a Parígi. Il conténto che mi propóngo nel rivedérvi, non puó superár il dispiacére che mi cáusa il bigliétto che mi scrivéte al vóstro arrívo.

Cóme, Déterville ! dópo essérvi fátta úna légge di dissimulár la vóstra passióne in tútte le vóstre léttere, dópo avérmi fátto speráre, che non avréi più da combátter un' amóre che mi affligge, cedéte più che mái álla súa violénza !

A che gióva il dimostrár vérso di me un' apparénte condescendénza, se la smentíte nel medésimo istánte ? Mi chiedéte la licénza di vedérmi, mi protestáte un' intéra sommessióne a' miéi voléri, e non cessáte però di volér convíncermi déi sentiménti i più oppósti álle vóstre promésse, i quáli mi offéndono, e che non approverò mái.

Ma giacchè úna falsa speránza vi sedúce, giacchè abusáte délla mía confidénza é déllo státo in cúi è ridótto l'ánimo mío, dévo adúnque dichiarárvi quáli sóno le míe risoluzióni più inalterábili délle vóstre.

In váno presuméte di fármi rientrár sótto le léggi déll' amóre. La mía féde tradíta non disimpégna le míe promésse. Volésse il Ciélo ch' éssa mi facésse dimenticár l'ingráto ! ma quándo ánche lo dimenti-

blierois, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je ne puis guérir de ma passion ; mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous ; vous ne les partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y serai fidèle ; vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité ; l'une et l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs et délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir, avec une égale franchise, le regret de n'être point née en France, et mon penchant invincible pour Aza, le désir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser, et mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos âmes ; la confiance sait, ainsi que l'amour, donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

cássi, fedéle a me stéssa, non sarò spergiúra. Quantúnque il crudél Aza sprézzi óra il mío cuóre (che gli fù già sì cáro) non pósso con túttо ciò fár a méno di serbárglielo ; ed ancorchè la mía fiámma amorósa si estinguésse, non si riaccenderà mái fuorchè per lúi. Túttі i sentiménti che può inspirár l'amicízia, vi saránno consacráti sénza rivalità ; véli dévo, véli prométto, e sarò fedéle a mantenérveli ; avréte la mía fidúcia, e la mía sincerità sarà per vói sénza límiti. Túttо ciò che l'amóre ha fátto scaturrír di più ténero e di più delicáto nel mío cuóre, si trasformerà in amicízia. Vi svelerò con un uguál candóre il mío rincresciménto di non ésser náta in Fráncia, e l'invincíbil mía inclinazióne per Aza, cóme púre il desidério che avréi di ésservi debitríce del béne inestimábile di pensár sanaménte, e l'etérna mía gratitúdine vérso quégli che me l'ha procuráto. Ci scoprirémo scambievolménte i più íntimi sénsi délle nóstre ánime: la confidénza può fáre, al pári dell'amóre, scórrer deliziosaménte il témpo. Vi sóno mílle módi d'interessár l'amicízia, e di scacciárne la nója.

Vói mi daréte quálche cognizióne délle vóstre sciénze e délle vóstre árti : avréte in quésto il piacére délla superiorità, ed ío l'avrò a vicénda con iscoprír nel vóstro cuóre tesóri di virtù, che vi céla a vói stésso la modéstia. Procureréte d'ornár il mío intellétto, e d'arricchírlo di túttо ciò che può contribuír álle delizíe délla conversazióne, e raccoglieréte vói medésimo il frútto déll' ópera vóstra ; dal cánto mío, procurerò di dár un cérto condiménto ái piacéri ingénui e sémplici déll'amicízia ; felíce me ! se potrò riuscírvi.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer; que nous restera-t-il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légère, mais intéressante, de l'Univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence ?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre âme, et les bienfaits de la nature.

Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaisirs innocens et durables, venez en jouir avec moi : vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN.

Celina dividéndoci il súo affétto, avviverà cólle scintílle délla súa allegrézza il sério e la gravità délle nóstre conversazióni. Che potrémo desiderár di più ?

Teméte indárno che la solitúdine sía per nuócer álla mía salúte ; credétemi, Detervílle, éssa non è mái pericolósa, quándo non è oziósa. Occupáta di contínuo, troverò piacéri sémpre nuóvi in mílle cóse che l'abitúdine rénde insípide.

Sénza internársi néi segréti délla Natúra, il sólo esáme délle súe maravíglie non è égli sufficiénte per variár áll' infiníto, e rinnovár occupazióni sémpre gráte? E éssa bastánte la víta per acquistár úna liéve, ma però interessánte, cognizióne déll' Univérso, di ciò che mi circónda e délla mía própria esisténza ?

Il piacér d'esístere, piacér negléttо, ánzi sconosciúto da tánto ciéchi mortáli ; quésto pensiére così púro e delizióso, *ío sóno, ío esísto, ío vívo*, basterébbe álla felicità di colúi, che col ricordársene lo godésse, e non conóscesse túttо il valóre.

Veníte, Detervílle, veníte ad imparár da me l'árte di prevalérsi con úna sággia economía déi dóni délla Natúra, cóme púre i divérsi módi d'occupár l'ánimo nóstro.

Rinunziáte ái sentiménti tumultuósi, nemíci secréti e distruttóri del nóstro éssere ; veníte a conóscer i piacéri innocénti e durévoli, à godérli méco ; troveréte nel mío cuóre, nélla mía amicízia e ne' miéi sentiménti, di che consolárvi déll' assénza déll' amóre.

FINE.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75, Great Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields, à Londres.